



Guerre sale

Sylvain, Dominique

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Chemins  Nocturnes

DOMINIQUE SYLVAIN

GUERRE
SALE

POLICIER



Viviane Hamy

Le livre

« *C'est l'Afrique en plein cœur de Colombes, patron. Les connaisseurs appellent ça le supplice du Père Lebrun. Une technique en vogue à Haïti du temps des tontons macoutes* ».

Florian Vidal, avocat spécialiste des relations franco-africaines, favori de Richard Gratien, maillon essentiel de la Françafrique pour le secteur de l'armement a été tué de manière atroce : brûlé vif près d'une piscine, un pneu enflammé autour du cou. Cinq ans plus tôt, Toussaint Kidjo, l'assistant de Lola Jost— de père français et de mère congolaise— avait été assassiné exactement de la même façon. Bouleversée par ce meurtre jamais élucidé, l'ex-commissaire du 10^e avait anticipé sa retraite. Le lien entre les deux affaires ne fait aucun doute. Pourtant, confrontées aux intérêts en jeu et aux milieux en présence, Lola et son amie américaine, Ingrid Diesel, s'inclinent et se résignent à collaborer avec Sacha Duguin, devenu Commandant de la Crim'...

Machiavéliques, prêts à tout, les personnages mènent *Guerre sale* à un rythme inexorable : toute notion d'humanité est éliminée. Dominique Sylvain, dont tous les romans sont publiés aux éd. Viviane Hamy, atteint un sommet dans la construction de l'intrigue, qui ne laisse aucun répit au lecteur... et dans la maîtrise de son talent.

L'auteur

Dominique Sylvain est née à Thionville en 1957, et vit au Japon depuis de nombreuses années. Elle a à son actif trois « séries » avec personnages « récurrents » :

— Louise Morvan, détective privée ayant repris l'agence de son oncle Julian Eden : *Baka !* (1995), *Sœurs de sang* (1997), *Travestis* (1998), *Techno Bobo* (1999), *Strad* (Prix Polar Michel Lebrun 2001), *La Nuit de Geronimo* (2009).

— Le duo de policiers Martine Levine et Alex Bruce : *Vox* (Prix sang d'encre 2000), *Cobra* (2002, finaliste pour le Prix des Lectrices ELLE 2003)

— Enfin Lola Jost et Ingrid Diesel : *Passage du désir* (2004, Prix des Lectrices ELLE 2005), *La fille du Samourai* (2005), *Manta Corridor* (2006).

Dans la même collection



KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Géronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent
Debout les morts
(Prix Mystère de la Critique 1996)
(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)
L'Homme aux cercles bleus
(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)
Un peu plus loin sur la droite
Sans feu ni lieu
L'Homme à l'envers
(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)
(Prix Mystère de la Critique 2000)
Pars vite et reviens tard
(Prix des libraires 2002)
(Prix des Lectrices ELLE 2002)
(Prix du meilleur polar francophone 2002)
Sous les vents de Neptune
Dans les bois éternels
Un lieu incertain
L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN
Les Quatre Fleuves
(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)
Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN
Meurtre chez Tante Léonie
Meurtre à Petite-Plaisance
Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)
Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK
Un été pourri
La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD

Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL

Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE

Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO

Une sorte d'ange

ERIC VALZ

Cargo

DOMINIQUE SYLVAIN

GUERRE SALE

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, janvier 2011

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

© Photo de couverture : *Trent Parke* / Magnum Photo (détail)

ISBN 978-2-87858-513-1

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

Il présenta son fils aux gens de guerre en le leur recommandant comme son successeur et son héritier.

Démétrios

Tu arrives par le prochain train, je t'attends sur le quai avec le village au grand complet.

Ne me dis pas que c'est une surprise. Tu croyais que j'allais t'oublier ? Drôle d'idée. Si je suis ici, c'est pour toi.

Même les petits voyous, les *yankés* amateurs de bagarre restent tranquilles, perchés en ligne sur la barrière. Ils connaissent ta réputation, celle d'un brave qu'on croise quand on a beaucoup de chance. Ils me l'ont dit quand j'ai partagé leur chanvre. Tu imagines ça ? Un flic fumant avec des voyous, tu nous aurais fait de l'or avec une histoire comme celle-là.

Domage que tu sois mort, tu aurais pu l'écrire.

Pour une fois respectueux, les *yankés* se taisent, évitent de nous jeter aux visages des histoires de sorcellerie. Même eux n'y croient pas. Ils savent qu'on t'a tué pour une raison qui n'a rien à voir avec le diable. C'est parce qu'ils aimeraient en savoir plus qu'ils sont venus. Tu sais ce que je pense ? Je vois les choses comme eux.

Les conversations sont pleines de toi. Je suis le seul à t'entendre, à pouvoir te dire ce que j'ai sur le cœur. Parler avec les morts, je laissais ça aux vieux radoteurs, mais aujourd'hui, c'est différent, une porte s'est ouverte dans mon esprit. Domage que je connaisse déjà la fable que tu me racontes. C'est le chanvre, il fait tourner en bourrique, ton bavardage roule dans mon crâne...

C'est l'histoire d'un khalife qui voit accourir son vizir affolé. L'homme a croisé la Mort au marché. Cette grande femme maigre portant une écharpe rouge l'a regardé bizarrement, et lui a glacé les sangs. Il implore son khalife de lui donner son meilleur cheval pour fuir très loin, jusqu'à Samarkand. Le khalife apprécie son vizir, il le laisse donc seller sa monture et filer ventre à terre : l'homme compte rallier Samarkand avant la nuit...

Ton train arrive. Les wagons crissent, s'immobilisent. Pour les voyageurs en provenance de Kinshasa, pas moyen de mettre un pied sur ce quai gros de chagrin. Le chef de gare prie la foule de s'écarter. Les *yankés* s'y mettent aussi, ils insultent « les moutons stupides », leur disent de dégager le chemin.

Les employés des pompes funèbres te poussent dans la lumière, tes

cousins et moi agrippons les poignées de ton cercueil. Une fois sur nos épaules, tu es plus léger que ce que j'imaginais. Des femmes sanglotent. Ça te plaît cette sollicitude bien en chair, ces grincements de dents nacrées, n'est-ce pas ? J'en suis certain, ne me raconte pas d'histoires. Ou si, continue la tienne. Je la connais par cœur, mais ça fait tant de bien d'entendre ta voix, et je finirai bien par comprendre ce que tu veux me dire...

Troublé, le khalife enfle un déguisement, se rend au marché et cherche la Mort. Il l'aperçoit ; elle est telle que son vizir l'a décrite : grande, efflanquée, le visage en partie dissimulé sous un voile rouge, elle va, sans se faire remarquer. Le khalife s'approche. La Mort s'incline immédiatement.

– J'ai une question à te poser, dit le khalife à voix basse.

– Je t'écoute.

– Mon premier vizir est encore jeune et en pleine santé, il est efficace, probablement honnête. Pourquoi l'as-tu effrayé ce matin au marché ?...

Nous déposons ton cercueil dans la Jeep garée devant la gare, une feuille de palme a été accrochée sur le pare-brise comme le veut la tradition. J'aperçois Papa Wonda et ses musiciens. Ton chanteur favori est venu avec sa mère, la plus grande pleureuse du pays, splendide boubou blanc, visage grave des jours fastes. Le chef du village rôde, comment s'adresser à si grande dame ? Mme Wonda va pleurer pour toi, te rends-tu compte de l'honneur qui t'est fait ? La dernière fois que j'ai entendu ses plaintes, c'était aux funérailles d'un ministre. Quel privilège, l'ami !

La Jeep roule au pas vers la maison de tes parents et nous suivons, les chaussures blanchies de poussière. À l'aube, la pluie d'avril maltraitait les toits, depuis, elle s'est mise de ton côté. Le gris a fondu, la terre a séché, la lumière a gagné la transparence d'un jour parfait. Tu parades dans un monde refait à neuf, mon frère, je voudrais pouvoir te prêter mes yeux.

La procession arrive, nous te faisons pénétrer dans la vieille maison. Les palmes des ventilateurs brassent l'air gavé d'une odeur de ragoût et de riz. Les femmes ont cuisiné toute la nuit ; pour les avoir aidées, je sais de quoi je parle, et pourtant j'étais saoul. J'avais fait un détour par l'épicerie de la vieille Naomi. Elle n'a plus de dents mais encore toute sa tête ; elle a voulu me vendre sa boutique. C'est son vin de palme qui m'intéressait. Couleur de mousse pâle contre âpreté, cette petite querelle acide, je croyais l'avoir oubliée.

Nous te déposons sur une natte. Le chef du village fait un discours. Il essaie de raconter tous tes accomplissements et s'emmêle dans les anecdotes. Un *yanké* rigole, donne des coups de coude à ses copains. Tout le monde est soulagé quand les palabres se terminent et que Mme Wonda dénoue ses bras et commence à pleurer. Ses assistantes

déversent leurs chaudes rivières sur ton souvenir, comme si elles te connaissaient depuis mille ans. Une jeune pleureuse est belle, je voudrais pouvoir te prêter ma peau pour que tu effleures la sienne.

Je vais d'un groupe à l'autre, j'écoute. On te dresse des couronnes, tu es leur héros. Mort pour la liberté. Je ne suis pas d'accord, mais je me garde d'intervenir. Au lieu de ça, je t'écoute terminer ta fichue rengaine...

Surprise, la Mort répond :

– Khalife, loin de moi l'idée de l'effrayer. Ton vizir et moi, nous nous sommes bousculés dans la foule. Je ne l'ai pas regardé d'un air menaçant, simplement j'étais étonnée.

– Pourquoi étonnée ?

– Parce que je ne m'attendais pas à le voir là... j'ai rendez-vous avec lui, la nuit prochaine, à Samarkand...

Samarkand, Samarkand. Oublie Samarkand, Norbert. Tu veux me dire que ce vizir est un imbécile, c'est ça ? Mais c'est toi l'inconscient, l'ami. Tu aurais dû fuir sans demander ton reste. Plusieurs de tes confrères sont morts ces dernières années, la rivière de sang n'est pas près de tarir. Le destin t'avait pourtant prévenu. Combien d'hommes ont cette chance ? Dis un chiffre pour voir. Rien qu'un chiffre. Tu ne réponds pas. Je comprends ça. Ce chiffre, c'est le zéro de l'infini. Tu aurais dû mourir dès le premier attentat, sous l'efficacité des salopards à cagoules. Tu veux que je te raconte la bonne histoire ? Tais-toi et écoute.

Tu n'avais aucune chance et pourtant un dieu t'en a donné une. Un dieu, pas une vieille maquerelle efflanquée. Il devait être aussi saoul de vin et de chanvre que moi, il s'était trompé de quartier. Ces types t'avaient raté une première fois, mais ils allaient revenir. Le dieu t'a soufflé de déguerpir. Il n'y avait aucun détour à faire par Samarkand, Kinshasa ou Tombouctou. Mais tu as mélangé les scénarios. Tu as répondu que tant qu'à mourir, mieux valait mourir chez soi. Tu attendais de revoir l'écharpe rouge sans t'énerver.

Tu n'es pas un héros, tu es un orgueilleux. Voilà ta sœur qui s'approche. Myriam ne comprend pas plus que moi, elle aurait voulu que tu prennes le premier avion. Elle te l'a répété, tu ne l'as pas écoutée. C'était écrit, alors à quoi bon ?

Ça ne marche pas.

En fait, tu ne sais rien de plus que le nouveau-né que ta voisine trimballe sur son dos. Rien de plus.

– Tu ne manges pas, Toussaint ?

– Merci, je n'ai pas faim.

– Tu devrais te nourrir un peu, tu as passé la nuit à boire...

Bien sûr, ta sœur a raison. D'ailleurs, Myriam a toujours raison.

Mais tu t'en moques bien, Norbert Konata, le plus grand journaliste du Congo-Kinshasa et de l'Afrique réunis. Papa Wonda s'en fout aussi apparemment, parce que sa musique interrompt Myriam et ses conseils. La voix haut perchée hypnotise l'assistance, et bientôt quelques femmes ondulent, discrètes, boubous qui balancent. Elles ne dansent pas, pas vraiment, mais elles aimeraient. Et ce serait peut-être la meilleure façon de te dire adieu. Dommage que tu sois mort, l'ami, ah oui, vraiment dommage ! sinon tu aurais dansé avec elles sur Papa Wonda. Mais je dois te dire la vérité. Même si son orchestre est sacrément bon, il est incapable de réveiller les morts endormis dans de beaux cercueils ou sous les terres craquelées. C'est ainsi.

Oui, les morts dorment profondément, Toussaint mon ami, et pourtant eux aussi étaient partis au loin en espérant...

Tu parles, tu parles, Norbert, mais tu ne dis rien. Qui as-tu gêné ? Quel puissant as-tu fait frémir dans ta poêle à mots ?

Si j'étais à ta place, j'utiliserais ce foutu Papa Wonda et je lui volerais sa bouche. À la place de ses « passé qui refleurira » et de son « amitié qui jamais ne mourra », je chanterais la violence. Je raconterais les visages derrière les cagoules, les méthodes et les raisons. Je lancerais des noms. Et toi tu me racontes que la Destinée t'a donné un rendez-vous que tu n'avais pas les moyens de refuser ?

Je ne suis pas prêt à avaler tes fables.

Toi aussi, un jour, tu auras rendez-vous là-bas, Toussaint...

Foutaises.

Toi aussi, un jour...

Et maintenant, si tu n'as ni visage ni nom à me donner, par pitié, Norbert Konata, le plus grand journaliste du Congo-Kinshasa et de l'Afrique réunis, tais-toi...

Parc départemental Pierre-Lagravère, Colombes

Nez contre le pare-brise, pied au plancher, Sébastien Ménard déchiffra le panneau au-delà du mur liquide, et s'engouffra dans la bretelle de sortie de l'A 86. Sacha Duguin lui ordonna de ralentir. Le lieutenant s'offrit un sourire en coin. Barbe de trois jours, chevelure rebelle, Ménard était un dandy frais émoulu de Sciences-Po, et surtout un jeune con ayant abusé des séries policières télévisées.

Emmanuelle Carle jouait au maître zen, les mains enfouies dans la tristesse de son éternel pardessus beige. À croire que ni l'agitation du ciel ni celle des hommes n'avaient d'impact sur elle. Pourtant, Sacha sentait que le moindre énervement de sa part était consigné dans un carnet invisible qu'elle ne manquerait pas d'utiliser à bon escient et au bon moment. *Si le général est coléreux, son autorité peut être facilement ébranlée.* Le capitaine Carle aurait pu écrire *L'Art de la guerre* de Sun Tzu.

Stoïques sous le ciel déchaîné, deux gendarmes montaient la garde devant le bâtiment abritant la piscine olympique. Ménard répondit à leur salut militaire d'un geste désinvolte et gara sportivement la Renault à côté de la camionnette des TIC, les techniciens de l'Identification criminelle. Sortie de voiture la première, Carle fila en direction du bâtiment. *En campagne, soyez rapide comme le vent.*

Ménard extirpait déjà son calepin et son stylo de son veston et entamait son relevé. Moyens de transport, topographie du terrain, architectures des lieux, horaires et organisation, télésurveillance, rondes de gardiennage, données météorologiques... Rien n'échappait au procédurier du groupe Duguin. Il était chargé de plier le monde en petits morceaux, et son tempérament maniaque convenait à la perfection à cette activité laborieuse. L'origami comme résolution du désordre.

Le porche grand ouvert vibrait sous les bourrasques, pourtant l'odeur s'était incrustée dans les murs avec la force d'une calamité biblique. Chair carbonisée et caoutchouc fondu. Visages de craie et bleus de travail, deux hommes répondaient aux questions du capitaine de gendarmerie. L'officier étudia Carle et Sacha, butant sur un problème de hiérarchie, gêné par le fait que la subalterne affichait une dizaine d'années de plus que son patron. Sacha trancha le suspense.

– Commandant Sacha Duguin, Brigade criminelle. Vous nous faites le topo ?

Le corps avait été découvert au bord du grand bassin par l'équipe de nettoyage ici présente. On avait retrouvé une mallette emplie de documents, un imperméable avec un portefeuille contenant quatre cents euros et des papiers d'identité. Le mort était Florian Vidal, trente-deux ans, domicilié rue de Vaugirard dans le 6^e arrondissement de Paris. Sacha avait obtenu à peu près les mêmes informations au téléphone ce matin. Entre-temps, il avait vérifié qui était la victime : un avocat d'affaires, et du genre florissant. Il s'agissait d'un VIP, et la gendarmerie locale passait le relais à la Crim'.

Le gendarme tendit des scellés contenant une carte d'identité. Sacha étudia le visage d'un blond au nez fort et au cou puissant. Sourcils fournis, yeux clairs et enfoncés, mâchoire carrée, une gueule intéressante.

– Vu son état, difficile d'imaginer qu'il s'agit du même homme, commenta le gendarme après un rapide coup d'œil à Ménard.

Sacha devinait ce qu'il pensait : le jeunot va rendre tripes et boyaux en découvrant la scène. Il ne connaissait pas Ménard. Et son petit calepin.

On fit répéter leur histoire aux deux employés de la société de nettoyage. Alertés par l'odeur, ils s'étaient aventurés jusqu'au bassin olympique, avaient découvert une masse noire sous le grand plongoir. Ils avaient pensé à un sac-poubelle que des « mômes auraient fait cramer pour s'amuser ». En s'approchant, ils avaient vu le corps d'un homme. Et constaté qu'il avait encaissé une horreur que personne n'aurait souhaitée à son pire ennemi.

On suivit le capitaine de gendarmerie jusqu'aux vestiaires pour enfiler une combinaison intégrale en polypropylène, des gants en vinyle. Sacha fixa un instant ses collaborateurs dans ce décor carrelé de blanc : visage saturnien de l'une, sourire martien de l'autre, la tenue bibendum renforçait la sensation de rencontre du troisième type, mais avec des extraterrestres du genre hostile.

– Des signes d'effraction ? demanda Carle.

– Le porche à l'arrière du bâtiment. Le cadenas a été sectionné.

Sacha observa des traînées boueuses et parallèles, une empreinte de pas encadrée par les marqueurs jaunes de l'Identification criminelle. Il imagina un homme tirant sa victime groggy dont les talons raclaient le carrelage. Un tracé sans interruption. Une pénétration des lieux sans heurt. Le même homme repartait ensuite par le même chemin, seul.

Une pataugeoire d'eau souillée séparait les vestiaires des bassins. On avait installé une planche en guise de pont. Au-delà, des traînées visibles mais diluées. Juché sur le plongoir, un technicien prenait des photos. Son collègue sondait l'eau bleutée avec un filet monté sur tige métallique. Deux hommes relevaient traces papillaires et ADN éventuels. Sacha leur souhaita bien du plaisir : les scènes de crime

offraient rarement pareille ampleur olympique.

Sacha savait qu'en s'approchant du corps, il progressait sur le territoire de la cruauté. Il l'avait su dès le premier coup de fil : il fallait être un enfoiré de classe internationale pour incendier un homme aux abords d'une piscine en lui faisant comprendre que le plongeur salvateur était interdit. La victime gisait en position fœtale, des menottes, elles-mêmes attachées par une chaîne à un pilier du plongoir, liaient les poignets dans le dos. Le pauvre type était mort brûlé vif, un pneu enflammé autour du cou.

– Putain, original ! lâcha Ménard en s'accroupissant à côté du cadavre d'un air gourmand.

Le capitaine de gendarmerie échangea un regard avec le commandant. S'il considérait que des coups de pied au cul se perdaient, difficile de lui donner tort. Sacha passa sur cette *ménardise* et s'approcha à son tour.

La tête, le cou, le haut des épaules étaient carbonisés, rétrécis. Il pensa à une sculpture de Giacometti. Sèche, désespérée. Le caoutchouc du pneu se mêlait à la chair calcinée formant un goudron visqueux. Les yeux n'étaient plus que des orifices noircis, la bouche un four d'épouvante figée. L'homme avait dû hurler à s'en décrocher les poumons. Mais dans une piscine couverte, au milieu d'un parc déserté, qui pouvait l'entendre ? Ménard se dirigeait vers la baie vitrée donnant sur des buissons et des arbres tourmentés par les rafales. On distinguait un sentier, deux lampadaires que la distance transformait en brindilles. Le déluge décourageait joggeurs et promeneurs. La nuit possédait le même pouvoir de dissuasion.

D'après le légiste des TIC, la mort remontait à six heures environ. Vers trois heures du matin, donc. Le tueur savait certainement que l'équipe de nettoyage n'arrivait pas avant six heures trente. Un élément manquait dans l'équation : *son* heure d'arrivée. S'il l'avait drogué, il avait dû attendre le réveil de son prisonnier. Et il avait pu jouer longtemps avec lui avant de l'incendier. Ce serait à Ménard de dénicher des témoins éventuels. Un SDF en bivouac, un travailleur de nuit, un insomniaque providentiel. Une quête décevante en perspective. Le parc formait une bande étroite s'étirant entre Seine et autoroute, des installations sportives, quelques bâtiments industriels à proximité, mais aucune habitation.

On avait retrouvé un jerrycan d'essence, vide, qui avait dû servir à asperger le dessus du pneu. Le buste et les membres étaient beaucoup moins endommagés que le reste. Des traces ensanglantées sur les poignets. Le pauvre type s'était débattu comme un forcené.

Ce qui avait été épargné révélait un gabarit solide. Et une aisance certaine. Vêtements de bonne coupe, chaussures de prix, une montre Cartier qu'on n'avait pas jugée plus digne d'intérêt que les quatre

cents euros du portefeuille.

– On est sûr qu’il s’agit de Vidal ? demanda Sacha.

– Positif, répliqua le légiste. Mon confrère a comparé les empreintes digitales de la victime avec les relevés papillaires du contenu de la mallette.

– J’ai téléphoné à la secrétaire de l’avocat, reprit le gendarme. Son patron avait un rendez-vous à huit heures ce matin. Elle ne l’avait pas vu depuis la veille et a joint son épouse, Nadine Vidal. Son mari a quitté son domicile de la rue de Vaugirard dans la soirée. Au fait, qui prévient la veuve ? Vous ou nous, commandant ?

Sacha répondit qu’il s’en chargerait, puis s’approcha de Carle. Elle évaluait le contenu de la mallette en croco : stylo de prix, trousseau de clés, autre clé solitaire sur porte-clés Porsche, paquet de patches à la nicotine, étui en plastique garni de cartes de visite. Elle lui en tendit une : *Florian Vidal, droit des affaires et commercial, 35 rue de Seine, 75006 Paris*. Une adresse e-mail, deux numéros de téléphone.

– Ni téléphone portable ni ordinateur dans cette luxueuse mallette ?

– Apparemment non, patron.

Il ouvrit sa combinaison pour glisser la carte de visite dans la pochette de son veston, et se tourna vers la dépouille de Vidal. Ménard n’avait pas complètement tort. Le *modus operandi* était *original* dans la mesure où il était exotique. Le supplice du pneu était une invention africaine, et une extension haïtienne. Mais où Ménard se trompait, c’est lorsqu’il considérait que la méthode était inusitée en région parisienne. Sacha se souvenait de ce jeune homme mort près de Paris quelques années auparavant, un pneu enflammé autour du cou. Mais ce n’était pas un avocat. C’était un flic.

Carle faisait sans doute le rapprochement. Le supplice du jeune lieutenant avait marqué les mémoires au fer rouge. À coup sûr, elle garderait le silence jusqu’au moment adéquat.

Tout l’art de la guerre est basé sur la duperie.

Ménard était de retour, sourire extatique aux lèvres, tel l’explorateur à la besace lourde de tous les diamants du Botswana et du Zimbabwe.

– C’est l’Afrique en plein cœur de Colombes, patron. Les connaisseurs appellent ça le supplice du Père Lebrun. Une technique en vogue à Haïti du temps des tontons macoutes. Un pneu, de l’essence, une allumette, et le spectacle est servi bien chaud aux amateurs. La coutume est sans doute née à Soweto où elle était, entre autres, la punition favorite pour les voleurs. Vous connaissez le cri de révolte de l’anti-apartheid radical ?

Patient, Sacha attendait la suite. Carle offrait l’immobilité d’un monolithe, le capitaine de gendarmerie, l’œil médusé du lièvre pris dans les phares d’un camion fou.

– « Avec nos boîtes d'allumettes et nos pneus enflammés, nous libérerons ce pays. » L'une des phrases favorites de Winnie Mandela. Et pour l'ancien Congo belge, vous êtes au courant ? Avant que le Zaïre ne devienne la République démocratique du Congo dit aussi Congo-Kinshasa pour la différencier du Congo-Brazzaville ou République du Congo — eh oui ! je sais, c'est un peu compliqué ces histoires de décolonisation —, le Père Lebrun était le lynchage réservé à Kinshasa aux derniers fidèles du dictateur Mobutu...

Son téléphone portable vrombit dans sa poche, animal fidèle. Duguin s'écarta du groupe avec soulagement. Le nom d'Arnaud Mars s'affichait sur l'écran. Le grand patron avait un sens impeccable du timing.

– Tu en es où, Sacha ?

Il appréciait le ton et le naturel du divisionnaire. Il avait accroché dès le premier instant avec son supérieur, était sûr de la réciprocité. Mars marquait sa confiance en lui attribuant les dossiers les plus délicats. L'affaire Vidal n'échappait pas à la règle. Sacha dressa un bilan rapide de la situation.

– Qui dit Florian Vidal dit relations franco-africaines, reprit Mars. Un avocat d'affaires, spécialisé dans les contrats d'armement. Autrement dit, du lourd.

– Et du politique.

– Exactement. Et qui implique de faire gaffe où l'on met les pieds.

– On a un autre problème, patron.

– Je t'écoute.

– Il y a cinq ans, un jeune lieutenant est mort de la même façon.

– Oui, l'histoire avait fait un beau chambard. Bon, creuse-moi ça et on en reparle. Aujourd'hui, j'enchaîne les réunions. Clémenti embraye sur une affaire importante. Doris Nungesser a tué le meurtrier de son enfant. Et elle est en cavale.

– Nungesser, la très médiatique commissaire-priseur ?

– Et ex-épouse d'un directeur de cabinet. Autant dire que là aussi nous marchons sur des œufs. Mais c'est notre vocation, après tout. Viens donc manger un morceau ce soir à la maison. On fera le point. D'accord ?

– Bien sûr, patron.

Sacha rejoignit le groupe. Ménard continuait de pérorer pour le bénéfice du capitaine de gendarmerie qui devait s'interroger quant aux critères de recrutement de la Crim'. Carle parlait au fouilleur de piscine. Il venait de retrouver un BlackBerry au fond du bassin. Les connexions de Florian Vidal avaient bu la tasse.

– Il va falloir me le ressusciter, dit Sacha. Vous pouvez faire sécher la puce, non ?

– Impossible, répondit le technicien.

- Pourquoi ?
- Elle a disparu.

Carle et le technicien se posaient visiblement les mêmes questions. Pourquoi le tueur avait-il laissé le téléphone, mais emporté sa mémoire électronique ? Histoire de leur lancer un os pour le leur retirer aussitôt ? Sacha n'aimait pas les conclusions hâtives, mais associait tout de même deux données. L'incendiaire avait négligé de dépouiller sa victime. Et il entra d'emblée dans un dialogue avec la police. Orgueil et goût de la provocation. Un mélange au moins aussi détonant que l'essence dont il avait aspergé le visage de son souffredouleur.

– Méthodique... et pervers, murmura Carle comme pour elle-même.

– Oui, on a affaire à un fils de pute qui pense à tout, et vite, répliqua Sacha. Raison de plus pour se mettre au diapason. Tu prends la voiture de fonction, direction l'Institut médico-légal.

Elle l'interrogea du regard.

– Tu me fais le siège de l'IML jusqu'à ce que tu obtiennes Thomas Franklin pour une autopsie en priorité.

– Pourquoi Franklin ?

– Parce qu'il est le meilleur.

Bien sûr, elle n'avalait pas un mot de ses justifications. Franklin, bien que vétéran de l'IML, n'était pas un médecin légiste plus qualifié qu'un autre.

Sacha lui décocha un sourire. Carle le fixa un instant, fila récupérer les clés de la Renault auprès de Ménard et s'éclipsa sans un mot.

Arrivez comme le vent et partez comme l'éclair...

Lola Jost faisait passer un sale quart d'heure à son placard. Elle chamboulait de vieux cartons, les fouillait puis, bredouille, fourgonnait de plus belle en ronchonnant. Sigmund observait la scène à bonne distance, s'autorisant de temps à autre un jappement interrogatif. Le dalmatien du psychanalyste du quartier s'inquiétait de savoir ce que mijotait sa gardienne.

– Voilà enfin ces fichues bottes en caoutchouc ! rugit-elle en exhibant sa trouvaille. Il nous faut bien ça pour attaquer la tourmente. Pas vrai, mon garçon ?

Nouveau jappement plus plaintif du bel animal qui devinait que l'impensable allait se produire. Lola quitterait leur nid douillet pour s'offrir au déluge, et personne ne pourrait l'en dissuader.

– Nous sommes coincés ici depuis des lustres. Antoine me fera des reproches si je ne t'oblige pas à un peu d'exercice. Et puis tes pois ne vont pas se diluer. Évidemment, je pourrais te confectionner un imper avec un sac en plastique, mais tu m'en voudrais. Pas vrai ?

Elle enfila ses vieilles bottes retrouvées, l'imperméable et le chapeau que son amie Ingrid Diesel lui avait offerts pour son anniversaire, mit sa laisse à Sigmund qui fit un peu de résistance, mais elle ne s'en laissa pas conter. Leur duo se retrouva dans la rue de l'Échiquier attaquée par des salves de pluie obliques. Lola mit le cap vers son restaurant favori.

Lorsqu'elle passa la porte des *Belles de jour comme de nuit*, le propriétaire et cuisinier des lieux astiquait ses verres. Lola y vit un signe.

– Justement, j'ai bien envie d'un petit blanc du patron.

Sans discuter, Maxime Duchamp posa deux verres sur le comptoir, les remplit d'un muscat de Beaumes-de-Venise, puis avec une serviette-éponge frictionna Sigmund qui lui lécha la main de reconnaissance.

– Pas mal ton muscat, et ça fait un bien fou de voir enfin figure humaine, déclara Lola en se massant les reins.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– La même chose qu'à tous les Parisiens. Ce foutu déluge qui n'en finit pas. De plus, Antoine Léger est parti au soleil avec sa famille et m'a confié la garde de Sigmund. Avant, je n'avais que des rhumatismes, maintenant, j'ai aussi des responsabilités. Peux-tu me donner un bol ?

- Bien sûr, pour quoi faire ?
- Ce n'est pas parce que Sigmund est un quadrupède qu'il doit garder la truffe rivée au sol. Il faut l'initier à l'élévation spirituelle. Tu connais le point de vue de Théophile de Busarque sur la question ?
- Non, répondit Maxime amusé.
- *Le vin est un nuage de savoir qui ne pleut que sur les amoureux de l'existence.* Voilà ce que j'appelle une pensée à la fois légère et profonde.

Lola versa une lampée de muscat dans le bol. Le dalmatien se contenta de renifler le breuvage.

- Cet animal finira par s'ouvrir un peu les portes de la perception avant le retour de son maître. Sinon, c'est à désespérer de la race canine. Comme du reste.

En parlant de porte, le capitaine Jérôme Barthélemy poussait celle des *Belles*. Il promenait un air contrarié, qui ne s'améliora pas en découvrant Lola.

- Agréable. Tu me fais la grimace comme si j'étais ton inspectrice des impôts.

- C'est pas ça, patronne. En fait, je vous cherchais. Et dans le fond, je ne sais pas si je suis si content que ça de vous avoir trouvée.

Lola Jost ne dirigeait plus le commissariat du quartier depuis belle lurette, mais son ancien collaborateur se comportait comme si rien n'avait changé. Elle serait à vie sa *patronne*. Il fallait s'y faire. En revanche, l'ex-commissaire ne comprenait rien aux déclarations de l'ex-adjoint.

- Épargne-moi les grosses fatigues, mon garçon. Un peu de cohérence.

Barthélemy mâchonna quelques secondes ce qu'il avait à dire.

- On a découvert le cadavre d'un jeune avocat parisien. Un homicide.

- Où ?

- Colombes. La piscine olympique.

- Noyé ?

- Brûlé vif, à l'essence, et...

- Et ?

- Il avait un pneu... autour du cou.

Lola reposa son verre. Pendant une seconde étirée à l'infini, les visages de Maxime et de Barthélemy se distendirent. Elle se laissa glisser sur le carrelage. Elle allait s'évanouir, alors autant passer en position horizontale.

Les voix de ses amis trouèrent un mur de coton sale avant qu'elle ne perde conscience. Ils criaient son prénom.



Il s'était annoncé à l'interphone. Elle l'attendait sur le palier, bouche tremblante, dans une attitude de déni. Une petite blonde menue, d'une trentaine d'années. Un visage fin, abîmé par l'angoisse.

– Vous ne venez pas pour Florian... il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas ?

– Nous avons retrouvé votre mari à Colombes.

– Il est... mort ?

– Hélas oui, je suis désolé.

Elle se jeta sur lui et frappa sa poitrine. Il agrippa ses mains, prononça des mots apaisants, la laissa pleurer contre lui en resserrant son bras autour de ses épaules. Elle rentra hébétée dans l'appartement, et il remarqua une valise noire dans l'entrée. Le salon empestait le tabac mais offrait une vue grandiose sur les façades du Sénat et le jardin du Luxembourg estompés par la pluie. La silhouette de Nadine Vidal se détacha devant une haute fenêtre ; elle pleurait, le front contre la vitre. Bruit feutré du trafic, cinq étages plus bas. Une femme miniature dans un grand appartement déserté. Il se demanda si le couple avait des enfants.

Comment était mort son mari ? Sacha lui proposa de s'asseoir, elle refusa, réitéra sa question. Il raconta. Quand les mots atteignirent vraiment Nadine Vidal, elle se précipita vers la cuisine pour vomir dans l'évier. Il voulut la soutenir, se fit repousser d'un coup d'épaule.

Elle reprit son souffle, se passa le visage à l'eau.

Elle accepta de s'asseoir, alluma une cigarette en tremblant. Il la questionna en douceur. Son mari avait reçu un coup de fil la veille. Il était ressorti vers dix-neuf heures trente sans préciser où il allait, promettant d'être de retour avant vingt-trois heures. Ce matin, sa voiture n'était plus au parking.

– Vous savez qui l'a appelé ?

– Florian me parlait peu de ses affaires.

– Vraiment ?

– Il travaillait pour Richard Gratien.

Sacha connaissait Gratien de réputation. Un maillon fort de la Françafrique qui tutoyait les pontes du Quai d'Orsay et de la Défense. Un avocat de formation au métier flou mais apparemment essentiel : un *intermédiaire*. Dans le secteur de l'armement.

– C'est avec lui que votre mari avait rendez-vous ce matin ?

– Oui.

– Des problèmes entre eux ?

– Je ne pense pas.

– Richard Gratien était sur une affaire délicate ?

- Toutes ses affaires le sont.
- Votre mari avait-il un procès en cours ?
- Florian ne plaidait pas. Son travail consistait à préparer des contrats dans le cadre d'échanges commerciaux, à faciliter des contacts.

Elle inhala une bouffée, ferma un instant les yeux. Ses mains tremblaient toujours.

- Il vous semblait tendu ces derniers temps ?
- Non.
- D'autres coups de fil particuliers ? Des rendez-vous inhabituels ?

Un conflit quelconque ?

Elle se contenta de hocher la tête. Il promit de faire son possible pour retrouver le meurtrier. Mais il fallait qu'elle lui apportât son aide.

- Vous ne semblez pas apprécier Gratien.

Elle ne répondit pas.

- Pour quelle raison ? insista Sacha.
- Florian vivait dans son ombre. Quand nous nous sommes connus à la fac de droit... Florian travaillait déjà pour lui.

- Que faisait-il ?
- Il l'assistait. Je crois qu'il participait déjà à l'élaboration des contrats.

- Comment étaient leurs relations en dehors du domaine professionnel ?

- Gratien a payé les frais de notre mariage.
- Votre mari ne s'entendait pas avec sa propre famille ?
- Florian et sa mère ne se voyaient plus.
- Depuis longtemps ?
- Des années.

De la colère dans ses yeux à présent. Il la laissa prendre le temps de déballer ce qu'elle avait sur le cœur.

- Je lui avais dit de reprendre sa vie en main. Il commençait à m'écouter. La décision était difficile. Tout cet argent, ça ne se refuse pas facilement. Et puis...

- Et puis ?
- On ne peut pas remercier un Gratien et tourner les talons.
- Pourquoi ?
- Il vampirise son entourage. Alors, il faut fuir... Mon idée c'était de recommencer à zéro...

- Comment ça ?
- Partir à l'étranger, travailler tous les deux dans un cabinet de droit international.

- Vous êtes avocate ?
- Pénaliste dans un cabinet parisien réputé. J'ai travaillé dur pour y

arriver, repoussé l'envie d'avoir des enfants... Mais cette fois, j'étais prête à démissionner.

– Votre mari avait parlé de ce projet à Gratien ?

– Non, c'était entre nous. C'est moi qui y revenais toujours. Je pensais qu'avec le temps...

– J'ai vu une valise dans l'entrée. Vous partiez en voyage ?

– Au beau milieu de la nuit, après avoir laissé dix messages sur le répondeur de Florian, j'étais furieuse...

– Racontez-moi.

– On travaillait comme des fous, chacun de notre côté. On se voyait peu. Ça devenait ridicule...

– Vous avez voulu lui donner une leçon ?

– Partir sans prévenir quelques jours, me réfugier chez une amie, lui rendre la monnaie de sa pièce. J'ai été stupide...

Les larmes de nouveau. Il récupéra une boîte de mouchoirs et la lui tendit. Repéra un bout de papier sur le sol, roulé en boule. Il le déplia : un patch anti-tabac. La mallette de Vidal en contenait.

– Vous êtes sûre que votre mari n'est pas repassé dans la soirée ?

– Ce patch est à moi. Florian ne rentrait pas, j'ai recommencé à fumer...

– Votre mari connaissait-il Toussaint Kidjo, un lieutenant de police d'origine africaine ?

– Je ne pense pas.

– Kidjo est mort il y a cinq ans.

– Quel rapport avec mon mari ?

Elle mit un moment à encaisser l'explication.

– Le nom ne vous rappelle vraiment rien ?

– Non.

– Le lieutenant Sébastien Ménard est le procédurier de mon groupe. J'aimerais qu'il puisse avoir accès aux papiers personnels de votre mari. C'est-à-dire ici et à son bureau de la rue de Seine.

– Quand souhaitez-vous ?

– Dès que possible.

– Téléphonez à votre collaborateur. Autant en finir.

Sacha appela Ménard et lui ordonna de le rejoindre rue de Vaugirard.

– Richard Gratien vous a appelée depuis son rendez-vous manqué de ce matin ?

– Il n'arrête pas. J'ai fini par débrancher le téléphone. Je n'avais pas envie...

– Pouvez-vous me communiquer ses coordonnées personnelles ?

Le bureau de Vidal donnait sur une cour intérieure bordée d'arbres centenaires mangeant la lumière. Sur une cheminée de marbre, une série de statuettes africaines : des guerriers aux yeux en coquillages et

aux crânes piqués de plumes qui paraissaient garder les lieux.

– Votre mari travaillait-il par mail ?

– Bien sûr.

– Je ne vois pas d'ordinateur. Il utilisait celui de son bureau ?

– Il avait un portable. Mais travaillait surtout avec son BlackBerry.

Les courriers volumineux sont gérés par Alice Bernier, sa secrétaire.

Nadine Vidal composa la combinaison d'un coffre, récupéra un gros carnet de cuir patiné, trouva une adresse et un numéro de portable qu'elle nota pour Sacha.

– Vous permettez ? demanda-t-il en désignant le carnet.

Elle le lui tendit. Il contenait des centaines de noms notés d'une écriture scrupuleuse.

Celui de Kidjo n'y figurait pas.

Rue de Seine, il rencontra Alice Bernier. Elle mit un certain temps à encaisser la nouvelle, ne put retenir ses larmes. Quand il l'interrogea au sujet des relations entre Vidal et sa femme, la secrétaire décrivit un couple uni, mais précisa que Nadine devait souffrir des absences fréquentes de son mari. Elle ouvrit son agenda sans réticence, révélant l'emploi du temps professionnel de son patron. Des rendez-vous et dîners à foison, de fréquents déplacements en Afrique. Le dernier datait de quinze jours : Vidal s'était rendu à Abidjan et Yaoundé en compagnie de Gratien. Aucun conflit, aucune menace à signaler.

Sacha lui confia le carnet d'adresses et lui demanda de mettre une fonction à côté de chaque nom, ou d'éclaircir le type de relations que le jeune avocat entretenait avec ces personnes. Elle promit d'envoyer ces informations par mail le plus vite possible.

Gratien s'était-il manifesté après la disparition de Vidal ? Elle confirma qu'il avait appelé régulièrement. Il semblait inquiet, Me Vidal n'étant pas du genre à rater leurs rendez-vous. À propos des patches anti-tabac retrouvés dans la mallette de son patron, elle confirma qu'il essayait d'arrêter de fumer depuis plusieurs mois.

– Et son épouse ?

– Ils avaient décidé d'arrêter ensemble.

L'employé lui fit remplir un formulaire pour le retrait du dossier. Il choisit le bureau près de la fenêtre. Le ciel violacé déployait une lagune de nuages anthracite. Rive gauche, les toits se soudaient dans un aplat argenté.

Sacha n'avait pas oublié le patronyme : Toussaint Kidjo. Pas plus qu'il n'avait oublié le lieu : Le Plessis-Robinson, au sud-ouest de Paris, une commune paisible des Hauts-de-Seine comme Colombes. La sauvagerie du traitement infligé au jeune lieutenant était d'autant plus saisissante.

Les enquêteurs s'étaient orientés un temps vers une éventuelle piste néonazie. Sans résultat. Certes, Kidjo était métis, français d'origine congolaise, né à Kinshasa, toutefois le crime raciste avait été écarté. Malgré un travail titanesque, l'affaire n'avait jamais été élucidée. La dernière personne ayant vu Kidjo vivant était un certain Aimé Bangolé, correspondant pour divers journaux africains, et indicateur notoire.

Son témoignage était d'une platitude parfaite. Il affirmait avoir rencontré Kidjo le matin de sa disparition, dans leur café habituel, à deux pas de l'hôpital Saint-Louis. Le tonton lui avait fait part de rumeurs concernant le cambriolage d'un appartement du quartier, propriété d'une styliste d'origine africaine. La styliste sortait avec un musicien. Ledit musicien avait une seconde vie de dealer de ganja. Et des problèmes de liquidités qu'il avait cru résoudre en taxant sa petite amie. Le tuyau de Bangolé était bon. Par la suite, il avait permis aux confrères de Kidjo de coffrer le musicien.

Une femme avait remué ciel et terre pour tenter de découvrir la vérité : Lola Jost. Le lieutenant travaillait sous ses ordres au commissariat du 10^e arrondissement. Toutes les pistes avaient été investies mais la commissaire s'était entêtée, mobilisant du personnel pendant des mois. La hiérarchie avait mis le holà, considérant qu'elle délaissait les affaires courantes, ponctionnait l'argent des contribuables pour courser des chimères. Du coup, Lola avait pris la porte, non sans balancer quelques phrases assassines. Son départ, un an avant sa retraite officielle, avait dû en soulager plus d'un. Et en chagriner pas mal d'autres, à commencer par ses équipiers.

Lola ne se laissait pas oublier facilement. Sacha avait fréquenté l'ex-commissaire, et surtout sa meilleure amie, l'Américaine Ingrid Diesel. Une histoire courte et intense qu'il croyait avoir remise dans un

recoin de sa mémoire, occupé qu'il était à ses nouvelles fonctions. Qui eût cru qu'Ingrid et Lola débouleraient une fois de plus dans sa vie ? Il n'était pas persuadé que ce soit une bonne nouvelle.

Il reprit sa lecture.

Un employé municipal avait découvert le corps dans une usine de pièces mécaniques désaffectée, par une journée d'octobre aussi pluvieuse que celle d'aujourd'hui, au point qu'il avait été impossible de prendre des empreintes de pneus concluantes. Plus de papiers d'identité, Smith & Wesson disparu, holster retrouvé à proximité : le lieutenant avait été identifié grâce aux analyses dentaires. Dans son sang, le labo avait décelé un puissant décontractant. Kidjo avait été drogué, séquestré, torturé puis éliminé avec la même cruauté que celle déployée à Colombes. Le pneu qui enserrait son cou avait été incendié à l'essence, comme pour l'autre homicide.

Différence notable : l'intensité de la torture infligée avant la mort. Elle ne semblait que mentale pour Vidal. Kidjo, lui, avait été retrouvé à moitié nu, torse et bras tailladés au cutter, brûlés à la lampe à souder. Sans compter les doigts mutilés. S'il détenait une information intéressant ses bourreaux, nul n'avait repéré dans ses affaires en cours la raison d'un tel acharnement.

Il relut le compte-rendu d'autopsie signé par Thomas Franklin. Carle obéissait strictement à ses ordres. Et réussirait à obtenir le Dr Franklin pour l'autopsie de Vidal.

La meilleure méthode pour gagner du temps dans la comparaison des deux homicides.

Reconnaissant la voix de Carle, il interrompit sa prise de notes. Elle ne pouvait pas le voir depuis l'accueil et s'adressait à l'employé : elle désirait le dossier Kidjo. Il se leva pour aller à sa rencontre, le dossier sous le bras. Elle cacha sa surprise. Ils marchèrent en silence jusqu'à son bureau. Celui de Mars était entrouvert ; le divisionnaire s'entretenait avec le commissaire Serge Clémenti, pour qui Sacha éprouvait estime et sympathie. Ils discutaient de l'affaire Nungesser.

Sacha offrit un siège à Carle, posa le dossier sur son bureau, et rejoignit la fenêtre. Cinq étages plus bas, la Seine brassait une furie de vagues verdâtres, la densité de la pluie diluait la masse du Châtelet. Éclate comme l'orage, Carle, allez, qu'on en finisse... ou plutôt qu'on commence enfin à travailler ensemble. C'était la raison pour laquelle il avait gardé par-devers lui le lien avec l'affaire Kidjo : lui faire comprendre que s'il était le dernier débarqué à la Brigade, il n'était pas le plus mauvais.

Elle avait l'air d'un roc dans son grand imper beigeasse.

– Alors ?

Il poussa vers elle le dossier Kidjo.

– Franklin autopsie Vidal demain, patron. J'ai fait ce que vous m'avez demandé.

Irréprochable capitaine Carle.

– Et tu as deviné pourquoi je voulais Franklin.

– C'est lui qui a autopsié Kidjo.

À la bonne heure.

– Le dossier est à toi. Mais tu peux gagner du temps. J'en ai tiré l'essentiel. Photocopie mes notes. Les points communs ne manquent pas. Modes opératoires similaires avec une belle dose de sadisme, lieux isolés, à quelques kilomètres de Paris, périodes de l'année identiques. Les victimes étaient trentenaires et leur profession avait un rapport avec la loi. L'un était né en Afrique, l'autre y consacrait l'essentiel de son activité professionnelle. Mais un élément manque.

– Savoir s'ils se connaissaient.

– Exact. Je veux que tu me retrouves Aimé Bangolé, un tonton de Kidjo. Au moment des faits, il était journaliste indépendant et habitait avenue de Clichy.

– Je pensais interroger la veuve Vidal avec vous. Et ensuite la secrétaire.

– Je m'en suis occupé. Ménard est encore chez la veuve.

Elle devait penser : plutôt que de m'inviter à rencontrer Nadine Vidal et Alice Bernier, on me fait courser un indic minable. Il lui résuma ce qu'il avait appris rue de Vaugirard.

– Nadine Vidal était effondrée par l'annonce de la mort de son mari. Mais quelque chose cloche.

Il raconta. Agacée par le retard de son mari, elle imagine lui rendre la monnaie de sa pièce, prépare une valise puis renonce à partir. Elle s'angoisse au point de se remettre à fumer.

– D'après sa secrétaire, Vidal et sa femme essayaient d'arrêter depuis des mois. L'avocat travaillait beaucoup. Nadine devait être accoutumée à ses retards. Alors pourquoi s'angoisser au point d'oublier sa petite vengeance et de se remettre à fumer ?

– Parce qu'elle n'arrivait pas à le joindre au téléphone, proposa Carle. Parce que Vidal avait sans doute l'habitude de l'appeler en cas de retard.

– La secrétaire est formelle : Vidal était du genre à éteindre son portable pour ne pas être importuné pendant ses rendez-vous. Ses réunions avec Gratien et leurs clients se déroulaient à toute heure du jour et de la nuit. Rien d'inhabituel pour Nadine Vidal.

– Vous auriez pu lui demander directement.

– Je lui demanderai le moment venu. En attendant, notre objectif, c'est Bangolé.

Haussement d'épaules et sourire ironique : vous êtes le chef, et moi votre humble esclave.

J'ai le job dont j'ai toujours rêvé, ce n'est pas une pissefroid dans ton genre qui m'en dégoûtera, lui signifia-t-il d'un regard.

– Son témoignage est trop lisse. Retrouve-moi ce type. Au besoin, embarque un inspecteur.

Carle récupéra le dossier, s'apprêta à sortir.

– Tu oublies mes notes.

Elle se retourna :

– Je préfère me faire ma propre idée.

– C'est-à-dire ?

– Tous les détails sont importants, vos notes seront un filtre. Au besoin, je finirai la lecture du dossier dans la nuit.

Première fois qu'on me traite de filtre, pensa Sacha en composant le numéro du procureur. Il lui fit un bilan détaillé de l'enquête. Le magistrat recommanda la plus grande prudence face aux médias et annonça que le juge Maxence dirigerait l'enquête. Il n'en fut pas étonné. Benoit Maxence avait la réputation d'être on ne peut plus circonspect. Une qualité qui ne serait pas du luxe dans l'affaire Vidal.

Derrière sa vitrine, la caviste l'observait. Il venait de se garer sur la place de livraison du magasin.

– Nous attendons un livreur, monsieur...

Sacha exhiba sa carte de police, promit d'être bref.

Éprouvait-elle une sensation de déjà-vu ? Un flic débarquant sans prévenir, prêt à broyer son existence. Dans cette même boutique, peut-être, elle était déjà caviste à l'époque. Lola s'était-elle chargée de la corvée ? Probablement. Elle n'était pas du genre à se défilier.

Les médias n'avaient pas encore eu vent de l'affaire Vidal : il raconta le meurtre de Colombes. Adeline Ernaux fit vite le rapprochement.

– Comment peut-on infliger pareil traitement à un être humain ? Je ne comprends pas où vous trouvez la force de faire ce métier.

Avait-elle posé la même question à Toussaint Kidjo quand elle vivait avec lui ? Elle portait une alliance, elle avait refait sa vie.

– Florian Vidal, un avocat parisien, ça vous dit quelque chose ?

– Toussaint ne m'avait jamais parlé de cet homme.

– Richard Gratien ?

– Qui est-ce ?

– Son employeur, avocat également. Un intermédiaire spécialisé dans le négoce des armes.

– Je ne vois pas.

Sacha avait relu attentivement la déposition de l'amie de Kidjo. Ils vivaient ensemble depuis deux ans lorsque le jeune homme avait été assassiné, pourtant Adeline Ernaux n'avait rien apporté de tangible aux enquêteurs. À l'instar de Vidal, Kidjo séparait soigneusement vies sentimentale et professionnelle. Un point commun supplémentaire entre les deux affaires. Sacha se remémorait les échanges bien différents existant entre lui et son ex-femme, avec laquelle il discutait de ses affaires en cours. Mais Béatrice était fille de commissaire et avait grandi dans le sérail, prête à encaisser les nuits solitaires et les coups de blues lors d'une enquête par trop pénible. Pour Adeline Ernaux, le monde de Toussaint Kidjo était un autre univers.

– Peut-être pouvez-vous y réfléchir ? suggéra-t-il en lui tendant sa carte de visite. Si le moindre détail vous revient, appelez-moi. À n'importe quelle heure.

Elle glissa la carte dans la poche de son grand tablier noir, et jeta un œil vers un client qui rôdait autour des bourgeois blancs.

- Qu'est-ce que vous me conseillez ?
- Qu'est-ce que je vous conseille pour votre enquête ? demanda-t-elle, désarçonnée.
- Comme vin, pour un dîner dont j'ignore le menu.
- Ce côtes-du-rhône, soupira-t-elle. Il va avec tout. Vous voulez une facture pour votre note de frais ?
- Non merci.
- Je peux vous poser une question ?
- Bien sûr.
- Le vin, c'est pour me laisser une bonne impression... et me donner envie de fouiller ma mémoire ? En d'autres termes, vous ne faites aucune séparation entre vie privée et boulot ?
- Toussaint Kidjo vivait comme ça ?
- Vous avez perdu l'habitude de répondre aux questions. Probablement parce que c'est toujours vous qui les posez.
- C'est fort possible. Merci pour votre temps.
- J'aurais préféré que vous téléphoniez avant de venir. Personne n'aime prendre un bloc de ciment sur la tête.

Le livreur venait d'arriver et bloquait la rue. Un coup de Klaxon déchira l'ambiance. En quelques secondes, la rue d'Oberkampf fut submergée par une dizaine de conducteurs hystériques.

- Je travaille, merde ! cria le livreur, z'êtes pas gêné !
- Non, je suis flic.
- Ouais, un poulet pas gêné, ça va forcément bien ensemble.

Le livreur anarchiste. Sympathique.

Sacha lui décocha un sourire et mit le contact. Il y avait belle lurette que le côté « rebelles en pantoufles » de ses compatriotes avait cessé de le tracasser.

Karen Mars, son sourire irrésistible, et son allure toujours juvénile. Il lui offrit le côtes-du-rhône, elle lui reprocha de faire des manières. Il était comme d'habitude le bienvenu, inutile de venir avec des cadeaux. Ses cheveux mordorés encadraient un visage velouté, dévoré par de grands yeux verts. Une simple chemise blanche, un gilet noir de coupe masculine, un jean délavé : elle était plus élégante qu'une grande dame en Chanel.

Aurélië se cachait derrière sa mère. La fillette sauta dans les bras de Sacha et voulut l'entraîner dans sa chambre pour lui faire écouter le dernier opus d'un mystérieux chanteur américain. La fille d'Arnaud Mars était mélomane depuis son plus jeune âge, une passion qu'encourageait son père en lui achetant moult CD et en l'emmenant à la moindre occasion au concert, fier d'énoncer qu'elle tenait de sa mère, pianiste de jazz d'origine suédoise rencontrée lorsqu'il était chef de la sécurité à l'ambassade de France à Stockholm.

– Laisse notre ami tranquille, Aurélie. Il a eu une rude journée. Et si mon intuition est bonne, elle n'est pas finie, plaisanta sa mère.

Le commandant était régulièrement invité par le divisionnaire à partager le repas de famille. Dans le fond, il était plus agréable pour Karen d'avoir son mari à domicile, même s'il n'était pas complètement disponible.

Arnaud Mars buvait son scotch favori, plongé dans ses dossiers, bercé par un thème de jazz que Sacha reconnut : *A Kind of Blue*. L'atmosphère du bureau privé était bien différente de celle du 36. Beaux livres, photos de famille, mobilier suédois. Et cette statuette en verre qu'il effleurait parfois du doigt en discutant. Une danseuse des années trente. Achetée dans une vente à Paris. « Pour une somme indécente, surtout pour un flic », avait-il avoué. « Karen ne m'a fait aucun reproche. De l'intérêt d'épouser une artiste... » Le divisionnaire avait près de vingt ans de plus que son épouse, mais si son visage était marqué, il restait d'une minceur exemplaire et arborait une crinière encore blonde. Au 36, quelques employées et officiers de sexe féminin n'étaient pas indifférentes à son charme de vieux baroudeur.

– Tu n'as rien contre Miles, Sacha ?

– Au contraire.

– Si je devais classer les meilleurs titres de jazz de tous les temps, je mettrais *A Kind of Blue* en haut de la pile. Pas toi ?

– Excellent choix. Et en numéro deux, *Autumn Leaves* par Cannonball Adderley.

– Avec Miles.

– L'inoubliable.

Le divisionnaire lui proposa un fauteuil. Une minute plus tard, Karen lui glissait un verre de vin dans la main avant de s'éclipser, laissant les effluves d'un parfum subtil derrière elle.

– Comment se présente l'affaire Nungesser ?

– Une histoire de fou. Doris Nungesser attend patiemment la sortie de prison du type qui a violé et tué son gosse. Il avait écopé de dix-sept ans. Elle le descend à bout portant, et devant témoins. Elle repart chez elle sans se presser, téléphone au 36 pour annoncer qu'elle vient de tuer le meurtrier de son enfant, et qu'elle se met à leur disposition. *À leur disposition*, tu m'entends ? Mais quand nos hommes débarquent à son domicile, elle a disparu.

– Elle a dû changer d'avis et réaliser que la liberté n'avait pas de prix.

– Clémenti se démène pour lui mettre la main dessus et, en prime, se fait enquiquiner par les journalistes. Dix-sept ans pour assouvir une vengeance, ça enflamme les esprits. Et toi, où en es-tu ?

Sacha évoqua le rapprochement avec l'affaire Kidjo. Il comptait rencontrer Lola Jost. Mars demeura pensif un moment, puis déclara

qu'il était important de la cadrer très vite. La fusion récente des RG avec la DST dans une Direction centrale du renseignement intérieur rendait Mars quelque peu parano. Pour lui, c'était un véritable « FBI à la française » qui avait émergé de la fusion, avec moyens et ambition assortis. La mission de ces *Fed* hexagonaux ne se limitait pas à la lutte antiterroriste, au contre-espionnage et à la surveillance des menaces extrémistes, elle s'étendait à la protection des intérêts économiques du pays.

– La mort d'un proche conseiller du maillon essentiel de la Françafrique ne peut que recueillir leur attention. C'est notre enquête, martela le divisionnaire. Pas question que ces barbouzes nous coupent l'herbe sous le pied en déclarant le dossier « secret défense ». Tu me suis ?

Sacha ne suivait pas vraiment. Si l'affaire était liée aux turpitudes de la Françafrique, elle se trouvait mieux entre les mains des cadors du Renseignement que dans celles des hommes de la Crim'.

– Ils ont plus de moyens que nous, patron. Et de contacts à l'extérieur du pays. L'essentiel, c'est le résultat.

– Pas d'accord. L'essentiel, c'est l'envie. Je vais te le prouver par un tour de magie.

Mars s'était levé et fouillait sa bibliothèque. Il déplia une carte et pointa du doigt l'Afrique, l'Amérique centrale et la Scandinavie.

– Ce sont les endroits où j'ai été en poste. Tu vois à quoi se résume la vie d'un bonhomme. Trois traces sur une image en deux dimensions.

Ses yeux brillaient. Avait-il dilué la tension des derniers jours dans trop de scotch, son poison favori ? Peu importait, Sacha aimait les effets théâtraux de son patron.

– Le bonhomme reste deux ans en poste ici, trois ans là, il s'est gorgé la tête d'images mais qu'est-ce qu'il a appris ? Qu'est-ce qui a changé sa vie ?

Mars avait roulé sa bosse d'une ambassade à l'autre avant de se fixer à Paris. Certains l'appelaient le *flibustier*. Son visage mordu par le soleil et les responsabilités. Ces moments où il racontait ses souvenirs au premier quidam venu avant de le planter là comme s'il venait de s'épancher par erreur. Sa différence face à ceux qui caressaient toujours la hiérarchie dans le sens du poil.

– Rien n'a changé sa vie, parce que le bonhomme n'a fait que passer. Il a cru comprendre, mais dans le fond il s'est contenté de grappiller quelques souvenirs, en touriste. Ma carcasse me rappelle à la moindre occasion que je suis une vieille chose. Alors j'ai l'intention de laisser ma marque. Cette affaire Vidal, elle a l'odeur ineffable des *grandes affaires*. Je la veux, tu comprends ?

– Je crois, oui.

– Et toi, tu la veux aussi ?
– Bien sûr.
– Certain ?
– Je l’ai voulue dès que le capitaine de gendarmerie m’a tiré du lit. Il y a forcément un lien avec le meurtre du jeune flic. Et un fantastique tas de boue à la clé.

– Eh bien, tu vois, je ne pense pas que c’est le genre de conversation que je pourrais avoir avec ta subalterne ! Carle, ou l’amour de la ligne droite et le respect absolu des règles.

Il souriait, en pirate ravi d’embarquer son compère au pillage. Sacha hocha la tête, attendit la suite.

– Il faut me gérer Lola Jost. Je la connais bien. Grande pro en son temps, et qui rue dans les brancards sans hésiter. Pas question qu’elle nous grille en mettant la pagaille.

– Je m’en occupe.

– Je ne suis pas inquiet. Et puis nous sommes, à deux niveaux, entre l’enclume et le bouclier. Entre barbouzes, barbouzes et barbouzes. Tu me suis ?

– Sans problème.

Il s’agissait, en fait, de la subsistance d’un service de renseignements parisien placé sous la houlette du préfet de police et non sous l’autorité directe du ministère de l’Intérieur. La réforme s’appliquait à l’ensemble du territoire, mais la capitale avait conservé son statut. Il fallait prendre également en compte la Direction générale de la sécurité extérieure, reliée à la Défense, qui s’occupait des intérêts français à l’étranger. Si un quidam impliqué dans des ventes d’armes avec l’Afrique venait à être éliminé, son cas relevait ainsi de plusieurs institutions spécialisées. Sacha mesurait la délicatesse de l’affaire dont il avait hérité, et s’il avouait un certain trac, il était décidé à ne pas décevoir Mars. Et plus encore, à ne pas se décevoir lui-même. Il guignait depuis des années sa mutation à la Crim’, le *nec plus ultra* dans une carrière de flic. Rater une marche n’était pas une option envisageable.

– D’après mes sources, les affaires du cabinet Vidal concernaient les clients de Gratien à plus de quatre-vingts pour cent, reprit Mars. Logiquement, les types qui ont dessoudé l’avocat l’ont fait pour une raison en rapport avec ces clients-là. Mais méfie-toi des idées toutes faites.

– C’est bien mon intention.

– Et avec Carle, ça s’arrange ?

– Doucement.

– Elle digérera un jour ou l’autre que c’est toi qui as eu le poste. Je ne regrette pas mon choix, elle ne sait pas déléguer, par manque de confiance dans les autres. Il faut qu’elle fourre son nez dans tous les

dossiers et aille sur le terrain pour y voir clair. C'est du pinaillage, mais ce n'est pas de la niaque. Elle enrage parce qu'elle n'a pas eu le poste et non pas pour des raisons qui dépassent sa petite personne, ça fait toute la différence. Elle ferait mieux d'utiliser sa colère pour son boulot. En attendant, j'espère qu'elle ne te met pas de bâtons dans les roues...

– Non, ça ira.

En débarquant quelque huit mois auparavant à la Brigade criminelle, Sacha avait très vite dirigé son propre groupe. Des collègues n'avaient pas tardé à lui apprendre que Carle attendait depuis longtemps une promotion. Qu'en toute logique, compte tenu de son ancienneté et de ses états de service, elle aurait dû avoir son poste. Le grand patron en avait décidé autrement, déclarant qu'il se fichait de la discrimination positive et de la politique de féminisation de la police française ; il avait décidé de « promouvoir le meilleur, tout simplement ». Il fallait espérer que l'hostilité d'Emmanuelle Carle n'aurait pas d'impact négatif sur leur travail. Pour autant, Sacha n'avait pas envie de se plaindre auprès de Mars.

Carle finirait par s'habituer à son style.

Le lendemain, Sacha arriva au 36 avant son équipe. L'aube teintait la Seine d'une douceur rosée, la pluie s'était enfin arrêtée. Il relut la note de Carle, laissée en évidence sur son bureau, sans un commentaire. Une liste des individus rencontrés hier avec l'inspecteur Stefani, assortie de condensés de témoignages. Aimé Bangolé, le tonton de Kidjo, s'était évaporé dans la nature, depuis cinq ans personne n'avait entendu parler de lui. Certains supposaient qu'il était reparti à Kinshasa. Carle avait fait un détour par le commissariat du 10^e pour rencontrer les anciens collègues du jeune lieutenant. Peine perdue.

Sacha reprit ses notes sur le dossier Kidjo et les relut avec attention.

Carle fit son apparition comme d'habitude vers huit heures trente. Elle tenait à prendre son petit déjeuner avec ses enfants, deux adolescents de quinze et dix-sept ans, et son mari prof de français dans un lycée de Montrouge où vivait la famille.

– Vous avez lu ma note, patron ?

– Bien sûr.

– Je n'ai oublié personne.

– Disons que tu as gardé la meilleure pour la fin.

– Vous parlez de Lola Jost ? Elle est injoignable, patron. Je suis passée à son domicile, j'ai téléphoné vingt fois. Aucun résultat.

Sacha attrapa sa veste et ordonna à Carle de le suivre. Dans le parking, il lui tendit les clés de la voiture de fonction. Il appréciait son style de conduite, rapide et contrôlé, et plus fluide que celui de Ménard. Il demanda des nouvelles de ses proches et la sentit se raidir.

– Il n'est pas interdit d'avoir une famille et un boulot, et il me semble que tu gères les deux à la perfection. Il m'arrivait d'échanger des infos personnelles avec mes anciens collègues de la place d'Italie. Ça permet de détendre l'atmosphère, non ?

Elle mit le contact et déclara que sa famille se portait comme un charme, merci. Ils roulèrent en silence jusqu'au Châtelet.

– En parlant d'info, j'aurais préféré en être pour la veuve Vidal. Il y a des nuances qu'on saisit mieux à deux.

Son ton était neutre, sa façon de conduire toujours aussi décontractée. Elle avait un talent remarquable pour travestir les reproches en évidences.

– Tout est dans mes notes. Tu n'aurais rien découvert de plus. Retourne l'interroger si ça te chante.

- Elle prendra ça comme du harcèlement et elle aura raison.
- À toi de voir.

Ses yeux ne quittaient pas la route. Il espéra qu'elle allait enfin vider son sac, mais elle se contenta d'allumer la radio sur la revue de presse de *France Actu*. Le journaliste évoqua la perte d'un contrat colossal du nucléaire français au bénéfice des Coréens, le mécontentement de l'Élysée quant aux choix de délocalisation d'une firme automobile dont l'État ne possédait pourtant que quinze pour cent du capital, la mort d'un lycéen de dix-sept ans tué à coups de couteau dans un établissement de la banlieue nord, une montée inquiétante du chômage chez les jeunes diplômés, puis passa à l'affaire Vidal. Il rappela que la victime de l'homicide de Colombes était un proche de Richard Gratien, avocat spécialisé dans le négoce des armes entendu régulièrement comme témoin dans l'affaire EuroSecurities. Cette chambre de compensation basée au Liechtenstein était impliquée dans un scandale politico-financier aux proportions planétaires. On soupçonnait certains de ses cadres d'avoir facilité l'échange de commissions occultes.

C'est notre enquête, et je ne veux pas que ces barbouzes nous coupent l'herbe sous le pied en déclarant le dossier secret défense. Hier soir, Mars n'avait pas cherché à cacher son inquiétude. Il s'agissait de cadrer Lola Jost au plus vite.

Une fois rue de l'Échiquier, Sacha composa le numéro de téléphone enregistré dans la mémoire de son portable. Le répondeur se déclencha : « *La brièveté est sœur du talent*, disait Tchekhov. À vous. »

– Lola, c'est Sacha Duguin. Je suis en bas de chez vous. Pourriez-vous décrocher votre téléphone et me donner le code du porche, s'il vous plaît ? Votre sens de l'hospitalité est aussi proverbial que votre goût pour les citations. Ne me laissez pas moisir sous la pluie.

Pas de réponse.

- Elle n'est peut-être pas chez elle ?
- Sous ce déluge, Carle ? Tu y crois ?

Il glissa son contacteur universel dans la serrure du porche et entraîna Carle au deuxième étage. Coup de sonnette ; une longue minute s'écoula. L'ex-commissaire leur ouvrit enfin, drapée dans son épouvantable robe de chambre en velours bordeaux, un vêtement inoubliable, qui semblait taillé dans des rideaux de théâtre et lui donnait plus que jamais l'allure d'une walkyrie en retraite. Sacha remarqua un hématome sur son front.

Elle demeura immobile, le dévisageant comme si elle ne le reconnaissait pas. Pendant un bref instant, il se demanda si elle n'était pas tombée malade ; elle avait l'âge des nombreux délices que nous tricote la vie moderne.

– Entre, dit-elle d'un ton morose.

L'effet Barthélemy, paria Sacha, certain que le capitaine avait averti son ex-patronne.

Le salon était au diapason de l'humeur de sa propriétaire. Un champ dévasté après une rude bataille. De la vaisselle sale tenait compagnie à une bouteille de porto aux trois quarts vide et à un puzzle ébauché. Quelques pièces avaient atterri sur le parquet au milieu de vieux journaux et de documents éparés. Le couvercle de la boîte indiquait que Lola avait envisagé de reconstituer, cruel signe du destin, une vue du Kilimandjaro, avant de renoncer à ce plaisir innocent et désormais dérisoire. Le dalmatien était couché parmi les décombres, sur un coin de tapis épargné. Il vint frétiller dans les jambes de Sacha qui lui gratta la tête.

– Mon bon Sigmund, ça fait plaisir.

– Faux frère, grogna Lola à l'adresse du dalmatien.

Sacha expliqua à Carle que Sigmund appartenait au psy du quartier. Entre-temps, Lola s'était laissée tomber sur un canapé défoncé et évoquait un mégaloukoum déprimé, guetté par une bouche monstrueuse. Carle se présenta avant de déclarer son émotion d'être là. Elle se lança dans une improvisation qui pouvait se résumer en une phrase : dans la grande famille Flic, chacun connaissait la légendaire commissaire. Si Carle n'était pas sincère, c'était bien imité, surtout pour une femme avare de ses sentiments. Leur hôtesse laissa glisser le compliment avec un soupir. Sacha craignait le pire. Une Lola assommée par les événements, et qui ne leur serait d'aucun secours.

– Et vous arrivez à travailler avec lui sans avoir envie de l'étrangler ? lâcha-t-elle enfin à l'adresse de Carle.

À la bonne heure, Lola était en vie. La question n'attendait pas de réponse et d'ailleurs elle s'était déjà levée et servait d'office du porto, une gâterie dont elle semblait toujours aussi friande. Sa bouteille mourut dans le verre de Carle. Elle dénicha une survivante dans un buffet vieillot sur lequel était collée une imposante collection de pense-bêtes. Elle vida son verre cul sec, s'en servit un autre, alla se rasseoir non sans poser la précieuse bouteille à ses côtés.

– Barthélemy ne m'avait pas dit que tu avais récupéré l'enquête, attaqua-t-elle. On dirait que tous les fantômes me sautent sur le râble en même temps. Triste saison. Bon, assez geint. Qu'est-ce que tu veux ?

– Que vous m'aidiez à trouver le lien éventuel entre les deux affaires.

– Ce serait un coup de chance inespéré et j'ai cessé de croire aux contes de fées il y a plus d'un demi-siècle.

Il jeta un coup d'œil aux documents éparpillés. À coup sûr, le dossier Kidjo dont Lola avait dû garder une copie, qu'elle venait

d'exhumer et de réétudier de fond en comble.

– Kidjo ne connaissait pas Vidal ? De près ou de loin ?

– Pas que je sache.

Moment silencieux, la bouche de Lola plissée par l'amertume. Il imaginait le choc quand Barthélemy lui avait annoncé le supplice de l'avocat. Elle avait fait son deuil après cinq longues années, accepté enfin de boucler le dossier Kidjo sur du vide, et on ruinait ses efforts. Elle en voulait au monde entier. Et pour l'instant, le monde a emprunté ma gueule, se dit-il. Celle du type qui de surcroît en a fait baver à sa meilleure amie.

– Parlez-moi de Toussaint.

– Quoi, tu n'as pas lu le dossier ?

– Je veux votre version.

Elle éclata d'un rire d'ogresse et se servit un nouveau porto qu'elle engloutit en faisant la grimace. Carle ne bougeait pas un cil. Le silence de Lola dura si longtemps qu'il sembla qu'elle avait oublié leur présence.

– Toussaint était un garçon qu'on ne pouvait pas ne pas aimer. Une bonne tête, toujours d'humeur égale, respectueux, jamais obséquieux. Il avait choisi la France, pays de son père. Il ne faisait pas de politique. Il nous est arrivé de discuter de la situation de la République démocratique du Congo, mais mon petit lieutenant ne semblait pas touché plus que ça par les événements. Il s'était fait une raison. Sa vie était ici. Il y était venu pour faire ses études. (L'œil soudain goguenard au-dessus de ses lunettes qui avaient glissé au milieu de son nez :) Tu ne me demandes pas quelles études ?

– Si, je vous le demande.

– De droit. Eh oui, Toussaint se destinait au métier d'avocat ! Il a arrêté pour entrer dans la police. S'il y a un lien avec Florian Vidal, c'est celui-là. D'autant qu'ils étaient de la même génération. Mais j'ai une mauvaise nouvelle pour toi.

– Allez-y.

– Ils n'ont pas étudié dans la même fac, ni au même moment. J'ai vérifié. Avec l'aide de Barthélemy.

Bras croisés, elle semblait attendre une révélation.

– Tu cherches pourtant un lien, n'est-ce pas ? Sinon tu ne serais pas venu me renifler la mémoire.

– Il n'y a pas eu d'autre homicide de ce type depuis Kidjo. Ce serait un peu gros comme hasard, en effet.

– C'est bien mon avis. Et d'ailleurs, malgré tout, j'ai toujours pensé que tu étais un bon flic.

Malgré tout. Il se retint de sourire.

– Ta hiérarchie n'a pas changé, continua-t-elle. Ces gens ont le derrière plombé et le petit doigt sur la couture du pantalon. À

l'époque, ils m'ont empêchée d'aller jusqu'au bout. Pourquoi ? Peut-être parce que Toussaint avait mis le pied dans l'une des mégacarambouilles entre l'Afrique et la France dont notre doux Hexagone a le secret. Pendant cinq ans, il ne se passe rien. Et voilà que ça recommence. Si c'est la même saloperie qui est derrière tout ça, ta hiérarchie ne te laissera pas travailler.

– Nous verrons bien.

– C'est tout vu en ce qui me concerne. Et je te plains. Ce n'est pas facile d'avaler des couleuvres. Encore moins des boas.

– Je n'ai pas l'intention d'avaler quoi que ce soit.

Lola lui servit une grimace désabusée.

– Donnez-moi le contact d'Aimé Bangolé, Lola. S'il vous plaît.

– C'est uniquement pour ça que tu es venu, non ? Tu étais au courant pour les études de droit, tu avais lu le dossier et étais arrivé aux mêmes conclusions. Je me trompe ?

– Vous vous trompez rarement, Lola.

– Eh bien, pour le tonton, c'est non !

– Nos objectifs sont les mêmes. Je ne suis pas l'ennemi.

– Peut-être, mais un indic c'est sacré. J'ai une réputation à défendre dans le quartier.

– Vous êtes retraitée...

– Tu sais de quoi je parle.

Lola était certes en retraite, mais sa réputation était telle que les gens du quartier n'hésitaient pas à la solliciter pour régler leurs problèmes. Son amie Ingrid et elle formaient un tandem de détectives amateurs et bénévoles ayant quelques succès à leur actif. Plus risqué que le scrabble et les puzzles, mais plus efficace pour lutter contre la neurasthénie. Mais cette fois, l'enjeu était de taille, et Sacha n'avait aucune intention de céder un pouce de terrain.

– Soyez raisonnable.

– C'est quoi ce gros mot ? Bangolé, on le voit ensemble ou pas du tout. Ce n'est pas négociable.

– Vous savez bien qu'une visite à votre ancien commissariat me donnera ce dont j'ai besoin. Simplement, ce sera une perte de temps.

– L'optimisme en a tué de plus malins. C'est toi qui vois. Je peux enfiler mon imper et te suivre. Ou rester au chaud et te laisser batailler dans la tourmente.

– Carle et moi sommes efficaces, rapides et officiels. Je n'embarque pas de civils dans mes enquêtes.

– Dommage pour toi ! rugit-elle. Je ne vous raccompagne pas, puisque vous êtes plus efficaces et rapides que moi.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. L'affaire est ultrasensible politiquement, et vous le savez.

– C'est exactement ce que tu as voulu dire, ça ne m'étonne pas de

toi. Les émotions des autres ne t'intéressent qu'avec modération. Bon, j'ai changé d'avis. Tu sembles avoir des problèmes d'orientation.

Sur ce, elle se leva avec une souplesse étonnante pour son poids et son âge, resserra les plis de sa robe de chambre sur son ventre, fila vers la porte, visage en tempête. Et leur fit signe d'évacuer le terrain.

– Au revoir, commissaire, et pardon de vous avoir importunée, murmura respectueusement Carle.

– On marche sur un champ de mines, Lola. Réfléchissez à deux fois avant de vous en mêler. La Crim' risque de se faire confisquer le dossier. Une bonne fois pour toutes.

– Dehors.

– Vous avez tort. Mais je suis sûr que vous saurez en convenir.

La voix de Lola les fit sursauter dans l'escalier.

– Je te souhaite bien du plaisir. Mon successeur est un rond-de-cuir avec un QI de paramécie. Et tu veux savoir qui était le coéquipier de Toussaint ?

Lâchant la rampe, l'ex-commissaire pointa un doigt vengeur. En même temps, elle s'avança.

Elle va se prendre les pieds dans cette fichue robe de chambre, pensa-t-il en levant le bras pour suggérer la prudence...

– Le capitaine Jérôme Barthélemy. Il sera muet comme une tombe. Je vais lui passer un coup de fil *illico presto*...

Et l'ex-commissaire s'empêtra dans son funeste vêtement. Son corps partit dans le vide. Carle et Sacha se précipitèrent. Lola atterrit lourdement sur le côté, sa tête heurta la rampe en fer. Elle poussa un grognement puis perdit connaissance.

Sacha appela une ambulance qui arriva dans les dix minutes. Entre-temps, Lola était revenue à elle, et maugréait contre sa nuque douloureuse. Carle la suppliait d'éviter de bouger. Les ambulanciers l'allongèrent sur un brancard. Lorsqu'ils passèrent devant Sacha, Lola agrippa la manche de son veston.

– Toujours aussi beau qu'un camion, et aussi dangereux. Dans le fond, tu me portes la poisse. Mais je te le répète, le tonton, c'est avec moi ou rien.

– Mais enfin Lola, on vous emmène à l'hôpital...

– Je me doute bien que vous ne m'embarquez pas au théâtre de Guignol du coin, grande buse. Et alors ? Je ne suis pas encore morte. Dans une heure, c'est reparti. Je suis de nouveau opérationnelle.

Il retint Sigmund qui voulait grimper dans l'ambulance.

– Que fait-on du dalmatien ? demanda Carle.

– On le dépose aux *Belles*. C'est le restau QG de Lola. Le patron est l'un de ses meilleurs amis.

Pour ne rien arranger, la pluie reprenait de plus belle. Carle sortit un parapluie pliable et providentiel de son vaste imper, et proposa à

Sacha de le partager. Quelques minutes plus tard, ils pénétraient avec Sigmund dans le petit restaurant du passage Brady. Il était à peine plus de dix heures, mais quelques habitués étaient déjà réunis autour de la promesse olfactive d'une blanquette de veau. Maxime Duchamp se tenait derrière son comptoir et conversait avec une jeune femme juchée sur un tabouret qu'on apercevait de dos, vêtue d'un jean troué et d'un blouson d'aviateur élimé. Sacha avait déjà reconnu le style, la silhouette longiligne, les cheveux très courts et très blonds.

L'interlocutrice de Maxime lut son expression et se retourna. Elle ouvrit une bouche en O pour la refermer aussitôt. Sigmund fila vers la jeune Américaine, posa ses pattes boueuses sur ses genoux en réclamant de l'affection. Le visage d'Ingrid Diesel était d'une tristesse infinie.

L'apparition lui avait fait l'effet d'un coup à l'estomac, Sacha se ressaisit vite.

- Lola a un problème ? s'inquiéta Maxime.

- Elle vient de chuter dans l'escalier. Une ambulance l'emmène à Lariboisière.

- Elle est blessée avec sérieux ? s'inquiéta Ingrid d'une voix blanche.

Plus jolie encore que dans mon souvenir, mais son français ne s'est pas amélioré, constata Sacha en essayant de trouver des paroles rassurantes. Ingrid ne crut pas un mot de ses explications.

- Maxime m'a dit qu'elle était toute tremblotée par le meurtre de l'avocat, et cette horrible histoire de pneu. Son passé lui mord la figure et toi... toi, tu ne trouves rien de mieux que de la pousser dans l'escalier !

- Je ne l'ai pas poussée.

- Peut-être, mais ça revient du pareil au même. C'est exactement la chose identique. Tu n'as pas changé.

Elle partit en trombe vers la sortie. Au-delà de la vitrine, Sacha la vit filer sous la pluie battante en direction du métro, piler net, faire marche arrière. Elle revint se planter devant lui, dégoulinante, les yeux étincelants.

- J'ai oublié un détail, dit-elle.

- Quoi donc ?

- C'est la deuxième fois que Lola plonge dans les pommes aujourd'hui.

- *Tombe* dans les pommes. Et alors ?

- Alors ça coûte le double, dit-elle en lui administrant deux gifles musclées avant de partir en courant.

Pour une fois, Carle souriait.

- Vous avez laissé un souvenir inoubliable dans le quartier, patron.

Lola en fut quitte pour une minerve, un bras bandé (le gauche heureusement), une intéressante collection d'hématomes, et une journée perdue. Elle avait failli se rompre le cou, mais la chance lui avait fait un cadeau magnifique. Pour autant, allait-elle retrouver sa sérénité ? Ingrid était sceptique.

Lancée dans un monologue visant ses anciens confrères, son bras valide striait l'espace au rythme de ses envolées : *Insolents pleins de morgue, coyotes prêts aux pires bassesses, ingrats gavés de certitudes, jeunes godelureaux gonflés d'orgueil, ils ne valaient pas mieux que les gredins après qui ils cavalaient.* Sacha Duguin n'était jamais nommé, mais Ingrid n'ignorait pas qu'il tenait le premier rôle dans l'opéra baroque que Lola mettait en scène pour son seul bénéfice.

Elle l'aida à s'installer dans sa vieille Twingo, demanda à Sigmund installé sur le siège arrière de modérer sa joie et prit le volant. Elle détestait conduire, surtout dans une ville aussi embouteillée que Paris mais faisait un effort, sensible à la fragilité de son amie affleurant sous la puissance de la colère. Le passé remisé avec soin rejaillissait en cascade de boue.

Le trajet entre Lariboisière et la rue de l'Échiquier, bien que fort court, vira à l'épreuve de force dans un trafic ralenti par la pluie. Elles rallièrent le quartier du canal Saint-Martin au milieu d'une armada d'automobilistes stressés. Assommée, l'ex-commissaire abandonna son opéra peuplé de flics indignes au milieu du boulevard Magenta et se plongea dans un mutisme tendu. Le revirement permit à Sigmund de s'offrir une petite sieste et à Ingrid de souffler. Elle sentait les ondes de contrariété émaner de Lola et se promit de lui offrir un massage relaxant à la première occasion. Elle soupira de soulagement en garant la Twingo au parking.

- Une minute.
- Qu'est-ce qui se passe, Lola ?
- On va attendre la fin de la minuterie.
- Mais nous serons dans le noir.
- C'est le but recherché.

Ingrid referma la portière, éteignit les feux de croisement, et se tourna vers Lola qui lui décocha un sourire étrange. L'avait-on dopée au point de provoquer un état hallucinatoire ?

- *Wouarf !*
- Sage, Sigmund ! ordonna Lola. Tout est sous contrôle.

Le parking fut plongé dans le noir. Au bout d'une longue minute d'un silence de jais, rythmée par quelques soupirs canins, Ingrid osa demander quel était l'objectif.

– C'était l'une des méthodes de Toussaint. Quand il était perturbé par une enquête difficile, il se plongeait dans le noir. Il affirmait que ça l'aidait à réfléchir. Quand il n'avait pas un parking ou une cave sous la main, il se collait sur les yeux l'un de ces masques qu'on récupère dans les avions.

– Et ça marchait ?

– Plutôt, oui. Toussaint était un bon flic. Calme, méthodique et non conventionnel. J'aimais ses excentricités. En Amérique, vous avez cette expression : *Think outside the box*, « Pense en dehors de la boîte ». Eh bien, Toussaint préférait se mettre dans la boîte, et fermer le couvercle, tu vois ?

– Vaguement.

– Malheureusement, ça ne marche pas avec moi. Bah, qu'importe le résultat pourvu qu'on ait le rituel !

Ingrid aurait pu répliquer : mais tu n'as tout de même pas l'intention de remettre ça ? Reprendre l'enquête, et, qui plus est, à la place de tes confrères. Alors qu'ils ont les moyens, l'expérience, la légitimité. Mais elle avait mieux à faire que de contrarier sa camarade, d'autant que le moment était mal choisi. L'ex-commissaire s'extrayait de sa voiture et de ses souvenirs. Ingrid ralluma les feux de croisement le temps que Lola trouvât la minuterie.

Une fois dans l'appartement nettoyé et rangé par les soins d'Ingrid, les deux amies s'installèrent autour de la table du salon au centre de laquelle trônait la boîte de puzzle garnie de ses minuscules pièces récupérées sur le parquet. Ingrid en avait même retrouvé une engluée dans un fond de verre de porto. Mauvais signe. Lorsque Lola négligeait ses puzzles, le pire n'était pas loin. Ingrid lui proposa de la masser. Lola déclina, elle avait été « assez tripatouillée comme ça par les gestapistes de Lariboisière ». L'amie américaine évita de la contredire. Sigmund était dans la même disposition. Le museau posé sur ses pattes croisées mais l'œil alerte, il paraissait méditer sur l'insondable versatilité du cœur humain.

Lola s'intéressa à la pile posée à côté de la boîte de puzzle. Ingrid avait rassemblé tant bien que mal les documents jonchant le sol. Il s'agissait de pièces officielles, sans doute ce que les Français appelaient des procès-verbaux ou verbaux, elle ne savait plus. Une chose était certaine : ils résumaient un passé que Lola aurait dû confier aux personnes en charge. Même s'il s'agissait du commandant Sacha Duguin et de ses équipiers.

Droite comme une colonne antique pour cause de minerve, Lola offrait un visage moins crispé.

- Tu sais ce qui m'a le plus énervée ?
- Raconte.
- Qu'il prétende venir pour m'annoncer la nouvelle. En fait, il voulait le tonton de Toussaint sur un plateau. Un point c'est tout. Mais dans le fond...
- Dans le fond ?
- Si j'étais à sa place, je ferais la même chose. Un flic, ça ruse, ou bien ça rate son coup. Il est opiniâtre. Il veut justifier sa promotion. Et il fera le meilleur boulot possible. Je vais peut-être la jouer magnanime.
- Magnanime ? Difficile à prononcer.
- Oui, c'est un mot qu'on a presque l'impression de pouvoir mâcher. Il signifie qu'on accorde son pardon.
- Et tu vas magnanimer Sacha ?
- Oui, c'est fort possible. *Magnanimer*, c'est une chouette invention si l'on réfléchit bien.

- Ce mot n'existe pas ?

- Non, mais cette charmante offense restera entre nous. Promis.

Ingrid se plaça derrière son amie afin de malaxer les muscles de son trapèze, sans lui demander son avis. Et puis cela lui permettait de dissimuler une nouvelle attaque de mélancolie. En découvrant Sacha aux *Belles*, un éclair lui avait vrillé le crâne. Fâcheux ; ces derniers temps il lui arrivait de passer une heure ou deux sans qu'il s'invitât dans ses pensées. Et elle avait perdu la manie de réécrire leurs conversations passées. Il s'aventurait encore dans ses rêves, mais sa présence devenait moins offensive. Aux dernières nouvelles, c'était un passant immobile au bord d'un fleuve, et ils se contentaient d'entamer un dialogue aussi bref que philosophique et de laisser filer les vagues.

Hier, aux *Belles*, ce rêve conciliant avait éclaté. Elle pensait à *l'aller-retour* qu'elle lui avait administré. Elle aurait dû ne lui donner qu'une gifle. Un aller. Surtout pas de retour. D'ailleurs, la nuit passée, elle s'était dit qu'un voyage lointain serait un remède des plus efficaces. Mais il y avait Lola avec sa minerve, un bras bandé, l'épiderme constellé de bleus. Et son propre agenda. Elle pensait également à un voyage, qui concernait les terres de son passé. Elle prétendait que le plus sage était de laisser travailler Sacha. Mais croyait-elle un seul mot de ce qu'elle racontait ?

- Ah, tu es vraiment la meilleure masseuse du canal Saint-Martin, voire de la planète, déclara Lola alors qu'Ingrid rejoignait Sigmund sur son canapé.

Elle massa le cou et les épaules du chien, qui se laissa faire en poussant un grognement de plaisir. Avec ce temps de cochon, sa ration d'exercices était réduite à la portion congrue. Ingrid le soupçonnait d'être empathique. Il réagissait aux sautes d'humeur de Lola,

manifestait son affection ou au contraire son rejet radical face à un nouvel arrivé. Il fallait lui accorder un talent intéressant : à croire qu'il avait hérité de son psychanalyste de propriétaire une aptitude à lire les âmes. Même Lola, plus cartésienne que René Descartes lui-même, admettait que ce chien n'était pas un quadrupède comme les autres. Sigmund avait toujours aimé Sacha Duguin. Ingrid tenta de refouler cette pensée inopportune, et y réussit en voyant Lola fouiller la pile de documents relatifs à l'affaire Toussaint Kidjo. Elle se pinça pour être sûre de ne pas rêver. Mais la réalité s'imposait dans sa dureté. Lola foulait au pied ses bonnes résolutions.

Ingrid se sentit rassurée lorsqu'elle la vit délaisser les procès-verbaux verbeux pour extirper un petit livre de la pile, et en caresser la jaquette avant de le parcourir. Elle s'arrêta sur un passage, leva un regard embué, annonça qu'elle allait lire un extrait d'un poème intitulé *Souffle* :

Écoute plus souvent / Les Choses que les Êtres / La Voix du Feu s'entend, / Entends la Voix de l'Eau. / Écoute dans le Vent / Le Buisson en sanglots : / C'est le Souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis : / Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire / Et dans l'ombre qui s'épaissit. / Les Morts ne sont pas sous la Terre : / Ils sont dans l'Arbre qui frémit, / Ils sont dans le Bois qui gémit, / Ils sont dans l'Eau qui coule, / Ils sont dans l'Eau qui dort, / Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule : / Les Morts ne sont pas morts...

– C'est de Birago Diop, un grand poète sénégalais. Quand Guy Texier, le père de Toussaint m'a demandé si je voulais un souvenir de son fils, j'ai choisi ce volume. Toussaint le tenait de sa mère, Calixte Kidjo, décédée il y a longtemps. J'ai dit à Texier que ce serait peut-être plus judicieux de conserver ce souvenir familial, mais il a insisté. Il pensait que ce recueil était en de bonnes mains.

Vite dit, pensa Ingrid, pourtant peu encline à se fabriquer des certitudes. Cette fois, qu'on le veuille ou non, une évidence s'impose : Lola aurait mieux fait de suivre sa première idée et de rendre le livre au père de Toussaint. Un beau cadeau certes, mais un cadeau empoisonné.

On ne saurait pas qui avait téléphoné ou envoyé des mails à l'avocat juste avant sa mort, mais on avait une vue assez précise de la façon dont il avait vécu sa dernière semaine. Sans sa puce, le BlackBerry de Vidal était une coquille vide, et Sacha avait su tirer profit du vieux carnet d'adresses et des informations qu'Alice Bernier lui avait envoyées par mail. L'équipe mobilisée pour enquêter au téléphone avait produit un labeur de fourmi : on avait pu établir que l'avocat avait joué au golf le week-end précédent avec un président de chambre de commerce et un financier de Goldman Sachs, mené plusieurs réunions de travail avec des confrères africains, et rencontré, la veille de sa mort, deux hommes d'affaires sénégalais dans un night-club de la rue La Boétie. Au téléphone, personne n'avait mentionné le moindre heurt, la moindre réflexion agressive. Chacun décrivait un Vidal décontracté et professionnel. Ses dernières journées avaient glissé sur du velours.

Sacha était impressionné. L'avocat n'avait créé son cabinet que quatre ans auparavant, mais possédait un carnet d'adresses que lui aurait envié une star de la politique ou des médias. Hauts fonctionnaires, avocats, journalistes, hommes d'affaires voisinaient avec une belle brochette de policiers et de militaires. Le jeune homme fréquentait un célèbre footballeur français d'origine africaine ainsi que quelques comédiens et publicitaires. Sous les coordonnées de Richard Gratien, il avait repéré un simple prénom, Antonia, accompagné d'un numéro de téléphone portable. Alice Bernier avait ajouté une note au crayon : *épouse de Gratien*.

Tous les membres du groupe Duguin étaient réunis dans le bureau commun et écoutaient leur chef terminer sa synthèse. Ménard jouait avec son bracelet indien en turquoise, rapporté l'été dernier d'un périple aux États-Unis, prétendument sur les traces de Tocqueville, en même temps qu'une épouvantable moisson d'anecdotes. Mais pour une fois, le jeune lieutenant restait silencieux. Carle en revanche interrompait régulièrement Sacha avec des questions tatillonnes, voulait saisir les moindres détails de l'affaire.

Le commandant annonça son rendez-vous imminent avec le juge Armand de Sertys. Le magistrat instruisait l'affaire EuroSecurities, un scandale politico-financier qui avait démarré des années auparavant, et impliquait le politicien Louis Candichard. Un temps candidat à l'élection présidentielle, l'ex-ministre avait mordu la poussière et dû

renoncer à ses ambitions. Richard Gratien avait été entendu plusieurs fois en tant que témoin.

Ce fut à Ménard de prendre le relais. Il piaffait d'enthousiasme, comme toujours avant un exposé. Le lieutenant était né pour enchanter son auditoire.

– Nadine Vidal a été très coopérative. J'ai pu consulter l'intégralité des dossiers. Gratien conseille une impeccable brochette de politiciens et d'entrepreneurs à travers l'Afrique francophone. Vidal était de tous ses voyages, et passait près de soixante pour cent de son temps en Afrique. Depuis des années, le duo évoluait de dîners d'affaires en réceptions mondaines, de Yaoundé à Dakar en passant par Kinshasa et Libreville. Vidal menait une petite vie pas dégueulasse. Bel appartement parisien. Quelques rares vacances mais top. Cinq étoiles à Bali, ski de luxe à Vancouver et escapades éclair à New York, Cuba ou Venise. Le couple possède une villa en Corse avec un voilier ancré à l'année. Vidal devait fournir un travail remarquable pour bénéficier de ces sympathiques revenus, dûment déclarés au fisc. Ce type payait de sacrés impôts. Et en parlant de fisc, il faut savoir qu'il ne se contentait pas de rédiger les contrats des deals internationaux de ses clients, il était aussi leur conseiller fiscal. Et si vous voulez mon avis, leur conseil en détournements en tous genres.

– Demande à la Financière de nous ausculter ça.

– Justement, Luce Chéreau vous cherche. Sur demande du divisionnaire, elle a déjà préparé, rien que pour vos yeux, un *petit dossier très sexy* sur Vidal. Du moins, c'est comme ça qu'elle a présenté les choses.

La personnalité et les excentricités de Luce Chéreau excédaient le cadre de la Brigade financière. Quadragénaire divorcée, elle n'hésitait jamais à rappeler sa disponibilité à Sacha, le « non » ne semblant pas une option possible.

La réunion se poursuivit pendant plus d'une heure. De retour dans son bureau, il réfléchit au schéma qui émergeait : Vidal était l'homme de confiance de Gratien. Or, le *go-between* des affaires franco-africaines ne travaillait que sur des contrats sensibles. Aucune infraction n'avait été commise au domicile de Vidal rue de Vaugirard ou dans ses locaux professionnels de la rue de Seine. D'après son épouse et sa secrétaire, l'avocat conservait la majeure partie de ses documents dans son ordinateur portable et son BlackBerry. Était-ce leur contenu qui intéressait le meurtrier et son commanditaire ?

Il sentit une présence, releva la tête. Lourdes boucles rousses, maquillage offensif, T-shirt moulant, pantalon de cuir noir, Luce Chéreau l'observait, un dossier en main.

– Mars m'a demandé de m'intéresser à Florian Vidal, dit-elle avant de s'asseoir sur son bureau. Quand j'ai su que c'était pour toi, j'ai mis

les bouchées doubles.

– Merci, Luce.

– Gratien a fabriqué Vidal. C'était son chauffeur. Il lui a payé des études pour en faire un avocat. Le gamin était également son fiscaliste, donc son blanchisseur. Pour le moment, je suis incapable de le prouver. C'est si bien fait qu'on ne voit plus les coutures. Il semblerait que Gratien ait des amis haut placés au ministère des Finances. À moins que ce ne soit à l'Intérieur. Ou à la Défense. Ou partout. Mais je vais creuser, ne t'inquiète pas.

Sacha essayait de digérer ce qu'il venait d'apprendre. Elle avança un doigt vers son visage, lui caressa le sourcil droit, fendu en deux par une légère cicatrice, souvenir d'un match de boxe thaï plus nerveux que les autres.

– J'aimerais tant que tu me racontes un jour qui t'a fait ça.

– Un seigneur de la drogue et colonel des FARC lorsqu'il m'a attaqué avec un coupe-coupe au beau milieu de la jungle colombienne infestée de mygales.

– J'adore quand tu me mènes en bateau. Tu sais à quoi je pense ?

– Non, contrairement aux apparences, à cette heure-ci, mon imagination dort avant moi.

– Comme je viens de te faire la synthèse de l'essentiel de mon rapport, plus besoin que tu y passes la nuit. Et j'ai une idée de remplacement. Une partie de jambes en l'air non-stop ! Une tuerie !

– Tu es infatigable, Luce. J'avoue que ça m'impressionne, commenta-t-il en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

– Je pars du principe que la vie est courte et finit mal. Alors pourquoi se raconter des histoires ?

Il avait glissé le dossier sous son bras et voulut récupérer sa veste sur le dossier du fauteuil ; mais Luce avait été plus rapide. Elle respirait le vêtement, les yeux fermés.

– Tu sens si bon, Sacha.

Elle lui rendit sa veste, affirma une fois de plus qu'il ne savait pas ce qu'il perdait. Il la vit passer la porte avec soulagement, quitta son bureau et entra dans celui de Mars. Le commissaire Clémenti et deux de ses hommes, les capitaines N'Diop et Argenson, étaient en grande discussion avec le divisionnaire.

Clémenti avait mis son groupe au complet sur Doris Nungesser, qui demeurait introuvable. On avait fouillé les gares ferroviaires et maritimes, les aéroports du pays, elle s'était volatilisée en laissant son arme derrière elle ; un fusil de chasse emprunté à son chasseur de père. Sa femme de ménage affirmait que des vêtements et une valise manquaient. On n'avait retrouvé ni argent, ni chéquier, ni bijoux dans l'appartement. Pas la moindre trace de lutte et, détail troublant, la mère de Doris Nungesser avait reçu un appel de sa fille juste avant sa

disparition : elle l'aimait, lui demandait pardon et affirmait vouloir quitter le pays.

– Une femme qui tue un salaud de sang-froid, affirme se rendre et disparaît d'une manière... aussi élégante, c'est du jamais vu. Et tu sais ce qui m'intrigue le plus, Arnaud ? demanda Clémenti qui était le seul de la Brigade à tutoyer le divisionnaire.

– Non, mais ça m'intéresse.

Sacha avait vu des photos de Doris Nungesser dans la presse. Une grande blonde distinguée et mélancolique, aux yeux vert d'eau. Une femme qui ne pouvait pas passer inaperçue. Sacha savait où Clémenti voulait en venir.

– Elle abat Moutier devant témoin comme si elle lançait un défi. Son message, c'est : ce type doit mourir, c'est ce qui compte, je ne vis plus que pour ça. Et puis, elle change d'avis. Elle s'échappe avec une efficacité redoutable. Mais comment est-ce possible puisqu'elle n'a pas prévu sa sortie ? Je pense que quelqu'un l'a aidée. Au dernier moment, et sans doute en partie malgré elle. Et d'après moi, ce n'est pas un truand. Elle n'a pas déniché son arme auprès d'un trafiquant, elle n'a payé personne pour abattre Moutier. À mon avis, elle n'a aucun contact dans la pègre.

– Un homme bien connecté et qui l'aimait ?

– Ce serait logique. Mais on ne lui connaissait pas de liaison sérieuse depuis la mort de son fils. Et elle est séparée de son mari depuis longtemps.

– Il y a des liens qui ne meurent jamais, intervint Mars.

– Je crois que René Nungesser n'y est pour rien. Son témoignage est limpide.

– Eh bien, ton instinct t'a rarement fait défaut ! Bon courage, Serge. Bon courage, messieurs.

Les trois hommes se levèrent. Clémenti serra la main de Duguin en passant, puis referma la porte capitonnée derrière lui. Mars proposa à Sacha le siège occupé par le commissaire.

– Tu sais ce que je pense ?

– Que Clémenti n'a pas envie de retrouver cette femme ?

– Exactement. Ça arrive une ou deux fois dans une vie de flic. On éprouve une empathie irrésistible pour un meurtrier, on comprend ses motivations. Mais Clémenti fera quand même ce qu'il a à faire. C'est un homme d'une grande droiture. Bon, où en es-tu ?

Il lui résuma les dernières informations. La personnalité de Florian Vidal se précisait : un outil que l'éminence grise de la Françafrique avait façonné pour ses besoins. Il précisa que le lendemain il rencontrait le juge Armand de Sertys et Richard Gratien dans la foulée.

– Ah, Sertys, soupira Mars. Un poseur insupportable. Et un néfaste.

Méfie-toi de lui. Il fait partie de ces idéalistes qui luttent non pas pour la justice mais contre le pouvoir. Quel qu'il soit. C'est un idéologue dangereux, qui se croit investi d'une mission purificatrice. D'ailleurs, il est toujours vêtu de blanc et adore rappeler ses origines modestes. Il est d'autant plus dangereux que c'est un dinosaure. Alors, il va mordre. Avec la hargne des dernières fois.

Mars faisait allusion au changement de statut imminent des juges d'instruction. Ils étaient parmi ses têtes de Turcs favorites. D'après lui, ils avaient constitué une caste puissante investie de pouvoirs démesurés. Beaucoup avaient fait leur travail consciencieusement, d'autres en avaient abusé. L'affaire d'Outreau était un excellent exemple d'un dysfonctionnement dû à ce déséquilibre.

– Le petit Ménard te dirait qu'aux États-Unis, les juges sont élus et doivent donc rendre des comptes à leurs électeurs. Chez nous, ils sont de droit divin. Et il est grand temps que ça change.

Sacha n'avait pas d'avis particulier sur la question, mais aimait l'anticonformisme de son patron. C'était un homme qui avait mené une grande partie de sa carrière à l'étranger avant de prendre la direction de la Brigade criminelle. Son regard décalé sur la France était intéressant et inédit dans la police.

Les deux hommes discutèrent encore les détails du dossier, puis Mars claqua des mains et annonça la fin de partie.

– Je te fous dehors. N'abusons pas des heures supplémentaires, elles sont le fait de gens mal organisés. Rentre chez toi. C'est un ordre.

Sacha serra la main qu'il lui tendait.

– Gratien tutoie le gotha africain au grand complet, mais c'est un magouilleur, et Sertys un croisé. Il est même possible que ces deux hommes marchent dans la même direction. Si ça les arrange. Alors méfiance, Sacha, méfiance.

– Promis, patron.

Il referma la porte capitonnée derrière lui : à cette heure tardive, Mars aimait passer des coups de fil discrets à ses relations haut placées. Il n'avait peut-être pas le carnet d'adresses en or d'un Vidal, mais avait évolué dans maintes ambassades et récupéré des contacts qu'il entretenait avec soin. Le divisionnaire avait la réputation d'être un fin politique malgré ses avis tranchés, il était en tout cas une remarquable source d'informations pour ses hommes.

Il était trop tard pour rallier son club de boxe thaï. Tant pis. Il trouverait une autre occasion de s'entraîner. La nuque et le dos douloureux, il s'octroya une marche avant de prendre le métro. Un Vélib le frôla alors qu'il attendait à un feu. La cycliste énergique s'éloigna à vive allure dans la nuit. Une femme vêtue de sombre, de courts cheveux blonds. Mais la silhouette n'était pas aussi déliée que celle d'Ingrid. Miss Diesel alias Gabriella Tiger était-elle toujours la

star incontestée du *Calypso* et la reine du travestissement ?

Probablement. L'homme qui la ferait renoncer à son *art* n'était pas né.

Lola était trop mal en point, Ingrid n'avait pas le cœur de la laisser seule. Elle la sentait partie pour une nuit sans sommeil, et considérait que son amie n'avait rien à perdre. Elle lui proposa donc de l'accompagner à Pigalle. Lola accepta, à condition que Sigmund, qui s'ennuyait à périr entre ses quatre murs, soit du voyage : impossible de folâtrer dans les prés, il était donc temps pour lui de changer d'air, même s'il s'agissait d'un cabaret. Timothy Harlen, le très strict patron d'Ingrid, n'admettant pas d'animaux dans son établissement, on trouverait un stratagème sur place.

Une fois en route, Ingrid posa la question qui l'intriguait.

– Folâtrer, ça signifie devenir fou ?

– Non, ça signifie qu'on se fait plaisir en gigotant. Vu de l'extérieur, on peut avoir l'air bizarre. Mais ça n'a pas d'importance.

Ingrid se demanda si ses danses au *Calypso* ne tenaient pas un peu de la folâtrie. Je folâtre depuis des années sans le savoir, pensa-t-elle en accélérant à un feu. Le spectacle de cette nuit allait plus que jamais dans ce sens. Inspirée par Halloween, Ingrid avait mijoté un numéro inédit avec l'aide de Marie, sa fidèle et géniale costumière. Elle espérait que les clients de Timothy allaient apprécier, qu'ils soient des compatriotes ou pas. Elle savait que son pays d'adoption avait une coutume proche, le mardi gras, d'ailleurs encore célébré en Louisiane, mais pour Ingrid les deux fêtes restaient dissemblables. Halloween possédait une dimension supplémentaire, une façon de jouer avec la mort, sans doute pour mieux la tenir à distance. Elle gara la Twingo dans la rue Victor-Massé, réussissant un impeccable créneau qui suscita un commentaire de Lola.

– J'avais oublié que tu conduisais si bien. C'est intéressant.

Une réflexion anodine aux allures de mauvais présage. Lola avait une idée en tête, même si elle ne l'admettait pas encore. La vigilance s'imposait, il fallait trouver un stratagème pour détourner le cours inquiétant de ses pensées. Autre solution : un aller simple pour la Mongolie. Un endroit qui avait à n'en pas douter follement besoin de folâtries.

Elles firent un détour pour accéder à l'entrée des artistes sans être vues d'Enrique, le redoutable portier du *Calypso*. La présence de Sigmund aurait suffi à déclencher une délation immédiate. Enrique vouait à Timothy une obéissance sans faille, le patron l'ayant toujours tiré des ennuis grâce à ses relations bigarrées. Timothy traitait son

personnel trié sur le volet avec respect et payait rubis sur l'ongle. Il avait la réputation de produire les meilleurs strip-teases de Paris, et Ingrid le bénissait de la laisser s'exprimer sans restriction. Sa conception de son deuxième métier était très différente de celle de ses consœurs. Elle ne se déshabillait pas, elle offrait une danse sacrée où le désir était contrôlé au millimètre, tel un jaguar tenu en laisse.

Sa loge sentait le papier d'Arménie. Rachida, la femme de ménage aussi efficace que têtue, était une adepte des désinfectants d'atmosphère en tous genres. Elle ouvrit la fenêtre sur la nuit brouillée par la pluie et observa la lune pendant quelques secondes, la remerciant secrètement d'être pleine le soir où elle inaugurait sa danse d'inquiétude.

Lola s'était installée dans un fauteuil Chesterfield vert et inconnu. Ingrid paria pour un cadeau de Timothy, grand fan, avec son épouse Angela, d'antiquités européennes. Son amie appréciait, semblait-il, le confort de ce siège vénérable. Elle descendit au bar et remonta avec un verre et une bouteille de porto. Elle remplit un bol d'eau, l'offrit à Sigmund, glissa un CD dans son mini-lecteur. Les *Suites pour violoncelle* de Bach par Paul Tortelier sauraient accaparer l'attention de Lola tout en l'apaisant. Une gageure qui n'était pas à la portée du premier venu.

On frappa à la porte. Deux coups brefs, un long. La signature de Timothy. Ingrid cria « *One moment, please !* », ouvrit le placard, fit signe au dalmatien de s'y cacher. Docile, il obéit. En découvrant Lola, Harlen passa au français qu'il maîtrisait à la perfection, malgré un accent prononcé, et lui serra chaleureusement la main. C'était un homme carré qui évaluait vite ses contemporains et se trompait rarement lorsqu'il accordait sa confiance. Lola Jost faisait partie du cercle des élus.

– C'est un grand plaisir de vous revoir, ma chère Lola. Vous vous faites trop rare, ces derniers temps.

Veste de smoking blanche, simple T-shirt gris et jean. Lola avait confié à Ingrid qu'elle appréciait l'élégance de son patron, son goût pour les associations osées mais qui sur lui semblaient une seconde peau.

– Ingrid s'imagine que les sorties ne sont plus de mon âge. Elle me préserve comme une vieille confiture.

– Alors que vous êtes une coupe de champagne. À propos, puis-je vous en offrir une ?

– Merci, non. Ce porto sexagénaire me convient parfaitement.

– *Thank you, boss*, intervint Ingrid. Ce fauteuil est adopté. Je n'avais rien pour asseoir mes invités.

– C'est bien ce que j'ai pensé, *Darling*. Comment sens-tu ton nouveau numéro ?

– Je l'ai rodé hier devant Betsy, Marie et Enrique. Ils ont aimé. J'ai

regretté que tu aies un rendez-vous d'affaires...

– Je leur fais confiance. Ils sont pires qu'un jury de Nobel. Et puis, je ne pouvais pas annuler. C'était un déjeuner avec un copain du *Herald Tribune*.

Lola suivait la conversation d'un œil gourmand. Ingrid étudia deux secondes son visage, se mordit les lèvres en devinant ce qui allait suivre.

– Timothy, connaissez-vous Richard Gratien et son jeune partenaire, Florian Vidal ?

Harlen passa ses mains dans ses mèches grises. Sa façon de faire le tri dans ses souvenirs. Ingrid s'accorda un soupir.

– Gratien vient au *Calypso* de temps à autre. Il est toujours accompagné de personnalités africaines. La dernière fois, c'était un ministre ivoirien. Un homme charmant. Vidal était là, bien entendu. Personne ne sort sans son ombre, n'est-ce pas ?

Lola lui apprit la mort de l'avocat. Harlen avala l'information sans broncher. En tant que vétéran du Vietnam, il en avait vécu d'autres.

– Alors Gratien doit être dans un sale état.

– C'est-à-dire ?

– Il n'a pas d'enfant. Vidal était quasiment son fils adoptif. D'ailleurs, pas mal de gens le surnommait « l'héritier ». Il avait commencé au bas de l'échelle. Comme chauffeur de Mister Africa.

– Mister Africa ?

– C'est comme ça que mes amis de la presse américaine appellent Richard Gratien. Eh bien, Mister Africa a fait de son *driver* un avocat réputé et riche !

– Grâce aux ventes d'armes, lâcha Ingrid avec une mine dégoûtée.

– Il faut bien que quelqu'un s'en charge, *Darling*. Inutile de faire dans l'angélisme. Tous les grands pays vendent des armes. C'est même une partie essentielle de leur PNB. Chacun sait que c'est un marché très spécial, et que les commissions font partie du système. La question est de savoir si les deals sont légaux ou pas. Et si les bénéficiaires des commissions ont légalement le droit de les toucher.

– Et Mister Africa fait dans le deal illégal ? demanda Lola.

– J'aimerais être dans le secret des dieux, ma chère. Ce que je sais, comme tout un chacun, c'est que Gratien a comparu comme témoin à plusieurs reprises dans l'affaire EuroSecurities, la chambre de compensation internationale impliquée dans un scandale financier. Certains de ses contacts intéressent la justice.

– Une chambre de compensation, ça a l'air d'être un machin vaguement érotique, mais je parie que c'est autre chose, plaisanta Ingrid.

– En effet, *Darling*. Officiellement, EuroSecurities est à la fois une banque et une société spécialisée dans l'échange de titres. Son travail,

c'est le *clearing*, un système qui simplifie et sécurise les transferts financiers internationaux. Le problème, c'est que ses dirigeants sont accusés d'avoir mené deux activités parallèles : les transactions transparentes et contrôlées, et des opérations dissimulées, et illégales. Par exemple, en oubliant d'intégrer certains comptes clients dans la comptabilité d'EuroSecurities. En d'autres termes, en montant une opération de blanchiment qui s'évaluerait en milliards de dollars.

– Arrêtez-moi si je me trompe, Timothy, mais je crois me souvenir que les patrons d'EuroSecurities sont soupçonnés d'avoir permis la circulation de commissions et de rétrocommissions occultes dans le cadre de ventes d'armes.

– Vous ne vous trompez pas, Lola. Mais si c'est le domaine d'activités de Richard Gratien, les juges n'ont jusqu'à présent pas réussi à prouver qu'il avait quoi que ce soit à se reprocher. Ses clients sont des marchands d'armes, pas des trafiquants. Il connaît sans doute les secrets de bien des gens, mais il a peut-être pu garder le nez hors de la boue. Qui sait ?

– Et quelque chose me dit qu'une rétrocommission n'a rien à voir avec le fait de faire ses courses dans les années cinquante, ajouta Ingrid.

– Tu sais qu'on va peut-être finir par faire quelque chose de toi, ma grande ! répondit Lola. Une rétrocommission, c'est la rencontre d'un énorme paquet d'argent et d'un effet boomerang. Admettons qu'un pays producteur d'armes veuille vendre ses missiles et ses avions de combat sophistiqués à des pays dans le besoin. Ces clients potentiels sont courtisés par tous les pays producteurs d'armes de la planète. Comment faire le tri ? Il est possible que le vendeur capable de proposer un petit cadeau en plus, une gentille commission, emporte le marché. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Une partie de la commission revient à la case départ, au pays vendeur donc, et cette rétrocommission sert alors, par exemple, à financer un parti politique ou une campagne électorale. Ni vu ni connu.

– Comme ça, tout le monde est content. Militaires et politiques.

– Exactement, ma grande. Bienvenue dans le monde réel.

– Je crois que je préfère celui du *Calypso*. Ici, il est clair qu'on n'a rien à cacher.

Lola leva le nez de son magazine et écarquilla les yeux en découvrant le costume d'Ingrid. Perruque argentée, peau et lèvres de geisha, robe noir et blanc froufroulante qui ne laissait aucune place à l'interprétation. Ingrid était déguisée en squelette. Un cadavre ultra-sexy grâce aux mensurations de la jeune Américaine, mais un cadavre tout de même. Et Marie n'avait pas lésiné en dessinant, sans en oublier aucun, les deux cents os qui composaient le corps humain. Un travail

de professionnelle.

– Alors ? demanda Ingrid.

– Tu crois vraiment que les types qui piaffent en salle sont venus assister à un enterrement ?

– Je suis la Mort, c'est un fait. Mais en me dépouillant de mon linceul, c'est la vie que je libère.

– Ah, vu sous cet angle, pourquoi pas. Bon, eh bien, toutes mes condoléances !

– Tu n'assistes pas au spectacle ?

– Non merci. Il faut que quelqu'un tienne compagnie à Sigmund. Je crois qu'il est encore vexé d'avoir été mis au placard.

Ingrid avait choisi *Thriller* de Michael Jackson, misant sur les hurlements de loup en arrière-fond. Betsy avait chauffé la salle avec un numéro classique de nu intégral et pole dancing, où la danseuse se contorsionne comme un serpent autour d'une barre en métal, donc dans un espace restreint. Ingrid préférait évoluer sur toute la scène, la conversation avec une barre en Inox lui semblant limitée. Mathieu était en train d'annoncer son numéro vedette. Il y mettait de l'émotion.

– Et maintenant, *and now ladies and gentlemen*, mesdames et messieurs, le numéro unique et inimitable de celle que vous attendez tous. La flamboyante, la pétulante reine de Paris. *I give you the one and only...* Gabriella Tiger !

Betsy la félicita pour son costume. Timothy lui fit un signe d'encouragement. Marie réajusta sa perruque et lui souhaita bonne chance.

Ingrid prit une grande inspiration et déboula sous les vivats. Les projecteurs étaient braqués dans sa direction, elle ne discernait aucun visage. Elle perçut la stupéfaction du public. Pendant une seconde la foule se tut, médusée. Elle s'avança d'un pas chaloupé jusqu'au-devant de la scène et cria de toutes ses forces :

– HAPPY HALLOWEEN EVERYBODY !

Il y eut enfin des rires, des sifflets admiratifs et le public s'unifia dans une clameur qui réchauffait le cœur. Ingrid arracha sa manche droite avant de la faire tourner puis de la lancer vers l'assistance. Un humérus et un radius en moins. Un admirateur hurla GABRIELLAAAAA ! à pleins poumons. Trompant son monde, Ingrid virevolta quelques secondes puis arracha son bas gauche révélant une jambe fuselée et crémeuse. Un fémur et un tibia envolés. Le reste glissa comme dans un rêve syncopé. Disparition d'une crête iliaque. Dissolution de sacrum. Naufrage de côtes flottantes. Évaporation de sternum. Un swing de clavicules et puis s'en va. Et en échange, apparition d'une épaule à la rondeur de soie, joyeuse cambrure de rein, ventre de satin, seins ensoleillés. En se dépouillant, en revenant

du Royaume des morts, Ingrid se gorgeait de sang et de fibres et redessinait des contours de plénitude.

You know it's thriller, thriller night / You're fighting for your life inside a killer, thriller tonight...

Elle leur avait fait peur, puis les avait gagnés à sa cause. C'était toujours la même chose. Elle souhaitait leur faire du bien, car elle savait qu'ils en avaient terriblement besoin.

Comme toujours, elle quitta la scène à regret. Elle avait l'impression de faire corps avec eux, savait que c'était une illusion, s'en moquait. Marie attendait, le peignoir argenté avec l'inscription *Calypso* grand ouvert, signe doux mais ferme du retour à la normale. Ingrid s'y enveloppa et prit le chemin de sa loge.

Elle baignait encore dans la griserie de son show. Lola siégeait toujours dans le Chesterfield couleur trèfle, Sigmund à ses pieds tel un sphinx gardant une déité morose. Le niveau du porto avait diminué de manière significative. Ingrid savait qu'en faisant du sur-place, sa vieille complice avait progressé sur un sentier périlleux. Celui de la dette aux amis défunts.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis : / Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire / Et dans l'ombre qui s'épaissit...

– Tes admirateurs ne se sont pas sauvés en hurlant ?

– Mission accomplie, Lola. Ils ont survécu.

– Incroyable. Quelquefois, je me demande si tu n'es pas la grande prêtresse d'un culte qui n'existe pas encore.

Ingrid enleva sa perruque, la disposa sur le mannequin de bois. Elle s'installa devant le miroir et entreprit de se démaquiller. Maintenant qu'elle avait dansé, tout allait mieux. L'inévitable pouvait se déployer.

– J'essaie de réfléchir comme lui, commença Lola. Si j'étais à sa place, tu sais ce que je ferais ?

– Non.

– Je réquisitionnerais le même médecin légiste que pour Toussaint. Les traces sont écrasées par le temps, alors il ne faut laisser aucune chance au hasard.

– Tu as sûrement raison.

– Tu m'en veux de te parler de Sacha ?

– Tu n'y es pour rien. Personne ne pouvait imaginer qu'un autre homme mourrait comme Toussaint Kidjo. Tu as l'intention de rechercher Aimé Bangolé ?

– Barthélemy affirme qu'il est introuvable. À l'époque, Bangolé n'avait rien eu à m'apprendre. Sacha pense qu'il en savait plus que ce qu'il prétendait, mais c'est parce que notre cher commandant n'a que des nèfles à se mettre sous la dent.

– Tu aurais pu lui dire que tu n'en savais pas plus.

- Il m’a énervée.
- Tu veux faire la course avec lui, c’est ça ?
- Bien sûr que non, et puis tu me vois courir après un tonton avec une minerve et un bras en capilotade ?
- *Capilotade*, un mot qui fait mal. Je visualise de petits os tout écrasés.
- Forcément, après pareil numéro. Vivement décembre que tu te déguises en Mère Noël. Ingrid ?
- Lola ?
- Je crois que je vais faire ce que j’ai très envie de faire...
- *Really* ?
- Je compte téléphoner à Thomas Franklin, le légiste. C’est un vieux copain. Même s’il n’est pas en charge de l’autopsie, il aura des tuyaux en direct. Il me doit bien ça.
- Et que feras-tu de cette tuyauterie ?
- C’est juste histoire de me tenir au courant, tu vois ? Ensuite, je laisse faire les professionnels. C’est décidé.

Ingrid hocha la tête avec un air de compréhension assez réussi. Il arrivait que Lola se racontât des histoires, elle savait même y mettre une belle conviction. L’Américaine échangea un regard avec le dalmatien. Les grands yeux noirs de Sigmund étaient des digues contenant mal une mer de sagesse et de compassion. Ce chien a envie de découvrir la Mongolie intérieure, pensa-t-elle en lui adressant un clin d’œil.

Malgré sa fenêtre ouverte sur le matin venteux, Sacha se réveilla dans les odeurs de peinture habituelles. Arthur avait travaillé jusqu'à une heure impossible la veille, oubliant comme de coutume d'aérer. Une erreur monumentale, cette embauche du cousin de Ménard. Le lieutenant avait oublié de lui dire qu'Arthur était un alcoolique confondant sa tâche avec un cérémonial contemplatif. Aussi bavard que son cousin, il avait une propension pour les sujets de conversation délirants, enchaînait les anecdotes sans répit, mais peignait à la vitesse d'une limace nourrie à la bière. Les travaux avaient commencé cinq mois auparavant. Ils auraient dû être terminés avant que Sacha n'emménage. Rue du Petit-Musc, le deux-pièces possédait un emplacement royal en plein cœur du Marais, mais le commandant avait l'impression d'avoir signé un pacte avec une entité foutraque pour le mériter. Arthur débarquait quand bon lui semblait, le temps étant pour lui une notion très relative. Les explications entre hommes glissaient sur son bleu de travail comme la pluie sur un toit d'ardoise.

La solution consistait à le virer. Sacha avait perdu du temps à chercher une entreprise : elles croulaient sous la demande et proposaient des délais impossibles. Qui plus est, il avait déjà versé une avance substantielle à Arthur. Il soupçonnait Ménard de lui avoir proposé les services de son fatidique cousin en toute connaissance de cause. Le lieutenant affirmait qu'Arthur avait refait à neuf un hôtel particulier du XVII^e siècle à deux pas de la place des Vosges et laissé un souvenir ému à ses propriétaires. L'adjectif « ému » pouvait s'interpréter de bien des manières.

Sacha ouvrit son réfrigérateur sur une provision de canettes de Kro qui aurait fait les beaux jours d'un régiment, extirpa un jus d'orange orphelin et se prépara un petit déjeuner. Il mangea debout, face à l'échafaudage qu'utilisait Arthur pour repeindre le plafond de la cuisine, un challenge digne de la Sixtine. La plupart des meubles étaient encore emballés dans leur gangue de papier bulle attendant le bon vouloir du Michel-Ange du Marais. Sacha se fraya un chemin entre les cartons jusqu'à la salle de bains.

Le Palais de justice portait bien son nom. Chaque fois qu'il quittait les terres de la police pour celles de la magistrature, Sacha était impressionné par le contraste. Les bureaux exigus, quelconques, déglingués et surpeuplés du 36 faisaient place à un monde de pierre blonde, de marbre, de vénérables boiseries et de conversations

feutrées.

Une femme de ménage astiquait la plaque en cuivre mentionnant *Armand de Sertys*. Sacha attendit qu'elle ait terminé avant de frapper à la porte du cabinet. Le juge vint ouvrir. Plus petit que le commandant d'une tête, il était fort mince dans son costume trois pièces blanc. La cravate rayée de gris était assortie aux cheveux plus longs que la norme, peignés en arrière, qui lui donnaient une allure de poète romantique. Une impression annihilée par le regard métallique.

– Quel plaisir de vous rencontrer enfin, commandant Duguin.

Le ton mielleux laissait supposer que Sacha avait commis l'irréparable : ne pas se présenter aussitôt nommé à la Crim'.

– Le plaisir est partagé.

Les deux hommes se firent face de chaque côté d'un bureau au bois exotique d'un brun presque noir qui rappela à Sacha celui de Vidal. En revanche, aucune statuette africaine ne gardait les lieux. Un mur était couvert de photos anciennes. Chalutiers de haute mer, pêcheurs débarquant leurs prises au port, épaves sur des plages désertées.

– Ma grand-mère était fille de marin pêcheur. Elle allait à l'école chez les sœurs. Les punitions étaient terribles. À genoux dans les sabots, pendant des heures, dans des salles glaciales. Plus tard, ma mère a eu un peu plus de chance, elle a épousé un aristocrate ruiné. Je suis le dernier représentant d'une époque révolue, Duguin. Et vous, tout le contraire, je suppose.

Sacha attendit la suite.

– C'est toujours intéressant de voir un homme encore jeune débarquer sur une affaire. Cela fait six ans et trois mois que j'instruis l'affaire EuroSecurities. Aussi intéressante et difficile qu'une croisière dans l'Enfer de Dante. On descend de cercle en cercle, à la recherche du cœur du mensonge et de la corruption.

– Et où se situe Richard Gratien dans ce labyrinthe ?

– À la périphérie, bien sûr. C'est un homme intelligent. Il fait de la rétention sans en avoir l'air. En admirable comédien, il protège son ami Candichard.

Louis Candichard, ex-ministre des Affaires étrangères, était au centre de l'affaire EuroSecurities. Les soupçons de son implication dans le scandale financier avaient suffi à ruiner sa carrière politique. Le pool de juges dont Sertys faisait partie tentait de prouver qu'il avait touché des rétrocommissions occultes via la chambre de compensation du Liechtenstein pour alimenter sa campagne électorale. Alors que la fonction de juge d'instruction était remise en cause, Sertys voulait s'offrir un dernier trophée avant le grand départ.

– Ce meurtre est une infamie, reprit Sertys, mais il faut reconnaître qu'il tombe à pic. Gratien s'est pris un coup fatal. Poussé par le ressentiment, il pourrait prendre de dangereuses décisions. Donner

certains de ses amis, par exemple. Je suis prêt à recueillir les perles qui tomberont de sa bouche. Vous l'avez interrogé ?

La question sonnait comme une menace. Sacha aurait pu reformuler la pensée du magistrat : « J'espère que vous avez attendu de m'informer avant de prendre l'initiative de rencontrer Gratien, ma chasse gardée. »

– Pas encore.

Le juge n'avait pas pu dissimuler une expression de soulagement mêlée au contentement de soi. Sous la pelisse immaculée battait un cœur radioactif.

– C'est un survivant. À soixante-deux ans, il a connu tous les politiciens d'envergure de son époque. Il a vu des jeunes loups monter les échelons du pouvoir, recueilli les confidences des pires requins de l'industrie et de la finance, partagé la table des décideurs les plus en vue dans le commerce international des armes comme des trafiquants les plus nauséabonds. Son habilité, sa faconde, ses qualités d'écoute, sa rondeur ont construit sa réputation. Une vitrine lustrée sur laquelle les jobards éblouis collent leur nez sans apercevoir la crasse de l'arrière-boutique. Nos gouvernements ont changé, Gratien est resté le même. L'intermédiaire indispensable entre notre belle démocratie moraliste et certains États dirigés par des potentats belliqueux, gros consommateurs d'outils de mort ultratechnologiques.

– Comment placez-vous l'assassinat de Vidal dans ce tableau ?

– Je l'avais entendu au titre de collaborateur de Gratien. Parti de rien, mais habile, Vidal avait appris les bonnes manières aussi vite que les principes du droit international. Bien sûr, il restait une dose de vulgarité sous la couche de sophistication gagnée au contact de Gratien. En tout cas, le novice semblait d'une fidélité remarquable envers son mentor.

– Semblait ?

– Je n'ai rien pu en tirer, mais s'il n'était pas mort, qui sait ?

– Gratien et lui travaillaient-ils sur une affaire plus délicate que les autres, récemment ?

– Je l'ignore. Mais il y a une rumeur intéressante. D'autant qu'elle subsiste depuis des années...

Le juge ménageait le suspense, ses mains manucurées jointes sur son gilet neigeux. Sacha copia sa posture et lui adressa un sourire poli.

– On prétend que Gratien consigne les transactions de ses clients dans des carnets, mon cher Duguin. Or sa carrière est longue, ne l'oubliez pas.

Les carnets de Gratien ou le code d'accès à l'affaire EuroSecurities ? La dernière grande épopée du juge. Les paroles de Mars semblaient planer dans le vaste bureau, nuages gris sur une scène de tempête annoncée. *Gratien est un magouilleur et Sertys un croisé... Il est fort*

possible qu'ils marchent dans la même direction... Alors, méfiance, Sacha...

– C'est bien mon confrère Maxence qui vous cornaque, Duguin ?

Plus de *mon cher*, ni de *commandant*, et la question était de pure forme. Qui aurait pu ignorer que le juge Maxence dirigeait l'enquête sur la mort de Vidal ?

– En effet.

– Benoit Maxence est un homme remarquable. Il saura ménager Gratien le temps nécessaire. Et maintenant, je suis au regret, Duguin, mais une réunion importante m'attend...

Le juge s'était levé. Sacha quitta son siège, mais leva la main en signe d'interruption. Un geste calme mais décidé qui arrêta Sertys dans son élan, lui fit froncer les sourcils.

– J'aimerais évoquer Nadine Vidal, l'épouse de la victime, si vous voulez bien. Elle prétend que son mari envisageait de quitter Gratien pour redémarrer une nouvelle vie à l'étranger...

Sertys, exaspéré :

– Ne me dites pas que vous imaginez Gratien tuant Vidal par dépit !

– Je n'imagine rien. Pour l'instant, je recueille les informations.

– Voyons, Duguin ! Nadine Vidal est une jeune fille de bonne famille égarée dans un mariage avec quelqu'un qui n'était pas de son milieu. Encore une idée de Gratien, à n'en pas douter : il marie son poulain à une bonne famille. L'argent appelle l'argent. C'est son credo. Or cette jeune femme est un rien exaltée. Elle prend ses désirs pour des réalités. Vidal nageait dans l'aisance grâce à son mentor. Vous le voyez abandonner ces flots de liquidités pour une crise de romantisme ?

– Elle m'a donné l'impression d'être une femme intelligente.

– Une femme amoureuse et intelligente. Combinaison difficile. Vous devriez le savoir, non ?

Les deux hommes se dévisagèrent. Le juge avait-il scruté sa bio ? Il avait la réputation de ne rien laisser au hasard, et de se renseigner en détail sur son entourage professionnel. Sacha décida de pousser encore un pion. Il sentait que le magistrat ne lui accorderait pas un autre entretien de sitôt.

– J'ai retrouvé une « Antonia » dans le carnet d'adresses de Vidal.

Sacha testa le juge en évitant de lui dire qu'il connaissait l'identité de cette femme grâce à la secrétaire de Vidal.

– Si j'ai bien compris, vous êtes dans une optique « cherchez la femme », Duguin. Une idée qui en vaut une autre. Mais dans une affaire où il est question de trafic d'armes, vous croyez vraiment qu'il s'agit de la bonne approche ?

Sacha soutint le regard hautain du magistrat.

– Bon, admettons, reprit Sertys d'un ton plus conciliant. Je ne

connais qu'une Antonia. Il se trouve qu'il s'agit de l'épouse de Gratien. Une jeune Africaine. Fort belle, il est vrai, mais de là à l'imaginer avec Vidal, ce sous-fifre, non. Parce que c'est à ça que vous pensez ?

– Encore une fois, monsieur le juge, je ne pense à rien de précis. Du moins pour le moment. Merci pour vos renseignements.

– On m'avait dit que vous étiez opiniâtre, commandant. Ce n'était pas une fable. Bien, bien. Je prends note. Dans la liste des points positifs, rassurez-vous.

Le ton était redevenu amical. Sertys tendit une main décidée, Sacha la serra avec le même enthousiasme feint.

– Nous allons faire éclater le cirque des puissants, vous et moi, mon cher Duguin. Et c'est ce qui compte, n'est-ce pas ? Il est fort possible que Vidal soit une victime collatérale, dans une histoire de barbouze.

– Collatérale ou pas, il s'agit toujours d'une victime.

– Certes mais n'oublions pas qu'avec l'affaire EuroSecurities, c'est la démocratie qui est la principale victime, Duguin. Je vous souhaite une excellente journée.

Sertys ouvrait grand sa porte. Il la referma sur Sacha avec énergie. Le commandant resta immobile un instant dans le long couloir où s'activait toujours la femme de ménage armée de son chiffon de feutrine ; les plaques en cuivre brillaient dans la lumière blonde tombant des baies en ogives. Sertys percevait les flics comme des chiffons utiles pour lustrer sa gloire de justicier, pensa-t-il, et il a été très clair : l'affaire EuroSecurities surpasse les autres, ne vous dressez pas sur mon chemin. Constatant une fois de plus qu'Arnaud Mars savait jauger les hommes, il s'engagea dans le grand escalier de marbre.

Une histoire de barbouze. Résumé bien rapide. Sertys, malgré un extérieur raffiné, était plus sentimental que cérébral, il ne pensait pas avec le recul nécessaire. Sacha n'avait pas cru bon de lui faire remarquer que l'exécution de Vidal sentait la haine à plein nez. Avait-on déjà vu des barbouzes exécuter leurs contrats d'une manière émotionnelle ? Pourquoi un tueur appointé utiliserait-il une méthode aussi spectaculaire que le pneu enflammé ? Dans un contexte politique, le faux suicide, l'accident de voiture malencontreux ou l'arrêt cardiaque provoqué par un poison discret aurait été plus judicieux. La question valait la peine d'y consacrer du temps.

Il pressa le pas en direction des locaux de la PJ.

Ménard était en grande discussion avec Mars à côté de la machine à café. Le même parlait en agitant les bras. Le divisionnaire l'écoutait d'un air goguenard. Apercevant Sacha, il arrêta Ménard d'un geste et lui fit signe de réintégrer le bureau commun. Fin de la récré. Le même et son air dépité firent ce qu'on attendait d'eux.

– Ménard croit connaître l'Afrique parce qu'il a lu des livres. Il ne

sait pas de quoi il parle. Tu veux que je te fasse profiter de mes souvenirs mités ?

– Pas si mités que ça, j'en suis sûr.

– J'habitais dans le quartier des ambassades. Parce qu'il le fallait. Mais ce que j'aimais c'était descendre vers le vieux marché, vers les quartiers populaires inondés de musique. Chaque maison, chaque boutique balançait sa chanson. Et ces musiques se mélangeaient. Mais personne n'avait mal à la tête. La cacophonie n'existe pas sous le soleil de Kinshasa. Tout finit par s'harmoniser dans un monde qui n'a pas été pollué par la logique cartésienne et les montres à quartz. Personne n'arrive à l'heure aux rendez-vous mais tout le monde finit par se retrouver. Eh bien ça, le même Ménard ne le trouvera jamais dans ses foutus bouquins !

– Vous regrettez votre vie en Afrique ?

– Pas ma vie en Afrique en particulier. Disons que je regrette peut-être un peu ma vie à l'étranger. Je crois que mes fesses ne sont pas faites pour une chaise. Même une chaise de chef. Mais tout a une fin, sauf la banane qui en a deux. C'est ce que répétaient souvent mes copains africains. Comment ça s'est passé avec le clown blanc ?

– Comme vous l'aviez prévu. Sertys a son propre agenda. Il se fiche de Vidal, celui qui l'intéresse c'est l'ancien ministre Candichard. Il veut sauver la démocratie à lui seul, et finir sur un feu d'artifice.

– Moi aussi, je veux mon feu d'artifice. Ça tombe mal pour Sertys. Bon, assez glosé on va se faire un cinoche.

Mars l'entraîna dans son bureau. Il se connecta sur Internet, déclencha la vidéo d'un site universitaire. Une vue d'ensemble d'un amphithéâtre bondé puis quelques gros plans sur les visages concentrés des étudiants. À la tribune, deux hommes. Le plus jeune, Florian Vidal. Crinière blonde, gueule carrée, air décontracté, sourire vainqueur, et corps vigoureux de bûcheron emprisonné dans un costume sur mesure. Le plus vieux, barbu bronzé aux joues rondes, ni grand ni fort, plutôt dégarni, mais la voix au débit lent, à l'articulation soignée, sait tenir son auditoire.

Sacha l'écouta vanter un instant les joies et les vicissitudes du métier d'avocat d'affaires.

Vous ne mettrez sans doute jamais le pied dans un prétoire, mais n'oubliez pas que c'est à un code éthique très strict que vous obéirez... On attend de vous des qualités d'écoute, un sens aigu du relationnel, un goût affirmé pour la logique, une grande souplesse intellectuelle... Vous évoluerez dans un monde où la hiérarchie ne sera pas votre problème, vous ne serez jamais un numéro... Vous aurez accès aux vrais décideurs, mais vous devrez faire preuve de la plus grande discrétion...

– J'ai un truc infailible pour mesurer le charisme, dit Mars en coupant le son. Regarde la bête. Respire la gestuelle. Vise un peu

comme il les hypnotise. Il est tout entier dans ce qu'il fait, et dans le même temps, insaisissable. Crois-moi, Gratien aurait pu faire carrière dans la politique.

– Mais il a préféré le charme incomparable des coulisses.

– Et leurs doublures en or. Tiens, j'ai un truc tout aussi infaillible pour mesurer le degré d'humanité.

Il relança la vidéo, l'arrêta sur un gros plan de Gratien, souriant à un étudiant en train de lui poser une question.

– Qu'est-ce que tu constates ?

– Que son sourire s'arrête sous son nez, et ne s'étend pas à ses yeux.

– Oui, les plus beaux salopards que j'ai connus avaient le même.

Ils suivirent la conférence encore quelques secondes puis Mars opéra un nouvel arrêt sur image, la caméra zoomait sur Gratien. Il se tournait vers Vidal pour lui céder la parole. Il venait de poser une main sur son avant-bras et le regardait avec affection. Cette fois, le sourire contaminait le visage.

Vidal eut un geste étonnant. Il entoura les épaules de son mentor pour une accolade qui avait l'air spontané.

Richard vous parlait de prétoire tout à l'heure. Eh bien j'ai failli m'y retrouver, mais du mauvais côté de la barrière ! Si l'homme que vous voyez là ne m'avait pas sorti de la mouise et des mauvaises fréquentations pour me faire découvrir le plus beau métier du monde, je serais sans doute devenu un braqueur minable ou un petit dealer. Je tenais à ce que vous le sachiez avant de vous raconter comment je vis dans ma peau d'avocat, au jour le jour...

– Avant que tu ne rencontres Gratien en chair et en os, je voulais que tu voies le bonhomme au temps chaud. M'est avis qu'il a changé, Sacha. Tu me raconteras.

Perplexe, Lola observait son téléphone. Appellera ? N'appellera pas ? Appellera, décida-t-elle en composant le numéro de l'Institut médico-légal. Elle demanda à parler au docteur Thomas Franklin. Après un gentil round de banalités, le vieux renard montra qu'il n'avait rien oublié des méthodes du passé.

– Qui aurait cru que tu me sonnerais un jour pour t'enquérir de ma santé, ma chère Lola ?

– La vie a plus d'imagination que nous, répliqua Lola un peu à court de nouveautés.

– C'est de toi ?

– De François Truffaut, il me semble.

– C'est aussi de circonstance, je nous trouve très Nouvelle vague toi et moi, ricana le légiste qui approchait de la retraite. Bon, je présume que tu m'appelles au sujet de l'affaire Vidal.

– Je me suis dit que Sacha Duguin t'avait peut-être demandé pour l'autopsie.

– Eh bien ! pose-lui donc la question toi-même, Lola. Malgré tout le respect que je te dois et le bon boulot qu'on a abattu ensemble, je ne peux rien te dire. Et c'est définitif.

– Définitivement définitif ?

– Irrémédiablement définitif et final et terminal. Voilà. Et ne m'en veux pas, ne stresse pas, ne rumine pas au bord de ton canal. Le petit Duguin est un bon. Il fera ce qu'il faut, d'accord ? Aie confiance.

– Je te signale que, pour Toussaint, on en est toujours au point mort.

– Tu ne m'apprends rien.

– Tu t'imagines qu'ils vont laisser le même Sacha aboutir ? À ton âge, je te trouve très frais.

– Ils. Qui ça ? Les gens qui nous gouvernent en se regroupant masqués dans une cave sombre la nuit venue. Lola, arrête ton cinoche, tu veux. Les théories du complot sont à réserver aux illuminés.

– Tu sais ce que disait Valéry Larbaud ? *La bêtise a ceci de terrible qu'elle peut ressembler à la plus profonde sagesse.*

– Et celle de Camus, tu la connais ? *La bêtise insiste toujours.* Match nul, Lola. Et comme je sens que tes mots sont à deux doigts de dépasser ta pensée, je vais raccrocher. Porte-toi bien. Tu as toute mon amitié. Et je suis sincère.

Clic.

Le vieux têtu avait associé le geste à la parole. Lola poussa un juron qui fit sursauter Sigmund, avant d'envoyer la boîte de puzzle au tapis. Les pièces du Kilimandjaro ne s'éparpillèrent pas comme prévu, ce qui déçut la propriétaire des lieux à la recherche d'un geste fort pour apaiser sa colère. Après vérification, il s'avéra qu'Ingrid avait scotché les bords de la boîte anticipant une nouvelle attaque de titan. Lola envisagea un instant de déverser les pièces dans la cuvette des toilettes avant de tirer la chasse. Mais elle renonça à ce projet manquant d'envergure et se rua vers la fenêtre qu'elle ouvrit en grand. Le ciel délirait aussi ferme que Franklin. Elle y vit l'occasion de faire prendre une douche à ses nerfs. Cette fois-ci, elle épargnerait Sigmund et affronterait seule la rage obstinée des nuages. Équipée de pied en cap, elle marcha vers le seuil, le dalmatien derrière elle, sa laisse entre les dents.

– Il y a quelque temps, je prenais les misanthropes qui préfèrent les animaux aux hommes pour des timbrés. Pour un peu, tu me ferais réviser mes classiques, Sigmund.

À ce moment précis, on frappa à la porte. Lola ouvrit. Le capitaine Barthélemy dégoulinait sur son paillason.

– Vous parliez seule, patronne ? interrogea-t-il, inquiet.

– Tout doux, mon garçon. Ne t'avise pas de suggérer une attaque de sénilité. Tu serais le deuxième en moins de cinq minutes. Et les mesures de rétorsion se révéleraient d'une férocité inouïe. De plus, ce serait mal venu alors que tu as un besoin urgent d'un bon essorage. Tu n'as pas de parapluie, nom d'une pipe ?

– Les collègues trouvent marrant de me le piquer.

– Je savais certains pompiers pyromanes, mais là... Comment expliques-tu ta présence ici ?

– J'avais envie de faire un point.

– De croix ?

Il s'épongea le front avec son écharpe, sortit un *Parisien* humide de sous sa gabardine, et le tendit à Lola. Le visage conquérant de Vidal s'affichait en une. Le gros titre semblait vouloir mordre le lecteur : UN JEUNE AVOCAT TORTURÉ PAR LE FEU ! L'article présentait Vidal comme « un pion des ténébreuses transactions de la Françafrique ». Le journaliste évoquait la personnalité de Richard Gratien, « cet inconnu indispensable et familier des cercles de pouvoir africains », et s'inquiétait de la « similitude étrange avec l'affaire Toussaint Kidjo, du nom du jeune officier de police originaire du Congo-Kinshasa, torturé et massacré en utilisant l'horrible méthode du pneu enflammé ». Un encadré résumait l'histoire des liens entre Paris et ses anciennes colonies.

– Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais...

– Rien ne m'ennuie plus, Jérôme.

– J'aimerais discuter une nouvelle fois des dernières affaires de Toussaint.

Lola haussa les épaules, tendit une serviette-éponge à son ex-adjoint, et lui prépara une tisane à la camomille dans laquelle elle dilua une lampée de rhum. Elle s'en offrit, quant à elle, une rasade à même le goulot. Ce breuvage sensationnel — il devait faire dans les 80° —, Ingrid l'avait rapporté d'un périple aux Caraïbes. Après sa rupture avec Sacha, l'amie américaine était partie s'oublier un temps dans les îles avec la bénédiction de Timothy Harlen qui avait une amie installée à Fort-de-France.

À son retour, elle était dorée comme un beignet, plus blonde que jamais et un peu moins mélancolique. Mais les alizés n'avaient pas emporté le souvenir de Sacha Duguin. Il subsistait, cendres incandescentes, dans le cœur d'Ingrid.

– Je m'en veux.

– De quoi, patronne ?

– J'envisage de reprendre l'enquête avec Ingrid. Or, au prochain croisement, se tient Sacha Duguin. Je l'ai vu tantôt, il a encore gagné en sex-appeal. La vie est mal foutue. Tu es accaparé par ton travail. Maxime idem. Antoine est en vacances. Je ne peux pas me lancer seule dans l'aventure à cause de cette minerve et de ce bras meurtri. Le seul qui pourrait m'aider, c'est Sigmund. Or, il ne faut pas confondre un dalmatien de psychanalyste avec un chien policier.

– Vous pouvez passer une annonce pour trouver un chauffeur amateur. Le taux de chômage pète l'audimètre, patronne.

– Peut-être, mais ce n'est pas le problème.

– Qui est ?

– Qu'Ingrid m'inspire. Elle est d'une humilité qui touche à la déficience mentale et pourtant elle est géniale dans tout ce qu'elle entreprend. Sauf en amour, bien sûr. Moralité, maintenant que je connais l'excitation d'une enquête avec elle, je ne me résous pas à descendre en qualité. C'est égoïste, je sais.

– Vous me parlez franc, patronne, je vais vous copier.

– Mon pauvre Jérôme, tu es proche de la décomposition psychique. Et tu as très mauvaise mine. C'est terrible.

– Le manque de sommeil, c'est rien. En fait, je n'ai pas envie de réviser les derniers moments de Toussaint. J'ai peut-être un tuyau au sujet de Bangolé.

– On le dit de retour dans sa mère patrie. Et peut-être même mort.

– J'ai passé une grande partie de la nuit à interroger une armada de taxis. Ma femme est furax, mais ça valait la peine. Bangolé travaillait de nuit, dans le temps.

– Au contact du gotha africain de Paris, je n'ai pas oublié. Et alors ?

– Un type qui avait l'habitude de le conduire m'a dit qu'il était entré

en religion.

– En religion ?

– Une secte ou un truc approchant.

– Krishna, Moon, Témoins de Jéhovah, adorateurs du radis géant japonais ?

– Il ne savait pas. Ou il a essayé de m'entourlouper pour que je lui refile quelques billets. Voici ses coordonnées. Vous aurez sans doute plus de chance que moi.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'Ingrid est belle comme un soleil de Neptune, et qu'il y en a que ça inspire. C'est le genre, ce type, je le sens bien.

– Tu sais que tu es plus terrifiant que moi quand tu t'y mets ?

– J'ai appris à bonne école.

– J'hésite encore.

Lola s'installa dans son voltaire et recouvrit son visage d'un plaid. Elle pouvait entraîner Ingrid dans une enquête fatigante voire impossible qui les mettrait tôt ou tard en présence de l'irrésistible commandant Duguin. Ou elle avait le choix de passer un coup de fil au même Sacha Duguin afin de lui communiquer le tuyau du taxi.

Au bout de quelques minutes, elle se débarrassa de son plaid et s'accorda une nouvelle goulée martiniquaise, avant de récupérer une soucoupe dans l'évier. Elle y versa une lampée du divin breuvage et la glissa sous le nez de Sigmund. Le dalmatien renifla le rhum puis lapa sans hésiter. Cet animal était en tout point remarquable. Elle s'offrit une troisième goulée. Le rhum lui soufflait que l'amitié était un bien sacré. Et que les amis vivants comptaient sans doute un peu plus que les amis morts.

– Si ce rhum était de l'aquavit, je me ferais l'impression d'être dans un polar scandinave, confia-t-elle à Barthélemy qui payait ses frasques de la nuit passée et bâillait à s'en décrocher la mâchoire.

– Pourquoi ? demanda-t-il les yeux mi-clos.

– Dans un polar scandinave, les héros enchaînent les réunions languissantes et n'hésitent pas à ressasser leurs problèmes. Et puis ils sont un peu comme toi et moi. Au bord de la neurasthénie.

– Je ne suis pas neurasthénique, je suis épuisé. Patronne, vous avez pris une décision au sujet de l'enrôlement d'Ingrid ?

– Le bon sens me pousse vers la livraison des informations à Sacha.

– Alors, je m'incline. Et j'en profite pour m'allonger, dit-il en s'étirant sur le canapé.

Le téléphone sonna. Lola le fixa comme s'il s'agissait d'un intrus.

– Allô ? Lola ?

– Non, la princesse du Vanuatu. J'allais t'appeler, Sacha...

– Mais, avant, vous avez appelé Franklin.

– Tu es très énervé. Triste constat.

– Mettons les choses au point. Cette enquête, c'est moi qui la dirige. L'affaire est éminemment politique. Un faux pas et la Crim' en sera destituée. Vous pourrez alors vous plaindre avec raison : personne ne saura jamais qui a massacré Kidjo et Vidal.

– Eh bien puisque tu veux diriger, dirige !

Sous l'influence des vapeurs du rhum, Lola venait de raccrocher au nez du commandant Duguin. À quoi tenait le destin ? Quelle que soit la réponse, les dés étaient jetés. Peu soucieux de la tempête qui chavirait le cœur de Lola, Barthélemy dormait à poings fermés. Elle le confia à Sigmund et prit la direction du passage du Désir.

La salle d'attente était déserte. Les canapés aux couleurs psychédéliques se faisaient face dans ce contraste éprouvant auquel Lola ne s'était jamais habituée. Un parfum de chèvrefeuille voguant sur une musique évoquant la douceur des Antilles émanait du cabinet de massage.

L'amie américaine en émergea quelques minutes plus tard, suivie d'un client souriant et détendu, à la peau toute rose. Elle le raccompagna jusqu'à la porte, lui ouvrit un parapluie jaune et fatigué à rayures et le poussa gentiment sous la pluie.

– Qu'as-tu donc fait à cet heureux mortel ? demanda Lola.

– Un massage balinais et la conversation. Il est trader, tu comprends ?

– Qu'y a-t-il à comprendre ?

– Le monde entier le déteste. Ses compatriotes le rendent responsable, lui et ses semblables, de la crise financière.

– Le coup classique du bouc émissaire. Rien de nouveau sous le déluge. Je peux te parler ?

– C'est bien la première fois que tu me demandes ça. Mais je sais déjà ce que tu as en tête. Tu as bu, Lola ? Tu tiens à peine debout.

– C'est la faute des traders de rhum. Je peux me rasseoir ?

– Ça ne serait pas une mauvaise idée.

– Donc, tu sais ?

– Tu veux que je sois ton *driver* en Twingo, pendant que tu interrogeras Paris pour retrouver le meurtrier de ton ex-adjoint.

– Désolée de t'imposer ça.

– C'est trop tard, de toute façon. J'ai revu Sacha. Tu as ton dragon à tuer, et moi le mien.

– Le dragon de l'amour déçu ?

– Si tu veux. Ce sera la seule façon de rayer le passé. On commence quand ?

– Maintenant ?

– Dans ton état ?

– Il en vaut un autre. J'ai presque l'impression de renifler le théorème de l'existence.

– J'enfile un vêtement adapté et nous y allons.

Lola se frotta les mains comme au spectacle. Les changements de costumes d'Ingrid étaient toujours des moments de grande intensité dramatique. Quelques minutes plus tard, son amie refaisait surface équipée d'un pantalon à damier violet et blanc, et d'un trench verdâtre probablement découvert en 1937 dans la poubelle de Dashiell Hammett. Le tout surmonté d'un chapeau cloche taillé dans une toile cirée mauve à pois ayant servi dans un film de Jacques Tati.

– Quelles chaussures agrémenteront cette splendide tenue ?

– Mes santiags vert anglais en croco.

– Évidemment.

– *Shall we ?*

– J'ai l'intention de mettre Paris à sac et à genoux. On ne s'arrêtera que lorsqu'on sera mortes. Ou satisfaites.

Ingrid tendit sa paume ouverte. Lola y laissa tomber ses clés de voiture. Le rapace qui opprimait jusque-là sa poitrine venait de décoller vers une destination inconnue.

Sacha, Carle et Ménard sortaient de l'Institut médico-légal sous un ciel d'un bleu inédit. Le métro aérien couina un moment avec la Seine jaunie en arrière-plan. Sacha proposa une virée au café du coin. On ferait le point autour d'un expresso.

Pendant l'autopsie, Franklin leur avait donné ses conclusions en direct. Il confirmait l'intuition de Sacha. Les deux homicides divergeaient en intensité. Kidjo avait été torturé avec soin ; du côté de Vidal, la mutilation était absente, et la torture psychologique. Point important : la ligature des poignets. Les liens étaient doublés pour l'avocat.

Il avait repéré une trace de piqûre dans le cou carbonisé de Vidal : il avait probablement été endormi à la seringue avant d'être enlevé. Le légiste avait alors ressorti son dossier de l'autopsie de Kidjo. À l'époque, il avait relevé une trace identique. À l'analyse, le labo avait décelé de la benzodiazépine dans le sang du lieutenant, un psychotrope utilisé dans le traitement de l'anxiété et de l'insomnie.

Carle avait commandé un café allongé, Sacha un noir serré et Ménard, fidèle à son image d'original, un jus de tomate. Avec ses lèvres teintées de pulpe carmin, son teint pâle, ses cernes, son costume de croque-mort et sa chemise blanche froissée, Sacha lui trouvait une allure de vampire.

Il fit un récit détaillé de sa visite au juge. À son avis, le magistrat rêvait, la nuit, des carnets de Gratien, passage sacré vers son obsession familière : Louis Candichard.

– Quand j'étais à Sciences-Po, Sertys est venu nous faire une conférence, raconta-t-il. Il ne se prenait pas pour une queue de cerise. Raison de plus pour ne pas se laisser faire.

Le commandant Duguin ne détestait pas les pointes d'agressivité de son lieutenant. Bien canalisées, elles pourraient avoir leur utilité.

– Pas mal de types tueraient père et mère pour ces carnets, je suppose.

– Ouais, à commencer par Sertys, rigola Ménard.

– Pour autant, je ne vois pas l'intérêt de faire flamber un avocat. Dans les magouilles politiques, la discrétion est de mise.

Il observait Carle. Elle avait relevé la tête, accrochée à coup sûr par sa théorie. Elle garda tout de même ses commentaires au chaud sous son imper.

– Tu en es où du côté des témoins éventuels à Colombes ?

– Nulle part. Personne n’aime se balader la nuit dans un parc noyé sous la flotte au fin fond de la banlieue, patron. Les gendarmes continuent d’interroger le personnel et les utilisateurs de la piscine. Mais ça ne donne rien, répondit Ménard.

– Les caméras de surveillance éventuelles ?

– Aucune voiture suspecte repérée.

– Bon, tu me laisses ça aux gendarmes. Et tu te concentres sur l’Afrique. Même si le tueur a pu agir pour des motifs personnels, il ne faut pas oublier les connexions politiques. Il en existe peut-être entre Kidjo et l’avocat.

Carle reçut un coup de fil sur son portable et entama une brève conversation.

– On vient de retrouver la Porsche de Vidal boulevard Ney, patron.

– Dans quel état ?

– Intacte.

– Des témoins ?

– *A priori*, non. Les boulevards des Maréchaux sont déserts la nuit. Mis à part les prostituées et leurs clients.

– Une faune rarement participative... Mets tout de même un inspecteur sur le coup.

– Entendu.

– Vidal quitte son domicile avec sa voiture personnelle. Il a un rendez-vous discret, boulevard Ney, avec son agresseur. Il monte en voiture avec lui. L’agresseur le drogue et l’embarque à Colombes. Fluide et efficace, résuma Ménard.

– Même la fluidité a ses failles. On y arrivera, les gars.

Moue dubitative du moine zen. Regard halluciné du vampire. Il faudrait des hectolitres d’huile pour dégripper le duo infernal, mais Sacha ne désespérait pas. La pluie fouettait à nouveau la vitrine du café. Il paya l’addition.

Carle attendait sous son parapluie à carreaux, bien droite, col relevé, sourire en jachère. Ménard courait vers la voiture garée sur le parking de l’IML.

– Vous allez chez Gratien, patron ?

– Oui, et tu viens avec moi. Nous ne serons pas trop de deux pour cerner la bête.

Il ne s’attendait pas à une réaction. Il ne fut donc pas déçu. Carle lui proposa tout de même un bout de parapluie. Il avait décidé d’oublier systématiquement le sien, histoire de créer un lien. À défaut d’être aimable, Carle était bien élevée.

La résidence était au niveau de la réputation de son propriétaire : un hôtel particulier à l’élégante façade de pierres pâles, à deux pas du Musée d’Orsay. Même Carle eut l’air impressionné.

Au-delà du porche bleu royal, un jardin à l'anglaise, touffu et odorant. Un géant noir au visage impassible et couturé les fit entrer dans un vestibule dallé de marbre avant de s'éclipser. Ambiance XVIII^e siècle mais mobilier futuriste. Apparut bientôt une femme d'une trentaine d'années. « Apparaître » n'était pas trop fort : la nouvelle venue était d'une beauté rare. Peau café au lait, yeux verts, épaisse crinière cuivrée, visage félin, courbes assorties et une indolence que Sacha trouva très reposante.

– Antonia Gratien. Merci de vous être déplacés. Mon mari va vous recevoir.

La voix était plus grave que ce à quoi il s'attendait, la tenue aussi chic que le parfum : pantalon et chandail lâches, harmonie délicate de gris et de blanc. Ils la suivirent dans un décor somptueux, ponctué de tableaux contemporains. Un dernier couloir et le voyage se termina sur le portrait d'un pape défiguré ou sous amphétamines. Un Bacon. Rien de moins.

Antonia Gratien leur indiqua une porte entrouverte et se retira de sa démarche ondulante. Sacha capta l'expression de Carle. Elle constatait que le physique de l'épouse de Gratien n'avait pas un impact neutre sur la libido de son chef. Une nouvelle petite faiblesse à engranger dans son invisible bloc-notes ? *Impalpable et immatériel, l'expert ne laisse pas de trace ; mystérieux comme une divinité, il est inaudible. C'est ainsi qu'il met l'ennemi à sa merci.*

Le vieux code de politesse imposait de devancer une femme en pénétrant dans un lieu inconnu, histoire de la protéger des coups du sort. Mais ici, n'était-il pas à reléguer aux oubliettes en même temps que l'amour courtois et les chansons de geste ? Sa collaboratrice était sans conteste du genre à se passer de chevalier servant ; Sacha la laissa franchir le seuil la première.

Un homme en costume sombre installé derrière un bureau blanc laqué. Un mur couvert de photographies : Gratien aux côtés de ses puissantes relations africaines, un discret sourire aux lèvres.

M'est avis qu'il a changé. Mars avait vu juste. Le maître des lieux ne ressemblait plus vraiment au charismatique conférencier hypnotisant un amphî. La barbe était restée plus poivre que sel, mais les cheveux avaient blanchi, le visage s'était creusé. Derrière les lunettes à montures d'écaille, le regard bleu s'était voilé. À soixante-deux ans, l'éminence grise du continent noir en paraissait dix de plus.

Sacha avait mémorisé la bio de leur hôte. Mère musulmane née au Maroc, père français, issu d'une famille de petits commerçants juifs, parti de rien avant de bâtir une solide entreprise de travaux publics. Six frères et sœurs. Le clan Gratien séjourne au Maroc, puis en Côte-d'Ivoire avant de se fixer au Cameroun. Richard, troisième de la fratrie, entame son droit à Yaoundé en pleine décolonisation,

fréquente à l'université la future élite au moment où les États gagnent un à un leur indépendance. L'ascension se fait naturellement. Ses puissants amis africains lui présentent leurs homologues français. Petit à petit, le jeune avocat met sa connaissance du continent noir au service de la France et de ses entrepreneurs. Il s'oriente vers le marché de l'armement, un secteur qui ne connaît pas la crise.

Le majordome réapparut pour servir un thé à la menthe. Gratien tapota l'avant-bras puissant du géant silencieux :

– Merci Honoré, parce que la voiture au garage, je ne ressors pas aujourd'hui.

Il avait saisi un chapelet à prières musulman, un misbaha d'ambre, et le faisait tourner entre ses doigts. Sacha remarqua sa montre : identique à celle de Vidal. Lui revinrent les paroles et le ton amer de Nadine Vidal. *Gratien a tout payé pour notre mariage.*

– Je vous suis reconnaissant de vous être déplacé, commandant. Votre ministre de tutelle m'a assuré que votre équipe était dévouée...

La voix était pâteuse, Gratien était sous calmants ou émergeait de plusieurs nuits sans sommeil. En tout cas, il lançait déjà ses importants contacts sur le tapis.

– Vous étiez très proche de Florian Vidal, monsieur Gratien.

– Oui, très.

– Je suppose que, dans votre secteur, vous ne manquez pas d'ennemis. Des noms à me donner ?

– Personne n'avait de raison de s'en prendre à Florian. Il était excellent dans sa partie. Irréprochable.

La voix avait tremblé. C'était à peine perceptible, mais c'était là. Le redoutable intermédiaire de la Françafrique avait donc une faille ? Le silence les enroba. Sacha percevait la respiration pourtant discrète de Carle à ses côtés, le cliquetis des ongles de Gratien sur les perles d'ambre du misbaha.

– Florian Vidal a quitté son domicile dans la soirée après un appel inconnu. Son cabinet se consacrait essentiellement à vos clients. Il y a de fortes chances pour que ce coup de fil ait un rapport avec ces activités.

– Florian n'avait aucun rendez-vous cette nuit-là. J'ai interrogé tout le monde.

Sa peine était palpable. Les paroles du juge Sertys prenaient une résonance particulière. *Gratien s'est pris un coup fatal. Poussé par le ressentiment, il pourrait prendre de dangereuses décisions. Donner certains de ses amis, par exemple.*

De quelles dangereuses décisions parlait le juge ? Il voyait en Vidal une victime collatérale. Mais quel était l'enjeu central ?

– Votre collaborateur serait sorti précipitamment de chez lui à la suite d'un appel imprévu ? Difficile à imaginer compte tenu de son

tempérament organisé.

– Je n'arrête pas d'y penser. À vous de faire votre métier.

C'était dit sans acrimonie apparente. L'homme qui servait les puissants avait l'habitude d'être obéi à son tour.

– Vous avez été entendu à plusieurs reprises par Armand de Sertys dans l'affaire EuroSecurities.

– Vous avez rencontré Sertys ?

– Bien sûr.

– Dans ce cas, vous en savez autant que moi. Je n'ai pas pour habitude de mentir à la justice.

– Vidal connaissait l'intégralité de vos dossiers. La confidentialité est essentielle dans votre métier. Et les confidences valent donc très cher. De là à les extirper.

– Il n'y avait rien dans nos dossiers qui justifie de faire ce qu'on lui a fait...

– Beaucoup parlent de Vidal comme de votre héritier.

– Et alors ?

– C'était une image ou une réalité ?

– Je ne saisis pas où vous voulez en venir, commandant.

– J'ai appris que vous aviez payé les frais de son mariage.

– Si cette information a un rapport avec ce qui nous concerne, je ne la perçois pas.

– Si vous ne comptez pas me donner de noms dans le domaine des affaires, vous pouvez peut-être m'indiquer des pistes plus personnelles.

– Je n'ai pas d'enfant. Antonia et Honoré sont mes héritiers. Mais ne cherchez pas de ce côté-là. Ce sont des fidèles parmi les fidèles.

L'énervement sous la douleur. *Ne cherchez pas de ce côté-là.* Un ordre à peine dissimulé ?

La haine, le désir de vengeance bouillonnaient à petits feux sous l'urbanité. Cependant, Sacha ne se faisait pas d'illusions. Ni Gratien, ni Nadine Vidal n'étaient prêts à révéler sur quels dossiers travaillait le jeune avocat au moment de sa mort.

À l'évocation de l'affaire Kidjo, les doigts s'immobilisèrent sur les perles d'ambre, puis le roulis reprit son cours. Sacha avait touché une corde sensible.

– Non, ça ne me dit rien.

– Un jeune policier, tué de la même façon, il y a cinq ans. À cette époque, Vidal n'était déjà plus votre chauffeur.

Le regard bleu s'était durci. Rappeler le passé peu reluisant de son poulain déplaisait à Gratien, qui déclara qu'il n'avait plus guère de temps avant son prochain rendez-vous. Sacha insista.

– Excusez-moi, commandant, mais... quel âge avez-vous ?

– Trente-cinq ans, pourquoi ?

– C'est très jeune pour un poste de commande. Vous ne semblez pas

maîtriser tous les codes.

– Si je vous ai froissé, c'était bien involontairement.

Gratien balança son misbaha sur le bureau.

– Je ne me froisse pas facilement, jeune homme. Disons que j'ai un goût maniaque pour l'intelligence sociale. Et l'efficacité.

– Soyez assuré que je ferai de mon mieux. Que *nous* ferons de notre mieux. Mais votre aide nous est indispensable.

– Transmettez mes salutations à Mars. Et dites-lui de s'attendre à quelques coups de fil.

Gratien sonna son domestique pour les faire raccompagner.

– Vous parliez d'engranger des munitions avant de vous offrir Gratien, murmura Carle dans l'escalier.

– Oui, et alors ?

– Il faut croire que vous étiez juste, rayon balistique.

– C'est un reproche ?

– Une constatation.

– Tu étais la bienvenue pour m'appuyer tout à l'heure.

– J'ai trop le sens de la hiérarchie pour ça, patron.

Elle parvenait à servir des énormités sur un plateau d'argent. Admirable. Il fut tenté de la remettre en place, mais le lieu était mal choisi. Ainsi que le timing. Il avait besoin de se concentrer, pas de compter les points dans le duel qu'elle essayait de lui imposer.

Antonia Gratien feuilletait un magazine de mode, assise sur une méridienne en peau de vache, et sous un tableau qui avait tout l'air d'un Dalí : un homme sortait d'un œuf, mais il s'agissait d'un globe terrestre et le nouveau-né émergeait entre Amérique du Sud et Afrique. Une goutte de sang coulait de la déchirure.

– Votre entretien n'a pas été long.

– En effet, madame. Et c'est dommage.

– Il faut excuser mon mari. Il avait beaucoup d'affection pour Florian. Sa mort le perturbe.

– Et vous ?

– Pardon ?

– Vous êtes si calme.

Elle referma son magazine, chercha ses mots.

– Florian était un peu comme mon petit frère.

– Le nom de Toussaint Kidjo vous dit quelque chose ?

– Qui est-ce ?

– Un confrère d'origine africaine assassiné de la même façon que Vidal.

– Vous avez posé la question à Richard ?

– Oui.

– Eh bien ! il est la personne idéale pour y répondre.

– Il faut croire que non.

- J'en suis désolée. Laissez-lui un peu de temps.
- Toutes mes condoléances, madame Gratien.
- Merci, commandant Duguin.

Carle prit le volant, démarra en douceur. La tension, palpable, n'empêcha pas Sacha de réfléchir. Gratien n'avait pas réussi à l'énervé, Carle n'avait donc aucune chance. Il décida d'oublier ses réflexions désobligeantes, et de lui demander son avis. Comme si de rien n'était. Sa décontraction la désarçonna, elle mit un moment à répondre.

– Ce type est malade de douleur. Il se comporte comme un père qui a perdu un fils. Bien sûr, il en sait plus qu'il n'en dit.

– Et pense à faire justice lui-même. Tu as senti ça aussi ?

– Oui, ce qui est embêtant, car il a les moyens et les relations pour ça.

Il avait le même pressentiment. Gratien était shooté jusqu'à l'os, mais une fois sorti de ses limbes, il ferait du dégât.

Sacha rejoignit les bureaux de la Financière. Luce Chéreau leva le nez de ses dossiers, l'air ravi.

– Je ne t'oublie pas, Sacha. Impossible. Mais je n'ai encore rien de nouveau.

– J'arrive de chez Gratien. Étudie-moi de près sa situation patrimoniale, veux-tu ? En dehors des aspects de blanchiment éventuel, je veux connaître ses dispositions en matière d'héritage.

– En gros, tu me demandes d'aller fourrer mon nez dans les affaires d'un notaire. Mais il y a un os.

– Lequel ?

– La loi n'impose aux notaires d'ouvrir leurs livres que dans le cadre d'une enquête de blanchiment. En revanche, pour les affaires privées, un notaire est tenu au secret professionnel comme un avocat. Seules les parties concernées par un acte notarié ou leurs ayants droit peuvent obtenir une copie, tu vois le schéma ?

– Je sais que tu es une femme de ressources, ma chère Luce. Entêtée, opiniâtre. Le genre qui me convient. Tu arriveras à tes fins.

– Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Mais pour toi, je suis prête à me comporter comme une idiote. Tu es libre pour un dîner et une partie de jambes en l'air samedi ?

– Le devoir avant tout, Luce. Et il me semble que l'histoire des jambes en l'air revient souvent sur le tapis, non ?

– J'aime les blagues récurrentes, *baby*.

Il lui fit un clin d'œil avant de s'éclipser.

– Rectification, j'aime *tout* chez toi, Sacha. Mêmes tes manières de macho !

Elle avait crié à la cantonade, laissant ses collègues profiter du

show. Sacha récupéra une moisson de regards entendus, et s'éloigna en souriant.

Son portable sonna alors qu'il arrivait aux ascenseurs.

Mars.

– Tu sors de chez Gratien ?

– Oui. Et il n'a pas été coopératif.

– Je viens de recevoir un coup de fil d'un de ses amis. Un peigne-cul de l'Intérieur qui croit que le fait d'être sorti de l'ENA lui confère des prérogatives de droit divin.

– Gratien s'est plaint ? Déjà ?

Si l'avocat était aussi rapide sous barbituriques, on pouvait craindre le pire une fois qu'il serait sevré.

– Il n'a pas aimé ton style et a demandé ton remplacement.

– Rien que ça. Vous avez dû céder ?

– Tu plaisantes ? C'est moi le patron. Qu'ils aillent tous se faire foutre.

– Tous, c'est-à-dire ?

Il pressentait l'imminence d'un nouveau moment théâtral à la Mars. Il ne fut pas déçu.

– Je bosse dans la fonction publique, pourtant je n'ai pas une passion aveugle pour certains de mes collègues. Notre pays s'enorgueillit d'être celui de la Révolution mais rien n'a vraiment changé. La caste des hauts fonctionnaires a remplacé la noblesse de Louis XIV en reprenant les mêmes mauvaises habitudes. On dépense sans compter, on ne se remet jamais en question et on gouverne de haut. Je ne me laisserai pas manœuvrer par ces gens-là. L'avantage c'est qu'ils peuvent se neutraliser les uns les autres. Je connais deux ou trois types qui nous tireront de là. Il suffit de connaître la chanson. Bon, assez ri. Comment as-tu trouvé Gratien ?

– Envolé, le conquistador de la vidéo. Le meurtre de Vidal l'a brisé. Mais je le sens du genre à ressusciter.

– Bien vu. La preuve : il a essayé de t'évacuer du paysage.

– Mon rapprochement avec l'affaire Kidjo lui a déplu. Fortement.

– Il a réagi à ce sujet ?

– Non, mais son attitude parlait pour lui. Et il m'a trouvé trop jeune pour le job.

– Excellent. On l'agace. Je pense qu'on tient quelque chose. Tu as rencontré Antonia ?

– Oui.

– Alors ? Superbe, n'est-ce pas ?

– En effet. Et très relax. Vous la connaissez ?

– Comme ça. Elle a son franc-parler. Ça pourra t'être utile. En la manipulant convenablement, on peut récupérer des infos sur le salopard qui lui sert de mari. À toi de jouer finement.

Il avait raccroché. Sacha glissa son portable dans sa poche et prit l'ascenseur. *Le salopard qui lui sert de mari...* Le flibustier était remonté contre le conquistador. Très remonté.

Elles encadraient le taxi sous un abribus. Petit, replet, équipé d'une paire de rouflaquettes trop grandes pour lui et d'une casquette de marin, il était aux anges. Après des débuts difficiles, Ingrid œuvrait comme un baume. Elle avait abandonné son imper décati sur le banc de l'abribus et offert ses impeccables proportions au ciel déchaîné pour une danse ondulante, jusqu'à ce que le 97 interrompe le show d'un coup de Klaxon impétueux. Telle une star de Bollywood émergeant du Gange, elle avait gagné les jeux Olympiques du T-shirt mouillé. Ses courtes boucles blondes plaquées sur son front ruisselant aggravaient son charme si particulier, et Lola retenait son souffle en l'écoutant travailler sagement leur témoin.

– J'avoue tout, vos méthodes sont plus marrantes que celles de votre collègue, le flicard du 10^e ! J'ai trouvé un bouquin dans mon taco...

– Quel bouquin ?

– Celui que le Bangolé lisait avant de s'évaporer. C'était toujours moi qui le trimbalais dans Paris, il voulait personne d'autre. On était devenus potes. Ah, il avait la belle vie, le sagouin ! Pince-fesses en tous genres avec des princesses africaines à la peau de velours.

– Il est où ce livre, Dédé ?

– Sur mon cœur. T'es la plus gentille frangine aux alentours, mais ça va tout de même te coûter deux biftons.

– De cinquante euros ?

– De cent, belle enfant. Y a pas écrit Armée du Salut sur ma gâpette.

Lola sortit deux billets de son portefeuille. Elle les garda bien en main jusqu'à ce que Dédé fasse émerger un sac plastique de sa vareuse : il contenait un thriller français à la couverture offensive et bariolée.

– Deux cents euros pour ce machin ? grogna-t-elle.

– Y a un prospectus à l'intérieur. Remboursées si pas satisfaites, les filles, ça gaze ?

L'affichette vantait les mérites de la prière à haute dose au sein des Enfants du Christ Glorieux, un groupe évangéliste installé à Belleville. L'invitation à « la messe de l'espoir retrouvé des enfants de Dieu » datait de cinq ans.

– On distribue des prospectus à foison dans cette ville, jappa Lola. Rien ne me dit que tu ne nous fourgues pas un marque-page de luxe !

– Faut me croire, ma bonne dame, je dis vrai. Le Bangolé, il était perturbé du bénitier. On causait de Dieu et des anges quand on avait

cinq minutes à tuer. J'aime bien écouter les conneries des gens, ça m'occupe. Mais dans les derniers temps, mon pote avait les pétoches.

– De quoi ?

– Sais pas. Y avait des lueurs de panique dans ses yeux chocolat. Et puis, il a disparu du jour au lendemain.

Lola admit que le tuyau valait la peine d'être vérifié.

Sigmund qui avait attendu sagement dans la Twingo leur fit fête. On opéra un détour par le supermarché du coin pour l'achat d'une serviette-éponge. Ingrid se sécha tant bien que mal avant de reprendre la route.

– Brillant, le coup du strip-tease habillé, lâcha Lola. Je n'aurais jamais osé te demander pareil stratagème.

– Je crois que ça m'est égal. J'avais l'impression que c'était une autre que moi qui jouait à la mouillade.

– D'abord, on ne dit pas *mouillade*. Ensuite, on ne glisse pas sur la pente savonneuse du j'menfoutisme. Aucun homme ne mérite qu'on cesse de se respecter.

– *Yeah, possibly.*

Il ne manquait plus qu'une attaque pernicieuse de nihilisme.

– Haut les cœurs, Ingrid, cette enquête on la mène pour Toussaint. Et pour nous. C'est notre ticket pour une renaissance. Tu me suis ?

– Je fais plus que te suivre puisque c'est moi qui conduis la voiture.

– Indiscutable. Là, au moins, on positive.

– Je croyais que c'était un truc américain, la positivation.

Lola renonça à jouer les maîtresses d'école. Ingrid avait le cerveau occupé par autre chose que Sacha, c'était l'essentiel.

– Bah, avec la mondialisation, tout finit par s'homogénéiser.

– On dit *homogénéisation* ?

– Oui.

– Vous avez trop de mots en ion.

– C'est une question de perception.

Elles s'amuserent gentiment avec la langue française jusqu'à Belleville. Et dépassèrent un restaurant, Les Plaisirs célestes. Lola avait faim, elle exigea une marche arrière.

– Mais on vient à peine de commencer l'enquête.

– J'ai besoin d'énergie, Ingrid. Et puis, je garde le souvenir ému de petits pâtés à la vapeur assez sensationnels.

Elle s'attabla, l'air épanoui, enchantée par la valse des chariots garnis de mets. Elle s'offrit un festin cantonais, pékinois et taiwanais, tandis qu'Ingrid se contentait d'un plat de nouilles et récupérait quelques pâtés croustillants dans une serviette en papier à l'intention de Sigmund qui lui en fut très reconnaissant. Elles se garèrent rue de la Présentation.

– Encore un mot en ion, nota Lola. J'espère que ça va nous porter

chance.

Sigmund, à deux doigts de la crise de nerfs dans l'habitable étroit de la Twingo, fut invité à se joindre au duo. Sur le mur lépreux d'un immeuble abritant une cordonnerie à la vitrine poussiéreuse, une sonnette indiquait « ECG ». Les Enfants du Christ Glorieux étaient peut-être toujours en piste. Elle sonna.

– Oui ? crachota une voix unisexe.

– Je viens pour la messe.

– Quelle messe ?

– Je veux me convertir.

La serrure du porche se débloqua. Ingrid, Lola et Sigmund pénétrèrent dans un hall qui sentait l'encens. Le moral de l'ex-commissaire monta d'un cran. Ingrid mit une paire de lunettes de soleil qui lui mangeait la moitié du visage en expliquant que le meilleur moyen de faire admettre Sigmund était d'en faire un chien d'aveugle.

Une brunette rondelette à lunettes les accueillit ; son T-shirt à rayures jaunes et noires lui donnait l'allure d'une abeille ayant raflé les réserves de miel de ses copines.

– J'ai entendu le plus grand bien de votre groupe, annonça Lola. Je suis à la recherche d'une certaine spiritualité, voire d'une spiritualité certaine. C'est un ami, Aimé Bangolé, un journaliste africain, qui m'a parlé de vous.

– Ce nom ne me dit rien, répondit l'abeille.

– Ah, c'était il y a au moins cinq ans. Je suis lente, voyez-vous. Les chemins du Christ demandent des détours. J'aimerais faire un essai avant de rejoindre votre confrérie.

– Un essai, mais...

– Une messe où tout le monde swingue. Un événement avec de l'ambiance. Et des fidèles qui communiquent l'envie de glorifier le Christ.

– La glorification, encore un mot en ion, murmura Ingrid avant de se prendre un coup de pied dans la cheville.

– Il y a bien une messe, mais c'est ce soir...

– À quelle heure ?

– Dix neuf heures trente, ici même. Et vous êtes... madame ?

– Jacqueline Martin, improvisa Lola. Comme ça se prononce. Mon amie ici présente s'appelle... Claude Françoise.

– Presque comme le chanteur ?

– Oui, mais elle est aveugle de naissance, plutôt comme Stevie Wonder, son compatriote. Elle chante presque aussi bien que lui. Vous allez être contente de nous. Voilà, vous savez tout. À ce soir, donc. Merci de votre amabilité.

Une fois dans la rue, et protégée de l'averse par l'auvent de la

cordonnerie, Ingrid demanda à Lola comment elle comptait « assassiner le temps avant l'opération glorification ».

– Tu as des rendez-vous ?

– Non, j'ai annulé mes massages de la journée pour toi. En revanche, je danse au *Calypso* cette nuit.

– Ça devrait aller. Allons *tuer* le temps au parc des Buttes-Chaumont. Sigmund a besoin d'une balade.

– Les parcs sont interdits aux chiens, Lola.

– Peut-être pas aux chiens d'aveugles. Et puis les gardiens ne sont pas idiots. Pourquoi sortiraient-ils sous la pluie ? Le ciel est avec nous, c'est l'évidence, dit-elle en joignant les mains comme à la prière. Ah, c'est bien la première fois que je trépigne d'impatience à l'idée d'aller à la messe !

– Pourquoi dit-on *précipitation* ?

Lola ne comprenait pas où son amie voulait en venir.

– On dit *précipitation* pour la pluie, mais c'est étrange, insista Ingrid. Je la trouve toute molle cette averse qui ne s'arrête jamais. Les mots en ion sont vraiment mystérieux.

– On dit *évolution* en parlant du passage de la bête à l'homme, improvisa Lola. Mais certains jours, on peut se demander si quelques primates à poil doux et tempérament idoine ne nous sont pas philosophiquement supérieurs. Bref, tout est très relatif. Il faut le savoir.

– Oui, mais quand même.

– C'est comme ça, Ingrid.



– C'est comme ça, monsieur, oui. Peut-être bien, monsieur, mais je ne peux pas vous le promettre. Oui, vous avez raison. On fait comme on a dit. Rappelez-moi dans une heure ou deux. Mais plutôt une, hein ? C'est très important.

Ménard raccrocha puis jeta le téléphone sans fil dans la poubelle avant de se frapper le front contre le bureau. Carle leva la tête de son dossier avant de s'y replonger aussitôt. Sacha s'enquit du problème. Le lieutenant répliqua entre ses dents serrées qu'il « interrogeait l'Afrique à mains nues depuis trois bonnes heures », et qu'elle faisait de la résistance passive. Les collègues congolais n'étaient jamais où on espérait les trouver. Quand on leur mettait enfin la main dessus, ils vous dépeignaient un garçon insipide pas plus intéressé par la politique que par autre chose. Le mot coopération ne faisait pas partie du vocabulaire de la famille de Toussaint Kidjo. Il n'avait ni frère ni sœur, sa mère était décédée, et aucune de ses relations décidées à

aider la police. Trouver un lien entre l'avocat et le flic, « revenait à tenter le Paris-Dakar en trottinette ». Le commandant Duguin sourit en repensant aux remarques de Mars. *La cacophonie n'existe pas sous le soleil de Kinshasa. Le même Ménard ne trouvera jamais ça dans ses fichus bouquins...*

– Tu as fait Sciences-Po, tu connais forcément Sun Tzu.

L'expression du lieutenant traduisait un mix intéressant entre curiosité et exaspération. Mais l'exaspération dominait : il était clair que le novice n'appréciait pas les méthodes de l'initié, et avait du mal à le cacher.

– *Si d'un coup le faucon brise le corps de sa proie, c'est qu'il frappe exactement au moment venu.* Patience, Ménard. Et persévérance.

Carle avait relevé la tête une nouvelle fois, dévisagé les deux hommes, et repris sa lecture. Ménard préféra se taire, et récupéra son téléphone dans la poubelle. Leur chef rejoignit le divisionnaire qui souhaitait lui présenter un certain lieutenant-colonel Olivier Fabert : « Un type du nouveau FBI à la française et un casse-couilles, à mon humble avis. » C'était fort peu, mais déjà trop.

Sacha serra la main du *Fed* français. Cheveu brun et ras, œil bleu et froid, menton déchiré par une fossette, il affichait le sourire hypocrite d'un placier en assurances.

Mars souriait, lui aussi, image même de l'amabilité, mais Sacha connaissait suffisamment son patron pour savoir qu'il se serait passé de cette réunion au sommet. Le premier round, un entretien entre quatre yeux avec l'homme de la Direction centrale du renseignement intérieur, avait déjà nécessité près d'une heure. Fabert expliqua que la DCRI avait à cœur de faire la lumière sur le meurtre de Florian Vidal, sa proximité avec Gratien en faisant un personnage clé des relations entre la France et l'Afrique. L'homme parlait d'un ton monocorde. Et semblait aux commandes de deux cerveaux : le premier récitait le texte bien huilé, le second étudiait l'adversaire.

– Le divisionnaire m'apprend que vous avez rencontré M. Gratien ce matin, commandant.

– En effet.

– Comment l'avez-vous trouvé ?

– Perturbé.

– C'est-à-dire ?

– Vidal était plus que son secrétaire. Gratien en fait une affaire personnelle. En revanche, il n'est pas coopératif.

– Vous auriez été plus avisé de prévenir nos services avant de le rencontrer.

– Pardon ?

– Vous m'avez entendu, Duguin. À l'avenir, je vous invite à prendre contact avec moi avant toute initiative. Bien, je crois que nous en

resterons là. Le divisionnaire vous tiendra au courant.

Il jeta un bref coup d'œil à son patron, qui eut un geste discret, imperceptible pour Fabert, et qui signifiait : *mouche ce crétin, tu as ma bénédiction.*

– Je crois que nous allons faire l'inverse, Fabert. *Vous* m'appellez avant de mettre les pieds dans le plat.

– Vous êtes certain d'être en position de force ?

– De quel point de vue ?

– Un commandant de la Crim' ayant cultivé des liens personnels avec une strip-teaseuse, laquelle entretient elle-même des liens avec l'un des témoins de l'affaire Kidjo, une commissaire de police à la retraite. Il est possible que votre ministre de tutelle juge ce pataquès très limite.

– Vous donnez toujours envie à vos interlocuteurs de vous mettre un pain dans la gueule ou je suis l'exception, lieutenant-colonel ?

– C'est une menace, commandant ?

– Tout doux, messieurs, intervint Mars. Vos mots dépassent votre pensée...

– Au contraire, rétorqua Fabert. Duguin a été on ne peut plus clair. J'en prends note. Messieurs, excellente fin de journée.

Et Fabert fit sa sortie sur un sourire forcé.

– Désolé, Sacha. Ce type m'a eu comme un bleu. Il m'a servi le baratin habituel sur la nécessaire collaboration entre la police et la DCRI. Rien ne laissait supposer qu'il tenterait de te déstabiliser. Il a prétendu vouloir te rencontrer pour mettre un visage sur un nom...

– Je ne comprends pas sa stratégie, patron.

– À mon avis, sous la grande gueule, c'est la grosse panique. Gratien possède des carnets qui risquent de faire sauter la pétaudière. Il va mal, risque de devenir incontrôlable. Du coup, ça s'agite sec chez les barbouzes. Et tu connais le sacro-saint système de la séparation des pouvoirs. Chacun protège ses fesses.

Vieille tradition du Renseignement : on fractionnait les services en entités presque imperméables, histoire de mieux maîtriser les fuites en cas de besoin. Et d'éviter la contamination. La méthode permettait souvent de sauver les meubles. L'envers du décor, c'était que les agents jouaient parfois leur partition en soliste, histoire de protéger leurs abattis en cas de crise.

– Le patron de Fabert est une connaissance. Je vais t'arranger ça. Si besoin est, je remonterai jusqu'aux *ministres de tutelle*, comme dit si bien ce jobard.

Sacha se massa la nuque en fixant Mars. La tension lui cisailait les muscles.

– Continue ton enquête sereinement, d'accord ? Tu as toute ma confiance.

– D'accord, patron.
– Il faut que je te dise une chose. Quand j'ai eu ton dossier entre les mains, juste avant de t'engager, j'ai tiqué sur ton histoire avec cette Américaine. Un flic maqué avec une effeuilleuse, c'est vrai que ça fait désordre.

– Et vous regrettez votre décision ?
– Non. Tes états de service parlent pour toi. Et puis, j'ai eu ton âge, que diable ! Bon, maintenant dehors, on a assez perdu de temps comme ça. Au boulot.

– Merci.
– Il n'y a pas de quoi.
Sacha remonta le couloir à pas lents. Groggy, il fit un détour par les toilettes pour s'asperger le visage d'eau fraîche. Il était penché sur le lavabo, essayant d'analyser ce qui venait d'arriver quand Ménard passa sa tête par la porte.

– Patron, j'ai grillé une étape dans le Paris-Dakar en trottinette. Une bonne idée, le fanion d'arrivée est moins loin.

Ménard et ses métaphores endiablées.
– Raconte.
– J'ai pris le problème sous un autre angle. Les relations de Kidjo me répétaient qu'il n'avait aucun lien dans le monde de la politique. Et si ce n'était pas une façon de se débarrasser de moi ? Si c'était la vérité ?

– Et alors ?
– Alors, si Kidjo n'a jamais fait dans l'activisme politique, en revanche, un de ses potes était branché grave par le truc. Si vous voyez ce que je veux dire.

– Non, mais je suis tout ouïe.
– Toussaint Kidjo avait un ami d'enfance, Norbert Konata, né dans le même village que lui, à quelques bornes de Kinshasa. Et il était journaliste. Devinez dans quel secteur...

– Politique.
– Bingo, patron.
– Ce type *était* journaliste ?
– Double bingo, patron. Il a été dessoudé au Congo-Kinshasa, juste avant les élections. Kidjo était à son enterrement.

– Quand ça ?
– Quelques mois avant sa mort.
– Bon, étape suivante de ton Paris-Dakar en trottinette. Tu appelles Jean Texier.

– Qui est ?
– Le père de Kidjo. Un médecin qui a travaillé pour des ONG sa vie durant. Il a sans doute connu Norbert Konata. Va le voir. Demain à la première heure si possible.

- Un peu d'action. Excellent. Vous viendrez avec moi, patron ?
- On a un petit problème d'urgence. Rien de grave. Il faut se partager le travail. Je m'occupe de la mère de l'avocat. Avec Carle.
- Vous l'avez retrouvée ?
- Presque, elle n'a pas quitté le 20^e arrondissement où est né Florian Vidal. Si la famille était désunie...
- Ce n'était pas pour des raisons géographiques. Bon, je me mets sur Texier. À demain, boss.

Ménard et son amour immodéré du dernier mot.

Sigmund était terrorisé par l'enthousiasme des enfants glorieux, Ingrid le sentait trembler contre sa jambe. Les évangélistes n'y allaient pas de main morte. Ils chantaient à l'unisson comme si leurs vies en dépendaient, dansaient bras en l'air au bord de la transe. Lola n'était pas en reste. Elle s'était glissée dans l'ambiance dès le début, entonnait les hymnes avec passion, se dandinait en rythme, lançait son poing valide vers le plafond à intervalles réguliers, poussait des *yaaaahh* frénétiques. Ingrid lui donna un discret coup dans les côtes.

– Tu en fais un peu trop, non ? On risque de se faire repérer.

– Tu sais comment on surnomme les évangélistes, ma grande ?

– *Absolutely not.*

– Les changeurs d'ampoules. Parce qu'ils ont toujours les bras tendus vers le plafond. Avec pareil aréopage, il faut mettre le paquet. Allez zou, fais comme moi.

Ingrid poussa un soupir puis entra dans l'ambiance, imitant la gestuelle du grand Stevie Wonder, et maintint le tempo jusqu'à la fin. Un dernier sermon, et le groupe entama une transhumance en direction de l'arrière-cour : les enfants glorieux allaient fraterniser à la cafétéria. Lola ne repérait Bangolé nulle part, et le duo flanqué du dalmatien entreprit d'interroger l'assistance, tabla sur la cécité feinte d'Ingrid pour attendrir les esprits, s'interposer dans les conversations, et tester en douceur le patronyme de Bangolé. L'ex-commissaire avait apporté le thriller français et déclarait qu'elle voulait le rendre à « son ami égaré depuis trop longtemps ».

– Je commence à me demander si l'esthète de l'abribus ne nous a pas prises pour une paire d'andouilles, articula-t-elle entre ses dents.

– J'ai une idée, répondit Ingrid en saisissant le thriller.

Elle le fit renifler à Sigmund, s'accroupit à sa hauteur pour lui expliquer les enjeux. Le chien les mena au buffet.

– Tu déteins sur lui, Lola.

– Sans doute, mais justement.

– *Justement ?*

– Quand cet animal sera rassasié, il sera peut-être plus apte à se transformer en chien policier. Personne ne fonctionne le ventre vide.

Ingrid tendit un généreux morceau de cake à Sigmund ainsi qu'un sandwich au poulet brillant de mayonnaise. Le dalmatien engloutit l'offrande sans ciller. Puis Ingrid réitéra le rituel : respiration de thriller et description de la mission. Tirant sur sa laisse, le dalmatien

les entraîna vers la sortie. Ingrid était en train d'admettre sa défaite lorsque Sigmund bifurqua vers l'escalier. Elles déboulèrent au deuxième étage où le chien huma un paillason avec passion. Une musique africaine pulsait à travers la porte.

La guerre / Ce n'est pas bon, ce n'est pas bon / Quand les armes pleurent, / Ça n'est pas bon, ça n'est pas bon...

Ingrid reconnut une chanson de Zao, le chanteur congolais.

Le peuple cadavéré, les militaires cadavérés / Les rois cadavérés, les reines cadavérées / Tous les présidents, cadavérés / Les ministres cadavérés / Tout le monde cadavéré / Et moi-même cadavéré...

– Qui c'est ?

– On vous demande à la cafétéria.

Mes bœufs... mes moutons... mon chef... mon chat... / Tout le monde cadavéré, et moi-même cadavéré...

La porte s'ouvrit sur un homme en survêtement vert et à la peau d'un noir bleuté. Il avait gagné une bonne dizaine de kilos, s'était laissé pousser cheveux et barbe. Et portait des baskets fatiguées à lacets roses. L'ancien chroniqueur mondain avait perdu de sa superbe mais Lola le reconnut au quart de tour.

Il traça son chemin comme un boulet de canon. Ingrid jeta ses lunettes de soleil et s'élança à sa poursuite. Déboulant dans le hall, elle le vit franchir le porche. Il dévala la rue de la Présentation, ses bras hachant le vide sur un rythme de techno transe. Ingrid se mit au diapason. Bangolé se jeta dans la rue Ramponeau, fit piler un automobiliste, bifurqua dans le boulevard de Belleville en direction du métro. Ingrid monta en cadence. Ce n'était pas un quadra rondouillard qui sèmerait une fille abonnée au SupraGym et à ses tapis de course ultraperfectionnés. Deux gaillards arrivaient en sens inverse. Coup d'œil du duo vers la silhouette électrisée de Bangolé. Coup d'œil à Ingrid. Le plus grand prépara un croche-pied. Elle partit en vol plané vers le macadam.

– SALOPE DE FLIC ! TU COURSES MON BROTHER ! beugla l'agresseur en lui balançant un coup de pied dans les côtes. TU VAS VOIR TA GUEULE !

– Et toi tes diamants de famille ! répliqua-t-elle en se relevant d'un bond.

– Quels diamants ? demanda le deuxième gaillard.

Le cogneur gagna un mae-geri école shotokan accompagné d'un cri qui tue dans le bas-ventre. L'opération le mit à genoux. Son copain avait reculé à bonne distance. Ingrid reprit sa course.

Bangolé se jeta dans la bouche de métro, bouscula des passants,

dévala l'escalier. Des aboiements. Elle se retourna. Sigmund arrivait dans sa direction. Elle perfora la foule et ses protestations, repéra Bangolé filant en direction de Mairie des Lilas, sauta au-dessus du portillon. Course-poursuite dans les couloirs au milieu des usagers médusés, descente périlleuse de l'escalier surpeuplé. Sur le quai bondé, bref coup d'œil en arrière. Sigmund était toujours dans la course.

Cliquetis métallique du métro. Bangolé taillait la cohorte des voyageurs, les bras en palmes d'avion. Il accéléra, sauta sur les rails, à quelques mètres du nez du train. Coups de Klaxon et cris d'effroi. Bangolé avait traversé les voies et se hissait sur le quai opposé. Le métro en sens inverse approchait.

Sigmund à ses basques, Ingrid fit demi-tour, avala l'escalier, rejoignit le quai opposé, s'engouffra dans un wagon au moment où les portes se refermaient. Pas de Bangolé en vue dans le wagon attendant. À la station Goncourt, elle ausculta les voitures au pas de course et trouva l'indic plaqué sous un siège. Elle l'agrippa par son survêtement.

– CETTE FOLLE EST DINGUE, AIDEZ-MOI ! hurla-t-il à la cantonade.

– POLICE, TOUT VA BIEN ! lança Ingrid par-dessus les aboiements de Sigmund.

– La police française engage des Ricaines pour rafler les sans-papiers maintenant ? Un nouvel avatar de la mondialisation ? Inadmissible ! s'offusqua un lecteur du *Monde diplomatique*.

– Et si c'était un tournage de film ? suggéra un lycéen à son copain. La flic est trop hot pour être vraie.

– Le chien est bien aussi, ajouta une fillette.

Pendant ce temps, Ingrid se débattait avec Bangolé. La lutte se poursuivit jusqu'à la station République, moment où Sigmund décida d'oublier ses bonnes manières et de plonger ses crocs dans le mollet du tonton, qui poussa un hurlement et lâcha prise. Le trio atterrit sur le quai alors que le lecteur du *Monde diplomatique* admettait avec le lycéen que les flics n'engageaient pas plus de dalmatiens dans leurs rangs que d'Américaines carrossées.

– Je me suis fait un sang d'encre, articula Lola qui tentait de reprendre son souffle, adossée à la vitrine de la vieille cordonnerie. Sigmund m'a filé entre les doigts, j'ai manqué de me retrouver les quatre fers en l'air sur le pavé, la minerve fissurée. Je vous voyais déjà broyés sous les roues d'une voiture. Antoine Léger ne me l'aurait jamais pardonné.

– *Wouarf !*

– Ce n'est pas une excuse ! Couché, maintenant, suffit les galipettes à la Rintintin ! (Et s'adressant à Bangolé qui suait comme un ours égaré :) Tu me parles de Toussaint Kidjo, et vite.

– Je vous ai répété mille fois la même histoire à l'époque, commissaire.

– Ex-commissaire.

– Je ne l'aurais pas cru, soupira Bangolé.

– Si tu te planques depuis cinq ans chez les changeurs d'ampoules, c'est que tu as un scénario autrement électrique en magasin. Cesse de nous faire perdre notre temps, et je te promets de t'oublier pour de bon. Les vrais flics te cherchent, mais je n'en suis plus.

– C'était il y a cinq ans. J'ai oublié les détails.

– Tu te prends pour un poisson rouge ?

– Quoi ?

– Trois petits tours de bocal et c'est fini, il a tout oublié. Allons donc, ta mémoire est en pleine forme, Bangolé. Sinon, tu ne ferais pas cette tête-là.

Aimé Bangolé courait vite mais prit le temps de réfléchir. Il lui en fallut pour arriver aux conclusions qui s'imposaient : autant lâcher le morceau avant de trouver une nouvelle planque, évangélique ou autre. La mort horrible de Toussaint l'avait chamboulé. S'il existait des monstres capables de tuer un flic de cette manière atroce, les indicateurs de ce même flic avaient tout intérêt à se dissoudre dans l'oubli. Quant à rentrer dans son pays, pas question. Certaines personnes l'y attendaient de pied ferme.

Il y a cinq ans, Toussaint Kidjo lui avait posé des tombereaux de questions sur un compatriote, un certain Norbert Konata, journaliste en République démocratique du Congo, mort près de l'aéroport de Kinshasa, dans une course-poursuite avec des hommes armés. Il voulait savoir si Konata avait des connexions en France.

– Et c'était une bonne question ?

– Je connais la communauté africaine de Paris comme ma poche, mais pas Konata. Si je ne vous ai rien dit à l'époque, c'est que je ne savais rien.

– Ça se discute grandement. À part ça, Toussaint ne t'a rien demandé d'autre ?

– Non, ça s'est arrêté là.

– Tout doux, mon grand. Tu étais journaliste dans une autre vie, tu t'en souviens ?

– Je vois où vous voulez en venir, madame Jost. Je me suis mal exprimé. Je connaissais l'existence de mon confrère bien qu'il fasse dans le journalisme sérieux et moi dans les mondanités. Oui, j'avais lu ses chroniques plutôt culottées dans la presse africaine. Mais je n'avais jamais rencontré Konata, ici ou ailleurs. Et personne ne m'avait parlé de lui à Paris.

– Toussaint t'a questionné au sujet de Richard Gratien ? Et ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler de *Mister Africa*.

Regard soudain chaviré de Bangolé. Une métamorphose d'une demi-seconde mais que Lola avait captée. Panique à l'état pur. Il se lança dans une tirade qui n'avait aucune chance de gagner un prix d'interprétation : le doux nom de Gratien n'avait pas franchi leurs lèvres lors de cette discussion avec Toussaint.

– Mon Bangolé, tu sens le sanglier traqué, et ça n'a rien à voir avec ton sprint. De mon côté, je n'ai pas le tempérament de la maman de Bambi. Alors, on arrête de baguenauder, ou je t'embarque *illico* chez Gratien. Si tu n'as rien sur lui, tu n'as rien à perdre, n'est-ce pas ? Dans le cas contraire, il sera vraiment content de te voir et je vous laisserai entre vous, échanger vos recettes de cuisine. Tu saisis ?

– C'est vrai, Toussaint voulait des infos sur Gratien. Qui il fréquentait à Paris, où on risquait de le croiser...

– Tu lui as dit ?

– J'ai fait de mon mieux. Je lui ai même refilé mon invitation pour un cocktail où devaient se retrouver les VIP de la Françafrique.

– Il y est allé ?

– Aucune idée.

– Et Florian Vidal ? Il intéressait Toussaint ?

– Pas à ma connaissance. C'était Gratien, son centre d'intérêt.

– Il pensait que Gratien avait un rapport avec la mort de Konata ?

– Vous me surestimez. Je n'en sais foutre rien. Et je paierais même cher pour le savoir. Celui qui a trucidé Kidjo et Vidal est un gros malade.

– Tu penses que c'est la même personne ?

– Pas vous ?

– Je n'en suis pas encore aux conclusions.

Au moment de se séparer, Lola se retourna avant de monter dans la Twingo où avaient déjà pris place Ingrid et un Sigmund épuisé par ses exploits. Sur le trottoir de la rue de la Présentation et dans le rond jaunasse du lampadaire, l'ancien tonton évoquait une courgette géante abandonnée au vent mauvais. Pareille peur s'épanouissait rarement sur visage d'homme. Elle fit marche arrière pour lui conseiller de se mettre sous la protection du commandant Sacha Duguin.

– Vos ex-collègues ont autre chose à faire que de baby-sitter un mec dans mon genre.

– Duguin est pénible, mais il a ses moments de noblesse. Tu devrais essayer.

– Merci de la proposition, mais je ne suis pas tenté.

– C'est toi qui vois.

Lola rejoignit ses amis. Ingrid véhicula leur silence pensif jusqu'aux abords du Père-Lachaise.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ? Un repérage pour tes shows squelettiques ?

- À vrai dire, je roule au petit bonheur le hasard.
- Au petit bonheur *la chance*.
- *Why not*. Où veux-tu aller, Lola ?
- Faisons une pause. Que je t'explique ma théorie.

L'Américaine leva un sourcil interrogatif avant de se garer.

– À l'époque, j'ai fait chou blanc parce que l'entourage de Toussaint n'a pas voulu me parler. J'étais trop investie pour poser les bonnes questions. Je stressais les témoins au lieu de les mettre en confiance. Aujourd'hui, on reprend à zéro. Bangolé était le premier sur ma liste. Partons interroger les autres.

- Qui est le suivant ?
- Jean Texier, le père de Toussaint.
- Toussaint ne portait pas son nom ?
- Comme tu peux le constater.
- Tu ne trouvais pas ça bizarre ?
- Non, pourquoi ? Toussaint avait choisi celui de sa mère, Calixte Kidjo. Pour un jeune homme hésitant entre deux cultures, ce n'était pas étrange.

Elle sortit un bloc fatigué de la poche de son imper. Ses notes retrouvées dans un vieux carton qu'elle avait failli brûler, avant de se raviser. Coup de chance ou intuition profonde.

Jean Texier habitait rue Gutenberg, au Pré-Saint-Gervais. Il fallait espérer qu'il n'avait pas déménagé. Lola composa son numéro de téléphone. Elle tomba sur un répondeur, laissa un message précisant qu'elle passerait le lendemain matin.

- Tu as l'air déçu.
- J'aurais aimé le voir ce soir.
- Pourquoi tant de précipitation ? Tu attends depuis cinq ans, alors une nuit de plus ou de moins.
- Le temps nous est compté.
- À cause de Sacha ?
- Pas seulement. Avec le ramdam que fait la presse, crois-moi que les affaires Vidal et Kidjo n'intéressent pas que la police.

Sacha avait réquisitionné le capitaine Carle. Une présence féminine rassurerait la mère de Florian Vidal. Or, depuis qu'il l'avait rencontrée, il réalisait que la présence d'une femme ou celle d'un plat de *sushi* avariés aurait eu le même effet sur Bernadette Vidal. Impact nul. La dame était accoudée au zinc poissonnier d'un bistrot de la rue des Prairies, à deux pas de la place Gambetta. Il ne fallait pas se fier au patronyme de l'artère, ni à la lumière du matin qui adoucissait l'alignement des immeubles, l'estaminet n'avait rien de bucolique. Quant à la faconde de la dame, elle était plus à mettre sur sa consommation de vin rouge que sur son goût pour le contact humain. Bernadette Vidal parlait comme un moulin ivre, mais il avait rarement entendu autant de réflexions négatives s'agglomérer en si peu de temps. Le résumé était d'une poésie irrésistible.

En gros, le père de Florian était un branleur qui lui avait fait un cadeau le jour où il l'avait larguée avec son mioche. Cet enculé ne manquait à personne. Florian ressemblait à sa pauvre loque de père. Feignant, con et dominateur. Bernadette avait eu tôt fait de le mater pour lui apprendre qui dirigeait la baraque. L'enfoiré ne venait jamais la voir, et elle n'en avait rien à foutre. Il lui avait envoyé un foutu faire-part pour son mariage avec une connasse de la haute quelconque. Il n'y avait même pas de quoi s'essuyer le cul avec. Elle n'irait pas à son enterrement. Son fils était mort le jour où il s'était cassé de chez elle. Fin de l'histoire.

- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?
- J'compte plus. Rien à battre.
- Est-ce qu'un officier de police est venu vous interroger à propos de Florian, il y a cinq ans ?
- À quoi y ressemble ?
- La trentaine, d'origine africaine.
- J'cause pas aux nègres.
- Je ne vous demande pas à qui vous parlez, je vous demande s'il est venu.
- Ça m'dit rien.
- Vous saviez que Richard Gratien avait payé les études de votre fils ?
- Qu'est qu'ça peut m'foutre ?
- Vos réponses peuvent nous aider à trouver plus vite le meurtrier de Florian.

– C'est lui qu'a choisi de vivre chez les rupins. Il a c'qu'il mérite.

– Vous êtes allée lui demander de l'argent ?

Une lueur d'inquiétude dans les yeux délavés. Elle se tourna vers le patron pour réclamer un nouveau pichet. Le commandant fit signe au bonhomme d'arrêter le massacre. Le bistrotier partit se réfugier derrière son percolateur.

– Madame Vidal ? Vous répondez à mes questions ici ou je vous embarque. Nos bureaux manquent de vin rouge. Autant le savoir.

– C'est après qui qu' vous en avez, hein ? Le tueur ou moi ? Faut pas confondre.

– Vous vivotez avec des allocations chômage depuis des années. L'argent n'a pas d'odeur.

– Ouais, d'accord. J'suis allée trouver Florian pour qu'y m'donne un p'tit que'que chose. Normal, non ? L'en avait bien profité étant môme.

– Et il vous l'a donné, ce *petit quelque chose* ?

– Penses-tu. Un vrai rat. M'a foutue dehors en plus. Salopard.

– Ça fait une bonne raison de vous venger. L'amour maternel déçu.

– Non mais vous rigolez ! C'est pas moi, bordel !

– Il va falloir être bien plus coopérative pour que je vous croie.

Elle s'envoya une goulée de vin, son regard haineux englobant le patron et son percolateur. Elle pesait le pour et le contre. Il la laissa cogiter.

– T'es un coriace, toi, hein ? Tu respectes pas les vieilles, ça s'voit. Bon, t'as gagné. Le nègre est venu, et y m'a gavée avec ses questions.

– Quelles questions ?

– Tout ce que j'avais sur Florian. Comment il était quand il était môme. Quand c'est qu'il avait rencontré c'type qui lui r'file du fric. Le Gratien, là. Je savais rien. Le négro avait l'air malin avec ses questions à deux balles.

– Il t'a parlé d'un journaliste assassiné ?

– J'crois bien. Un aut' nègre.

– Norbert Konata ?

– Kona quoi ? Sais plus. Rien à cirer. Ça r'monte à un sacré bout de temps. C'est tout c'que j'sais. Et maintenant, j'aimerais qu'on m'foute la paix.

– La paix ne descendra sur toi que quand j'aurais eu ta déposition en bonne et due forme. Tu nous accompagnes à la Brigade, pour un procès-verbal.

– Mais t'avais dit... Bah, ça va, j'ai compris. Z'êtes bien tous les mêmes salopards, tiens.

– Attention, pour insultes à officier dans l'exercice de ses fonctions, l'addition est salée. Garde ta salive, tu vas en avoir besoin.

Elle marmonna quelques jurons, beugla au patron de mettre l'addition sur sa note. Le bistrotier ne voulut rien savoir. Craignait-il

que sa cliente préférée restât au frais un peu trop longtemps pour la taille de ses dettes ? Elle paya en insultant le bonhomme et se laissa embarquer. Elle eut le bon goût de se taire pendant le trajet jusqu'au quai des Orfèvres.

Avant d'entrer dans le bureau où attendait Bernadette Vidal, Sacha se tourna vers Carle. Et nota son excitation.

– Vidal pétait dans la soie, mais était né dans la fange. Intéressant, non ?

– On n'a pas perdu notre temps avec cette sainte femme, patron.

En attendant, Sainte Bernadette des Prairies Enchantées leur avait donné deux informations essentielles. Toussaint Kidjo s'était intéressé de près à Vidal et à son mentor. Et pensait que l'assassinat de son ami journaliste avait un lien avec les deux avocats.

– Le lieutenant Kidjo a dû débouler dans ce paradis à pieds joints, continua Carle. Avec ses questions désagréables sur la mort d'un journaliste.

– On va pressurer la délicieuse Mme Vidal avec les nôtres. Elle ne sortira pas d'ici avant d'avoir racler ses souvenirs.

Avachi sur la banquette, Sigmund ronflait légèrement. Elles le laissèrent à sa sieste et s'en allèrent sonner chez Jean Texier. Revoyant le vieil homme, Lola eut un choc. Le temps avait usé le médecin deux fois plus vite que la moyenne. Son visage fripé paraissait gommé, son corps délesté d'une bonne dizaine de kilos. La douleur de perdre son fils unique. Peut-être une maladie en prime ? Quand la vie dénichait une victime de choix, elle ne détestait pas s'acharner.

– Ah, commissaire Jost. Décidément ! Entrez, je vous en prie.

Décidément ? Lola envisageait le pire tandis que Texier, fidèle au vieux gentleman de ses souvenirs, l'assurait de son plaisir de la revoir après toutes ces années. Le pire se manifesta sous les traits d'un gandin mal coiffé, et à qui personne n'avait appris à repasser ses chemises. Le regard ne trompait pas. Flic pur jus.

– Le lieutenant Ménard et moi parlions justement de cette horrible histoire. Florian Vidal avait le même âge que mon fils, c'est atroce.

Un peloton d'anges froufrouta au-dessus de l'assistance. Le jeune flic en profita pour détailler Ingrid d'un air appréciateur. Avant de casser le silence.

– Et vous êtes ?

– L'ancienne patronne de Toussaint.

– La fameuse Lola Jost, accompagnée de sa fille, dit-il en déshabillant Ingrid des yeux.

– Ingrid Diesel, répondit-elle en lui donnant une poignée de main. Aucun lien de parentation.

– *Parenté*, mais ce n'est pas grave. J'adore votre accent !

Lola rêvait d'un seau d'eau glacée. À renverser d'urgence sur la crête de ce petit coq.

– Et vous êtes ici toutes les deux à titre amical. Bien sûr.

Texier eut la bonne idée d'accompagner le jeune pignouf vers la sortie. Il revint, l'air préoccupé.

– Il y a un malaise ?

– Je serai franche avec vous, Jean. Je suis retraitée et mes ex-confrères n'apprécient pas de me voir remettre le nez dans l'affaire Kidjo.

– Vous n'avez pas confiance en eux ?

– Ils ont leur hiérarchie sur le dos. Je suis libre comme l'air.

Le regard qu'il lui adressa était noyé de chagrin. Texier avait perdu tout espoir que quiconque retrouvât les meurtriers de son fils. Elle se

souvint de ce qu'il lui avait confié cinq ans auparavant. *Toussaint a mis les pieds dans une sale embrouille politique, Lola. Nous sommes des fourmis face à eux.* Il n'avait pas dû changer d'avis.

– Il faut que vous m'aidiez. Grâce à l'affaire Vidal, on peut redémarrer à zéro. Il y a forcément un lien. On ne tue pas deux hommes de cette façon sans raison, même à cinq ans d'intervalle.

– Le lieutenant Ménard m'a demandé si Toussaint connaissait Vidal. Mais la réponse est non, Lola. Du moins, mon fils ne m'a jamais parlé de cet homme. J'ai appris son existence dans le journal, comme tout le monde. Ensuite, Ménard a enchaîné sur Norbert Konata.

Sacha n'était pas tombé de la dernière pluie et n'avait pas perdu son temps.

– J'ai appris moi aussi que Toussaint s'intéressait à la mort de ce journaliste.

– Norbert était son meilleur ami. Quand Toussaint est revenu de Kinshasa, il n'était plus le même. À l'époque, je n'ai pas cru bon d'évoquer le sujet avec vous. Il n'y avait pas de rapport *a priori*, et je pensais que Toussaint vous avait mise au courant...

– Vous êtes en train de me dire que Toussaint s'est rendu en Afrique à l'enterrement de son ami journaliste ?

– Oui, en avril, quelques mois avant sa mort.

Elle s'échoua sur le premier siège venu. Ces années à côtoyer Toussaint sans le connaître vraiment. Elle pensait avoir tissé un lien. Une amitié. Comment s'était-elle trompée à ce point ? Ingrid lui tapota la main.

– Lola, ça va ?

– Je croyais qu'on se disait tout. Ou presque. Or, il m'avait caché la mort de son meilleur ami. Au commissariat, il prétendait être rentré au pays pour des vacances. *Un séjour très agréable.* Je l'entends encore.

– Toussaint était aussi secret que sa mère, dit Texier.

– Qu'est-ce que vous savez sur Norbert Konata ? intervint Ingrid.

Il expliqua que Toussaint et Norbert avaient grandi ensemble, dans un village près de Kinshasa. À l'époque où la République démocratique du Congo, la RDC, s'appelait encore le Zaïre, Texier travaillait comme médecin généraliste pour une ONG installée en campagne. Le père de Norbert, infirmier de formation, l'assistait. Depuis toujours, Norbert Konata voulait devenir journaliste. Il avait fait ses études au pays, avant d'entrer au *Congo Globe*, un quotidien d'informations générales. Il s'était spécialisé dans la politique.

– Norbert n'hésitait pas à poser les questions qui fâchent. Malheureusement, il fait partie de la longue liste des journalistes assassinés en Afrique. C'est sans fin. L'an dernier, un reporter et sa femme, parents de cinq enfants, ont été abattus devant chez eux par des hommes cagoulés. Le présentateur d'un journal en swahili, attaqué

en pleine rue, est mort à l'hôpital. Norbert travaillait pour un quotidien d'opposition. Il était l'un des hommes les plus courageux que j'aie rencontrés. Et Toussaint n'acceptait pas sa mort.

Submergée par ses émotions, Lola n'avait plus la force de parler. Ingrid prit le relais.

– Vous avez des coupures de presse concernant sa mort ?

Le vieil homme apporta un casier qu'il posa sur la table basse du salon. Il en sortit un dossier cartonné. Ingrid dénicha un article paru dans *Congo Globe*, quotidien de Kinshasa, et le lut à voix haute.

Notre journal s'associe à Reporters sans frontières pour exprimer sa consternation suite à la mort, à vingt-huit ans, de notre ami et confrère Norbert Konata. Son corps sans vie a été découvert le 3 avril dernier vers une heure du matin dans une voiture volée, accidentée sur le boulevard Lumumba, à une quinzaine de kilomètres de Kinshasa. La voiture revenait de l'aéroport de Ndjili ; son vol avait été signalé par son propriétaire, un responsable des équipes au sol de l'aéroport. Des témoins affirment avoir vu les occupants cagoulés d'une voiture grise poursuivre le véhicule de N. Konata, et entendu des rafales d'armes automatiques. Rappelons que notre confrère avait déjà été victime d'un attentat manqué, alors qu'il couvrait les élections présidentielles. Le tribunal militaire du quartier où résidait N. Konata a ouvert une enquête. Rappelons que cet assassinat est le deuxième concernant un journaliste en huit mois. Le Congo Globe présente ses sincères condoléances à la famille et aux proches de notre regretté et talentueux ami.

L'article était accompagné d'une photo du journaliste, en costume clair, souriant devant le bâtiment du *Congo Globe*. Pendant qu'Ingrid faisait sa lecture, Texier avait retrouvé des photos. Toussaint et Norbert au temps de l'innocence et de la paix. Quelques clichés montraient les deux amis en compagnie d'une jolie jeune fille. Certains étaient légendés.

Texier retrouva une série de dessins au fusain. Des portraits de Toussaint et de Norbert, à différents âges de leur vie. L'artiste avait su capter leur caractère. Toussaint, actif, trapu, un rien farceur. Norbert, plus sage, concentré, un physique de liane tranquille mais solide. Au fur et à mesure que les deux amis grandissaient, leurs tempéraments ne s'exprimaient plus avec la même spontanéité mais Toussaint restait l'homme d'action, Norbert l'intellectuel. Ces dessins étaient signés de Myriam Konata, la sœur de Norbert.

– Vous avez ses coordonnées ?

– Non, Myriam a déménagé après la mort de son frère. Elle a même résilié sa ligne téléphonique. Je n'ai jamais réussi à la joindre. Je suis retourné à Kinshasa, il y a deux ans. Myriam était introuvable.

Texier accepta de leur prêter les photos. Ingrid lui demanda

pourquoi Toussaint ne portait pas son nom. Lola protesta, s'excusa pour son amie : elle jugeait la question indiscreete. Le vieil homme expliqua que son fils s'était appelé Toussaint Texier jusqu'au moment où il avait décidé, de son propre chef, d'abandonner ses études de droit et de démarrer une carrière dans la police. Il avait alors vingt-quatre ans.

– Vous ne lui en avez pas voulu ?

– Non, ça lui a pris au moment où il choisissait la France. Pour sa carrière. Il avait sans doute envie de marquer ses origines africaines. Sa façon de maintenir l'équilibre.

Elles lui promirent de le tenir au courant de leur enquête et prirent congé. Sigmund jappa en les voyant arriver.

– Je me demande si ce chien ne perd pas sa bonne éducation à notre contact, commenta Ingrid.

Antoine Léger l'avait habitué à assister aux séances avec ses patients. Évidemment, le psychanalyste avait exigé du dalmatien une discrétion exemplaire. En échange, et entre-temps, ils sillonnaient Paris pour de longues promenades par tous les temps.

– Sigmund perd ses manières à *ton* contact, grogna Lola.

– *What ?*

– C'était gonflé de poser ces questions intimes. J'en étais rouge de honte.

– Il faudrait savoir ce que tu veux ! Quand on remue les secrets du passé, inutile d'y aller à moitié.

Lola fourra les photos dans la boîte à gants en maugréant. Ingrid mit le contact et prit la direction du canal Saint-Martin. Lola se calma une fois dans le parking.

– Je te demande pardon. Apprendre que Toussaint me faisait des cachotteries m'a secouée.

– Pas de problème. Je comprends ça. Mais réponds franchement à ma question.

– Vas-y, shoote.

– Tu es vraiment sûre de vouloir continuer ?

– Certaine. Pourquoi ?

– Et si tu découvrais pire que ce que tu imagines ?

La minuterie arriva en bout de course. Et délivra Lola de la nécessité de répondre. Le parking fut plongé dans le noir. Ingrid éteignit les feux de croisement de la Twingo.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– La méthode Toussaint, Lola. Je nous mets dans la boîte. Pour réfléchir. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

– Pas la peine, rallume. Au diable les histoires de boîte. Changement de méthode. Ce qu'il nous faut, c'est un bon coup de projecteur. Même si ça devait éclairer les pires saloperies. Allons réfléchir chez toi au

grand jour.

– Pourquoi chez moi ?

– Parce que tu as sûrement de la bière mexicaine au frais. Le porto, ça commence à bien faire.

– Il n'est même pas onze heures.

– J'en suis parfaitement consciente.

Lola ouvrit sa portière, déclenchant la lumière du plafonnier, marcha d'un pas décidé jusqu'à l'interrupteur de la minuterie. Ingrid crut voir une ombre bouger, ralluma les feux de croisement. Un chat gris juché sur le toit d'un 4 x 4 noir prit la fuite si vite qu'elle se demanda un instant si elle n'avait pas rêvé sa présence.

Elles se retrouvèrent face à face sur les canapés psychédéliques. Lola armée d'une bière, Ingrid d'un verre d'eau. La première dressait le bilan pour le bénéfice de la seconde. Il en ressortait que peu de temps avant sa mort Toussaint Kidjo avait mené une enquête à l'insu de ses collègues. Une initiative déclenchée par l'assassinat de son ami d'enfance, Norbert Konata, journaliste politique dans un quotidien d'opposition au pouvoir en place. Jean Texier pressentait que son fils avait mis les pieds dans une embrouille liée aux transactions obscures de la Françafrique, mais ne possédait aucune preuve. En revanche Aimé Bangolé admettait que Toussaint l'avait questionné au sujet de Konata, mais aussi de Gratien.

– Il faut creuser la piste Konata.

– Si tu as l'intention de m'embarquer en Afrique, c'est non. Timothy est le plus compréhensif des patrons, mais c'est aussi un homme d'affaires. Pas question de perdre mon job au *Calypso*.

– Qui te parle de l'Afrique ? Toussaint aurait pu enquêter en RDC, mais c'était bel et bien à Paris qu'il cherchait une piste. Remettons nos pas dans les siens.

– C'est quoi la prochaine étape ?

– Adeline Ernaux. La fiancée de Toussaint. Il a forcément dû lui parler de son ami d'enfance.

– S'il lui avait fait des confidations à l'époque, elle te l'aurait dit, non ?

– On dit confirmations, confessions, certes, mais *confidations* est pure invention de ta part, Ingrid. Et fait très mal à l'oreille, excuse-moi. Le terme exact est « confidences ».

– *Whatever*. Dans mon pays, « confidence » signifie « confiance ». Il y a de quoi s'emmêler les chapeaux.

– Non, plutôt les pinceaux. On dit « porter le chapeau » et « s'emmêler les pinceaux ».

– Trop compliqué.

– Mais non.

– Il ne me reste pas un pinceau, patron. Rien. *Nada*. Ces mecs sont de vrais barbares des steppes lointaines, ils ont confondu votre appart avec une ville à mettre à sac. Et moi qui vous avais promis de finir dans les temps. Ma réputation est en jeu...

Sacha était au téléphone avec le Michel-Ange du Marais qui venait de lui annoncer de sa voix avinée qu'on lui avait volé son matériel. Pots de peinture, bouteilles de white-spirit, seaux et tous ses pinceaux. Les voleurs avaient eu la bonté de laisser l'échelle. Le cousin de Ménard était allé à l'épicerie du coin acheter « un peu de jus de fruits » – traduction : de la Kro en quantité industrielle – et les « vandales avaient profité de la situation pour piller les outils d'un travailleur ». Il allait falloir tout racheter, mais Arthur était sûr que l'assurance paierait sans se faire prier, n'est-ce pas ?

Sacha resta calme et donna son accord pour le rachat du matériel. Il en était à se demander si Arthur n'avait pas mis au point une embrouille lucrative en inventant un cambriolage bidon, lorsque Ménard et Carle entrèrent dans son bureau. Le regard illuminé du lieutenant avait gagné quelques mégavolts. Quant à Carle, elle évoquait un croisement entre le dalai-lama et Buster Keaton. La connivence ébauchée lors de l'interrogatoire de Bernadette Vidal était reléguée au placard à illusions.

Le lieutenant raconta sa visite très matinale à Jean Texier. Une chance, « le vieux faisait partie de ces retraités ayant gardé le même réveil dans la tête que quand ils étaient actifs ». Kidjo s'était rendu à Kinshasa à l'enterrement de son ami Konata. On ignorait s'il avait tenté de contacter Gratien ou Vidal. Mais on avait appris que Konata avait une sœur, une artiste peintre prénommée Myriam.

– Le vieux n'avait pas ses coordonnées, mais j'ai pensé à un autre plan d'attaque, patron.

– Dis toujours.

– Les peintres vivent rarement de leur art, vous êtes bien d'accord ?

Et certains clients survivent mal à l'art de certains peintres, pensa Sacha en hochant la tête (l'évocation du cousin Arthur attendrait une occasion plus propice).

– Eh bien, j'ai une idée. Je suppose que Myriam Konata arrondit ses fins de mois en enseignant. Dans le public, le privé ou les deux. Je propose donc de téléphoner à toutes les écoles de Kinshasa pour commencer. Et de la RDC dans son ensemble, si on faisait un bide

dans la capitale.

Sacha approuva le plan de bataille et déclara qu'ils allaient œuvrer en trio. La vitesse était un élément central dans la bataille.

– C'est de Sun Tzu ?

– De moi. Tout bêtement.

– Je me disais aussi. Généralement, les tirades de Sun Tzu sont plus spectaculaires. Hein, c'est vrai ? Ne m'en veuillez pas, patron. À propos de vitesse, l'ex-patronne de Kidjo arrivait chez Texier quand j'en sortais. Pour une *has been*, la mère Jost cultive une sacrée assurance. Antipathique, la matrone. Elle était mécontente de voir un flic, moi en l'occurrence, faire son boulot. J'ai cru rêver.

Sacha ravala une envie de renverser le bureau en hurlant. Lola était une grenade à enquinements. Qui plus est, une grenade dégoupillée.

– Dans le domaine de l'obstination, elle est franchement spectaculaire, soupira-t-il en réfléchissant à la manière de la désamorcer une bonne fois pour toutes.

– L'adjectif spectaculaire convient mieux à sa copine Ingrid, ajouta Ménard d'un air soudain rêveur. C'est une bombe ! Ba da boum ! En plus, elle n'a pas l'air d'une pimbêche avec ses grands yeux innocents. Je procède à son arrestation quand vous voulez, patron.

Sacha le fixa quelques secondes, puis déclara qu'en attendant les démineurs, il était grand temps de se concentrer sur Myriam Konata. Il croisa le regard de Carle. Presque aussi calme qu'un lac d'alpage, si on ratait la lueur d'ironie.

Un peu après onze heures, Ménard décrocha la timbale avec sa modestie habituelle.

– Buuuutttt ! Je suis trop bon ! Mon plan était redoutable. Myriam Konata est prof dans un centre de loisirs de Kinshasa. Son patron vient de me refiler son numéro de portable.

Sacha appela la jeune femme et mit le téléphone sur haut-parleur. Il la sentit tendue, à deux doigts de lui raccrocher au nez. Il était clair que l'assassinat de son frère n'avait pas renforcé sa confiance en l'humanité. Il réussit à la convaincre de son identité puis de sa bonne foi, lui fit comprendre que l'affaire Kidjo avait quelque chance de trouver enfin sa résolution grâce à l'investigation sur l'homicide de l'avocat Vidal. Manque de chance, Myriam Konata n'avait pas grand-chose à lui apprendre. Toussaint avait très mal pris la mort de son ami, puis questionné une foule de gens sans succès.

– Toussaint Kidjo et votre frère connaissaient-ils un certain Richard Gratien ?

– Non, ça ne me dit rien.

– Vidal travaillait pour lui.

– Je regrette de ne pas pouvoir vous aider. Norbert écrivait sur des

sujets politiques. C'était dangereux. Il jugeait prudent de ne pas me parler de ces affaires.

– Qui était à l'enterrement de votre frère, hormis Kidjo ?

– Les gens du village, les membres de ma famille, le musicien Wonda et sa mère, une pleureuse célèbre.

Ménard mima une hystérique en pleurs en train de danser la biguine. Sacha réprima une envie de l'assommer avec son téléphone.

– Personne de particulier à signaler ?

– Non, je ne vois pas.

Sacha se frotta la base du nez en cherchant comment poursuivre. Excédé par Arthur, Ménard, Lola pour ne citer qu'eux, privé des séances libératrices de boxe depuis un moment, fatigué par ses courtes nuits parfumées au white-spirit, il avait du mal à se concentrer.

– Demandez-lui si quelqu'un d'important était absent, suggéra Carle.

Sacha posa la question à Myriam.

– J'étais très étonnée de ne pas voir Isis. Choquée même.

– Isis ?

Ménard mima une danseuse égyptienne de profil. Sacha envisagea de noyer le lieutenant dans un sarcophage de goudron liquide.

– Isis Renta. Une Congolaise de Kinshasa qui avait été fiancée à mon frère. Malgré la rupture, ils étaient très proches. Par la suite, elle m'a fourni des excuses idiotes au sujet de son absence à l'enterrement.

Il obtint ses coordonnées. Isis Renta était hôtesse de l'air pour Air France et travaillait surtout sur les lignes reliant Paris aux différentes capitales africaines.

Après une série de coups de fil, on réussit à la localiser. En repos entre deux vols, elle devait reprendre son service pour le Paris-Douala de 13 h 40. Elle ne répondait pas au téléphone pour autant. Sacha enrôla Carle, laissant pour mission à Ménard de joindre l'hôtesse de l'air au téléphone, ou l'un de ses voisins, pour qu'elle attende leur venue. Ils coururent emprunter une voiture de fonction. Carle fixa la sirène sur le toit et démarra en trombe pour joindre le domicile d'Isis Renta, impasse de Bergame dans le 20^e arrondissement.

Elles avaient trouvé à se garer par miracle à deux pas des Vignes d'Oberkampf, et faisaient le tour du quartier afin que Sigmund se dégourdisse les pattes. Adeline Ernaux servait un client hésitant. Lola profita de l'intermède pour raconter comment Toussaint avait connu Adeline. Une secrétaire du commissariat prenait sa retraite. Les collègues avaient chargé Toussaint d'acheter du champagne pour fêter l'événement. Le policier était tombé sous le charme de la caviste. Pour la séduire, il avait commandé, à titre privé, douze caisses de vins variés.

– C'est moi qui en ai héritées. Toussaint n'aimait pas vraiment le vin. Chaque fois que j'ouvre une bouteille, je pense à lui. Quand je n'en ouvre pas aussi d'ailleurs.

Adeline l'accueillit avec émotion. Les deux femmes restèrent blotties l'une contre l'autre un moment. Lola n'avait pas revu la caviste depuis son mariage avec un sommelier du quartier. Elle accepta un verre de chablis, Ingrid refusa poliment, et on passa vite à l'essentiel.

– J'ai eu la visite du commandant Duguin. Il a débarqué sans prévenir. Ne m'en veuillez pas, mais je ne peux plus voir les flics en peinture.

– Déteste-les sans retenue, ma belle, je ne fais plus partie du sérail.

Adeline raconta qu'il avait tenté de savoir si Toussaint connaissait deux hommes impliqués dans la vente d'armes, dont l'avocat Vidal. Elle n'avait rien eu à lui dire. Et ça ne changerait pas, quelles que soient les circonstances. Lola l'interrogea à propos de Konata.

– Toussaint était triste, mécontent de lui-même. Il avait essayé de convaincre Norbert de quitter Kinshasa pour venir travailler à Paris. Il se reprochait de ne pas avoir insisté. J'ai voulu l'accompagner aux obsèques dans son village natal près de Kinshasa, mais il a refusé. Il disait que c'était trop dangereux. Il y avait des fanatiques à la gâchette facile.

– Il comptait enquêter sur place ?

– Il a interrogé ses confrères. Mais ça n'a rien donné.

– Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de ça à l'époque ?

– J'étais persuadée que vous étiez au courant.

– Toussaint m'avait caché la mort de son ami.

– Pourquoi donc ?

– Bonne question. À Paris, il enquêtait aussi, tu le savais ?

– Non, pour moi la mort de son ami était liée à la situation politique

de son pays. Ça n'avait rien à voir avec la France.

– Réfléchis bien. Toussaint ne pouvait guère passer ses coups de fil depuis le commissariat puisqu'il nous maintenait dans l'ignorance. Et tu vivais avec lui à l'époque, je me trompe ?

– C'était tout comme. On se retrouvait chez lui ou chez moi. Je me souviens d'un détail idiot...

– Dis toujours.

– Un jour, j'ai trouvé Toussaint au téléphone avec une inconnue. J'écoutais dans son dos, il ne me voyait pas. Il la suppliait de lui donner un rendez-vous, en souvenir du bon vieux temps. Je lui ai fait une scène. Toussaint m'a dit qu'il voulait la retrouver en tout bien tout honneur, pour parler de son ami. Norbert et lui avaient été amoureux de cette fille étant gamins. Elle avait préféré Norbert.

– Tu connais son nom ?

– Isis Renta. C'est tellement particulier que je n'ai pas oublié. Elle était hôtesse de l'air. Pour quelle compagnie, je l'ignore.

Isis. Lola eut l'impression de ressentir une décharge électrique. Elle remercia Adeline, quitta le magasin et remonta dans la voiture. Ingrid la retrouva en train de fouiller la boîte à gants. Elle en sortit les photos prêtées par Jean Texier, trouva celle qu'elle cherchait. Trois jeunes gens rieurs sous une feuille de palme et sous la pluie battante. La fille était jolie. Cheveux en petites langues cuivrées et indociles, front haut, yeux en amande et bouche pulpeuse. Elle lut la légende au dos : *Isis, Toussaint et Norbert adorent la saison des pluies !*

– *It's fucking great, Lola !*

– Oui, on vient de progresser, ma grande.

– *Wouarf !*

Même Sigmund approuvait.

Elles s'installèrent dans le cybercafé de la rue Oberkampf, avec pour objectif d'établir un relevé des compagnies aériennes couvrant l'Afrique et de les appeler une à une. Jusqu'à dénicher celle qui employait l'ex-fiancée de Norbert Konata. Lola s'offrit un galop d'essai en appelant Bravo Air Congo. Elle inventa un cas de force majeure, un décès dans la famille Renta. Échec sur toute la ligne.

– Sacré bonsoir, ça ne va pas être coton.

– *Coton ?*

– Facile, si tu préfères.

– À cause des mesures de sécurité depuis le 11 septembre ?

– Bien vu. Les compagnies ne rigolent pas avec le risque terroriste, et sont devenues paranoïaques concernant les informations sur leurs personnels. Ce n'est pas à une Américaine que j'apprends ça.

– Essayons encore. Du moins avec les compagnies les plus importantes.

– *C'est avec l'eau du corps qu'on tire celle du puits, disent les*

Sénégalais. Bien, retrouvons nos manches.

– Lola, il y a un problème.

– Lequel ?

– Je dois être au *Calypso* plus tôt que prévu.

– Ne me dis pas que ton cabaret s'est lancé dans les matinées enfantines.

– Timothy organise une party privée. Un vidéaste va filmer mon show. Ils ont besoin de moi pour pouvoir régler les lumières. Dès le spectacle terminé, on course l'hôtesse de l'air où tu voudras.

– Je ne connais plus personne à soudoyer dans les aéroports, soupira Lola. J'avais quelques tontons dans le temps, une autre génération. Ah, c'est agaçant de ne pas pouvoir faire tout soi-même. Heureusement que Barthélemy existe. Évidemment, il est un peu lent... Je l'appelle, et cap sur le *Calypso*. Ça va finir par devenir mon deuxième bureau.

– Je n'avais pas remarqué que tu en avais déjà un.

– Tu as quelque chose contre ma table de salle à manger ?



La porte s'ouvrit sur une jeune femme en uniforme bleu marine, maquillée à la perfection et impatiente de quitter son domicile. Marvin Gaye chantait en arrière-fond. Sacha montra sa carte de police. L'hôtesse de l'air se mordit les lèvres.

– Je suis de service dans peu de temps.

– Oui, départ imminent pour le Cameroun, nous sommes au courant. À part ça, vous ne répondez jamais au téléphone ?

– J'ai oublié de le rebrancher. Je dors souvent pendant la journée pour récupérer de mes vols de nuit, pas question d'être réveillée par la sonnerie.

Elle rentra dans son studio, éteignit la chaîne stéréo, ficha le câble du téléphone dans la prise. La sonnerie retentit immédiatement. Elle décrocha.

– Vos collègues viennent d'arriver, lieutenant Manard. Oui, pardon, *Ménard*, dit Isis Renta d'un ton sec avant de raccrocher. (Et s'adressant à Sacha :) Mais qu'est-ce qui se passe à la fin ?

– L'avocat assassiné à Colombes. Le pneu enflammé. Vous avez lu la presse ?

– Oui, mais je ne vois pas...

– La technique employée rappelle celle de l'homicide de votre ami Toussaint Kidjo. Myriam Konata nous a parlé de vous, de vos liens avec Konata.

– Je ne vois toujours pas le rapport.

Elle se frottait la base du cou d'une main nerveuse. La peur d'arriver en retard à son poste, ou une inquiétude d'une autre nature ?

– Vous êtes pressée, je vais donc être direct. Myriam ne comprend pas pourquoi vous n'étiez pas à l'enterrement de son frère. Moi non plus.

– Mais vous n'avez pas le droit de vous mêler d'affaires privées...

– J'ai même celui de vous embarquer dans nos locaux à l'instant.

Elle consulta sa montre. Puis expliqua qu'à l'époque une grève des personnels au sol de l'aéroport l'avait empêchée de quitter Paris pour se rendre à Kinshasa.

– Myriam n'a jamais voulu me croire. Mais je n'y peux rien.

Sacha demanda discrètement à Carle d'appeler Ménard.

– On vous emmène à Roissy Charles-de-Gaulle, dit-il à Renta. Nous parlerons en route.

Elle leur offrit une grimace défaitiste, attrapa son bagage et suivit le mouvement. Carle prit le volant de la Renault, le commandant et l'hôtesse s'installèrent à l'arrière. Ménard rappela alors qu'ils passaient la porte de Vincennes pour accéder au périphérique. L'histoire de Renta tenait. Il y avait bien eu grève dans la période indiquée. Sacha raccrocha et pressura l'hôtesse de questions. Elle lui dépeignit Kidjo et Konata en amis fidèles et regrettés, affirma ne connaître Gratien et Vidal qu'à travers la presse. Elle était désolée, elle aurait voulu les aider. Au fur et à mesure qu'on progressait vers l'aéroport, elle se détendait un peu. En toute logique, sa peur de tout à l'heure correspondait à son inquiétude de rater son vol. Mais Sacha n'aimait pas s'abandonner complètement à la logique.

Il poursuivit son interrogatoire jusqu'au moment limite de l'embarquement, et exigea son numéro de portable. S'il avait besoin de lui parler de nouveau, il faudrait cette fois qu'il puisse la joindre.



Lola patientait sur le Chesterfield vert d'Ingrid, laquelle se travestissait pour son spectacle. Relégué aux oubliettes, le costume squelette. Ingrid alias Gabriella Tiger se transformait en une créature difficile à identifier. Sorcière des marais ? Sirène ayant eu un léger problème d'exposition radioactive ? Les amours coupables de Miss Univers avec une sardine en boîte ? Marie n'avait certes pas lésiné sur les écailles.

La sonnerie de son portable dilua ses interrogations. Barthélemy annonçait qu'Isis Renta décollait pour Air France. Il avait même obtenu son numéro de téléphone grâce à son indic de France Télécom, hélas, l'hôtesse ne répondait pas.

- Objectif Roissy, annonça Lola à la créature des Marais.
- Après le show ! répliqua Ingrid, mains sur les hanches, et visage méconnaissable sous le fond de teint olive et la perruque vert fluo.
- Qui dit le contraire ? Au fait, rayon poissonnerie, c'est quoi l'idée générale ?
- Je suis La Fille des Flots, inspirée du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Joli, non ?
- Pas loin ! Je deviens bonne, constata Lola.
- Alors, tu aimes ?
- Lola acquiesça, les deux pouces levés.

– Commandant, quelqu'un vous attend. Depuis un moment.

Sacha remercia la secrétaire, récupéra le café au distributeur poussié de la Brigade et rejoignit son bureau.

Nadine Vidal fumait devant la fenêtre entrouverte. Profil pâle, tendu, manteau de fourrure sur les épaules qui la faisait paraître plus fragile. Voyant Sacha, elle noya sa cigarette dans un gobelet en plastique d'un geste nerveux.

– Désolée, c'est interdit, mais... je n'arrive pas à m'arrêter.

– Que puis-je pour vous ?

– Me donner l'autorisation d'aller me reposer. Quinze jours pas plus, ce sera... suffisant. Un ami tient une clinique à Neuilly. Il a dit qu'il allait m'aider. Je...

– Il vous est arrivé quelque chose ? On vous a menacée ?

– Le téléphone sonne sans arrêt. Les journalistes font le siège en bas de chez moi. C'est insupportable...

– Loin de moi l'envie de vous empêcher de vous remettre à votre rythme.

– Merci, commandant.

– Donnez-moi l'adresse.

Elle la nota d'une main tremblante et lui tendit. Il s'approcha, pressa son épaule et alla fermer la porte.

– Vous êtes un homme en qui on peut avoir confiance. S'il vous plaît, ne communiquez cette adresse à personne.

Il hocha la tête, s'adossa à la porte.

– Je me doute que Gratien est passé chez vous avant qu'on ne retrouve votre mari.

La peur affleurait sur sa peau pâle ou n'était-ce que la fatigue ? Elle était venue lui confier ses craintes, mais hésitait encore. Maintenant que son mari avait disparu, sans doute n'était-elle plus rien pour Gratien. Sinon une source d'ennuis.

– Laissez-moi vous aider, Nadine.

– J'avais appelé Gratien dans la soirée pour savoir si Florian était chez lui. Gratien est venu dans la nuit. Il était fou d'inquiétude.

– Que voulait-il ? Des documents, n'est-ce pas ?

– Oui, les contrats de leurs dernières affaires...

– Et ses fameux carnets.

– Non, je suis certaine que Florian ne les avait pas au coffre.

– Comment le savez-vous ?

– Je connais le contenu du coffre. Quand j’ai vu que Florian ne rentrait pas, je l’ai ouvert.

– Pour quelle raison ?

– J’ai craint qu’il ne soit parti avec une autre femme. J’étais comme folle. Je voulais vérifier qu’il n’avait pas emporté son passeport.

– Et le passeport était bien là ?

– Oui, mais il n’y avait pas de carnets. Seulement des contrats relatifs aux activités de Gratien et de mon mari.

Il attendit une suite qui ne venait pas. Nadine était bel et bien terrorisée. Et ce n’était pas seulement des journalistes dont elle voulait se protéger.

– En cas de malheur, il n’était pas question que ces documents se retrouvent dans la nature. C’est bien ça ?

– Richard Gratien connaît la combinaison du coffre. Il a pris ce qu’il voulait.

– Il vous a brutalisée ?

– Non...

– Nadine, je vous en prie. Je vois bien que vous me cachez quelque chose.

– Gratien m’a giflée. Il avait deviné depuis un moment que j’essayais de convaincre Florian de le lâcher. Il s’est mis à hurler, m’a demandé où se cachait mon mari, si je comptais le rejoindre quelque part.

Elle ne pleurait plus. Comme si elle avait épuisé sa réserve de larmes mais sa bouche se tordait à l’évocation de ce que Gratien lui avait fait subir.

– Il m’a frappée une seconde fois, je suis tombée... Il m’a donné un coup de pied dans le ventre. Quand il a compris que je n’en savais pas plus que lui, il est reparti. Ce que je viens de vous dire, commandant...

– Oui ?

– Je ne le répéterai à personne officiellement. Ne comptez pas sur une déposition.

Une plainte contre Gratien aurait pourtant bien fait son affaire. Elle lui aurait permis de le déstabiliser et de pouvoir l’interroger plus efficacement. Sous la surface lisse de l’avocat, la violence dénichée, enfin. Il observa un instant Nadine Vidal. Elle avait resserré son manteau sur sa poitrine, semblait transie et épuisée.

Cette femme avait la fragilité de la statuette en verre ornant le bureau de Mars. Mais il sentait qu’elle ne céderait pas. Il téléphona à Ménard, lui ordonna d’accompagner Nadine Vidal à la clinique. Il l’intercepta avant qu’il n’entre dans le bureau.

– Je ne pense pas qu’elle essaie de nous filer entre les doigts, mais vérifie qu’elle est bel et bien enregistrée. Si c’est le cas, je veux que sa chambre soit gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ménard embarqua Nadine Vidal sans faire de commentaires.

La porte du bureau commun était entrouverte. Carle était occupée à passer un coup de fil personnel, à son mari apparemment. Il frappa, entra. Elle raccrocha sur une formule rapide.

Un rayon de soleil providentiel perçait le plomb des nuages. Sacha proposa de prendre un verre sur le boulevard Saint-Michel. Il comptait lui parler de Nadine Vidal. Elle refusa, le bruit des brasseries la saoulait.

Ah, Capitaine Carle, tu es du cuir le plus coriace, celui dont on fait les valises sans poignets. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?



– Je peux emprunter cette grosse valise ?

– Mais elle est pleine d'accessoires bien pliés, fit remarquer Ingrid. Du polyester mou, comme ça pas de froissement.

– Intéressant.

– C'est Marie qui décide. Gare à ne pas troubler les méthodes de rangement de ma costumière.

– Je serai précautionneuse, annonça Lola en saisissant les accessoires froufrounants pour les déposer sur le Chesterfield. Roissy, nous voici !

– Attention, tu m'as promis qu'on n'irait nulle part. *No Africa, OK ?*

– No Africa, comme tu voudras. Cette valise a une utilité qui t'apparaîtra une fois au cœur de l'action.

Elles quittèrent le *Calypso* avec Sigmund, évitant à nouveau l'œil mirador d'Enrique le portier. Ne rentrant pas dans le coffre de la Twingo, la valise envahit l'espace vital du dalmatien. Ingrid mit la radio pour le détendre et fut enchantée de tomber sur *I Feel Love* de Donna Summer. Lola protesta, elle n'aimait pas les musiques répétitives. L'amie américaine lui fit remarquer que les grands moments méritaient d'être répétés à l'infini.

Ooohh / It's so good, it's so good / It's so good, it's so good / It's so good / Ooohh...

Elles rallièrent Roissy Charles-de-Gaulle en une demi-heure. Armée d'une patience en acier et de sa valise en polyester, Lola s'entretint avec un jeune homme de mauvaise humeur du service client. Elle se lança dans une histoire osée de bagage oublié par Isis Renta, réussit par miracle, et en tablant sur l'épuisement rapide du jeune homme, à récupérer quelques informations. Leur croisement habile lui permit de tirer une conclusion fatale : l'hôtesse faisait partie de l'équipage du vol

ayant décollé depuis longtemps vers le Cameroun. Elle serait de retour demain par le vol Douala-Paris atterrissant à 06 h 10. Lola prit la situation avec bonhomie. Et proposa à Ingrid de lui payer l'hôtel : elles seraient à pied d'œuvre, l'aube venue, pour cueillir la fille de l'air.

– Et s'ils n'acceptent pas Sigmund ?

– J'ai mon plan, répliqua Lola en désignant la valise.

Tandis qu'Ingrid la dévisageait sourcils froncés, elle interrogea un employé de l'aérogare qui lui indiqua l'Hôtel Ibis, accessible au bout de trois kilomètres par une navette. Si les renseignements de cet homme étaient exacts, l'hôtel acceptait les animaux.

– Tu vois, Ingrid, pas de raison de s'énerver.

– Si les hôtels du coin avaient refusé les chiens, tu aurais forcé ce pauvre Sigmund à se cacher dans la valise ?

– Bien sûr. Cet animal a le sens du devoir. Dix minutes de valise n'ont jamais tué personne. Et si les détecteurs à fumée existent bien, ceux à chiens sont à inventer. Trois arguments inattaquables. Bon, allons nous coucher, la matinée sera sportive.

Sacha se leva à cinq heures et rejoignit son club de boxe thaï. Il y retrouva Rachid, son ami restaurateur, qui s'accordait le même détour avant de partir s'approvisionner à Rungis. Après quelques rounds, Sacha sentit la tension des jours passés se diluer enfin. Ruisselants, ils s'accordèrent une pause, calés contre les cordes dans un coin du ring.

– Tes nouvelles fonctions te mangent la tête, Sacha. Je me trompe ?
 – Un peu plus de temps et je serai au diapason.
 – Excuse-moi, mais je ne te sens pas sur ce coup-là. Qu'est-ce qui se passe au juste ?

– Carle, ma collègue, n'encaisse pas que mon patron m'ait donné le poste plutôt qu'à elle.

– J'imagine que dans ta partie, des problèmes d'entente au sein de l'équipe, c'est la recette pour une cata. Je me trompe ?

– Ce n'est pas vraiment ça qui me tracasse. Je me suis habitué à Carle.

– Et le problème est ?

– Mon patron. Je ne comprends pas pourquoi il m'a choisi. Carle est pénible mais compétente. La police est une administration. Et dans l'administration les escaliers sont plus verticaux qu'obliques.

– En toute logique, Mars aurait dû te laisser faire tes armes avant de te balancer aux premières loges. C'est ça, la question qui tue ?

– Tout juste.

– Tu es peut-être son genre, chéri...

Rachid lui donna une tape amicale sur l'épaule avant de se figer. Il avait visiblement repéré une nouveauté plaisante. Sacha tourna la tête pour découvrir Antonia, flanquée d'Honoré, le géant silencieux, en casquette et livrée grises. Une tenue décalée pour une salle de sport parfumée à la sueur. Mais celle de l'épouse de Gratien l'était plus encore. Une combinaison pantalon sans manches, fluide, noire, au décolleté profond. Le géant tenait un blouson de fourrure, au col de cuir rouge, prêt à sauver sa patronne du moindre frisson. Entre ses mains en battoirs, le vêtement évoquait un petit animal écrasé sur une route de campagne.

– Comment allez-vous, commandant ?

Voix grave, toujours étonnante, mouvement gracieux de sa main parée de bagues. Rachid murmura entre ses dents :

– Tu n'as pas perdu la forme dans tous les domaines, l'ami !

Sacha agrippa une serviette-éponge et quitta le ring pour s'avancer

vers les nouveaux venus. Antonia le détailla sans se gêner alors qu'il s'épongeait le torse.

– Honoré me promène dans la nuit, quand je ne trouve pas le sommeil.

– Ses insomnies et les vôtres coïncident, c'est formidable, dit Sacha en fixant le géant.

Regard de brouillard sur gueule couturée, la mémoire de ce type doit valoir le déplacement, pensa-t-il en ne répondant pas au sourire d'Antonia.

– Vous êtes mécontent ? J'envahis vos rares temps de repos. Je comprends ça. Vous vous demandez aussi comment j'ai su vous trouver. C'est simple : Fabert. Il voit souvent mon mari. Richard connaît tant de monde, dans tant de secteurs sensibles. Hier, ils parlaient de vous. Fabert sait tout ce qui vous concerne.

– Et vous écoutez aux portes. Splendide.

– Richard ne me cache rien. Fabert ne vous aime pas. Il pense que vous êtes dangereux. Mais je vais vous laisser prendre votre douche. Je vous attends dehors.

Elle se tourna vers le géant, celui-ci couvrit ses épaules du blouson en fourrure, et ils quittèrent les lieux.

– Ultrabandante et dangereuse, lâcha Rachid en enlevant ses protège-tibias. Je crois comprendre que notre séance est terminée ?

– On remet ça samedi, je t'appelle.

– Bien sûr.

L'eau très chaude ruisselant sur son corps apaisé, Sacha pensa au calme d'Antonia.

Une perfection. Le luxe de ceux qui détiennent un vrai pouvoir.

Quelques pas dans la rue, et il repéra Honoré adossé à une Bentley aux vitres teintées. Le chauffeur ouvrit la portière, Sacha se glissa à bord.

Muguet, lilas et bois humide. Son parfum avait conquis l'espace, mais Antonia semblait plus fragile à présent, alanguie dans le confort du cuir patiné. Elle buvait un verre de lait, le blouson de fourrure roulé en boule sous sa nuque. Elle reposa son verre sur une tablette, et ses longues mains sur la soie de son vêtement.

– J'aurais une longue histoire à te raconter, mais il faudra trouver un autre moyen car je suis trop fatiguée pour parler longtemps. Je ne t'ai pas menti au sujet de mes insomnies. Tu veux un verre de lait, ou autre chose ?

– Non merci. Votre mari ne vous accompagne pas dans vos promenades nocturnes ?

– Dans le fond, je suis plus sa fille que sa femme. C'est bizarre, je sais.

– Si vous le dites.
– C'est la vérité.
– Pourquoi ces confidences au sujet de Fabert tout à l'heure ?
– Parce que tu es un homme à qui j'ai envie de parler. J'ai noté que tu avais des cicatrices. Ton sourcil fendu. Quelques autres traces sur le torse. Nous nous ressemblons, toi et moi. Tu ne l'aurais pas cru, n'est-ce pas ?

– De quoi parlez-vous ?
– Tu ne veux pas me tutoyer ?
– Non.
– Tu vois, je te l'avais dit, je n'y arriverai pas avec des mots.
Elle avait cessé de sourire. Elle se redressa sur son siège, fit glisser les pans de son décolleté sur ses épaules révélant les seins splendides que Sacha avait imaginés. Il réussit à rester impassible.

Antonia se contorsionna et tira son vêtement jusqu'à la naissance de son pubis. Son ventre était barré d'une large cicatrice transversale. Il avala sa salive.

Elle posa sa main écartée sur ce ventre torturé, la cicatrice apparaissait en fragments violacés entre ses doigts bagués.

Sacha saisit le blouson qu'il déboutonna. Il le posa sur Antonia Gratien, cachant sa nudité du mieux qu'il put. Elle replia ses jambes sous elle, ses bras sur le blouson.

– Ils m'ont attaquée à trois. À la machette. Ils ont arraché l'enfant de mon ventre, tu comprends ?

Elle se mordait les lèvres, l'implorant du regard.

– Tu comprends, Sacha ?
– Je suis désolé.
– Non, tu ne comprends pas. Je dois une reconnaissance éternelle au vieil homme. Il m'a sauvée. Je me vidais de mon sang dans la rue, il m'a emmenée. J'ai été entre la vie et la mort pendant des semaines, Gratien a veillé sur moi. Ne lui fais pas de mal.

– Qui vous dit que j'en ai l'intention ?
– Tout. J'aime la façon dont ton corps danse et s'abandonne quand tu te bats, mais je sens, je sais que tu es implacable. Tu n'hésiteras pas.
– Vous savez qui a tué Vidal ?

– Non, mais ce n'est pas Gratien. Vidal était comme son fils. Il le pleure chaque nuit. Il se cache, mais j'entends la douleur du vieil homme. Il faut me croire, je ne mens jamais. Pars maintenant, s'il te plaît. Je reviendrai bientôt te voir.

Elle avait repris sa posture nonchalante, son visage était celui d'une enfant qui va trouver le sommeil. Sacha sortit de la Bentley, échangea un regard avec Honoré. Il pensa que le géant muet avait entendu les conversations les plus intéressantes de Paris au volant de la luxueuse voiture de son maître. Il aurait donné cher pour recueillir son avis sur

un certain nombre de questions. Par exemple : quelle était la vraie nature de Richard Gratien ? Celle du butor frappant une femme déjà ébranlée par l'angoisse, ou celle du sauveur arrachant une gamine à une mort certaine ?

En marche vers le métro, il lui sembla que le parfum d'Antonia dessinait un halo autour de lui.



Les petites heures du matin, et toujours la nuit. Le terminal 2C était une énorme conque scintillante et dégarnie sous la noirceur du ciel. Quelques guichets ouverts, un homme de ménage poussant son chariot, des voyageurs disséminés. Elles étudièrent le panneau des arrivées, repérèrent la zone de débarquement.

Vingt minutes après l'atterrissage, elles la virent arriver au milieu d'un groupe en uniforme de la compagnie.

– Tout doux, à mon signal, prévint Lola.

Quelques palabres amicaux, le groupe se dessouda, Isis Renta se dirigea vers la sortie. Ingrid, Lola et Sigmund suivirent. La jeune femme tira sa valise à roulettes jusqu'à l'arrêt de la navette pour Paris. Lola était satisfaite de l'ambiance : pas un être vivant aux alentours.

Isis alluma une cigarette, s'adossa au mur, tira une longue bouffée qui parut lui faire un bien fou.

– Vous avez raison de vous détendre.

– Pardon ?

Lola agita sa carte de police périmée sous le nez de l'hôtesse de l'air.

– Ça va vous aider à être coopérative pour l'interview.

– Mais j'ai vu vos collègues, hier ! C'est du harcèlement.

– Le commandant Duguin a son propre agenda. Moi, je dépends du commissariat du 6^e arrondissement, celui de feu Florian Vidal.

– Eh bien, arrangez-vous avec Duguin ! De toute façon, je n'ai rien à dire.

– C'est à moi d'en décider.

– Vous êtes décatie pour être de la police. Et le dalmatien, la grande blonde, ça ne colle pas... Vous me lâchez ou j'appelle la sécurité !

À travers la baie vitrée, deux hommes en vestes fluo, les manutentionnaires des cars Air France. Scandale à l'horizon. Lola sortit la seringue de sa poche, et piqua Renta dans le cou. L'hôtesse roula des yeux et s'effondra. Ingrid avait étouffé un cri.

– On s'énervera quand on aura le temps. Attrape-la sous les épaules. Ingrid balbutia une phrase incompréhensible.

– Par pitié, fais ce que je te dis, ou les ennuis vont pleuvoir.

Coup d'œil aux employés fluorescents, qui n'avaient encore rien

remarqué. Ingrid s'exécuta. Lola désigna un pilier. L'Américaine allongea l'hôtesse derrière sa masse de béton, et l'ex-commissaire la ligota avec du ruban adhésif extra fort.

- Tu m'expliques ce qu'on fabrique ?
- Ce qu'on peut avec les moyens du bord.
- Pas si moyens que ça. C'est quoi, cette seringue ?
- Une bricole que j'ai demandée à Barthélemy. De la récup', après des descentes chez les dealers. Tu n'imagines pas avec quoi les gens se défoncent.

- Lourd comme méthode.
- Ça dépend pour qui. C'est avec ce genre de sauce que ses tueurs ont embarqué Toussaint.

- Et tu utilises les mêmes méthodes que ces salauds...
- C'était mon plan B. Si elle avait coopéré, on n'en serait pas là.
- Si elle n'a rien à se reprocher, elle nous collera un procès au postérieur.

- Non, aux *fesses*.
- *Whatever*.
- Ingrid, sache qu'il y a des moments où il faut prendre des risques.
- Je te rappelle que je suis étrangère ici. Un faux pas et me voilà renvoyée dans mon pays.

- Tu ne veux pas être impliquée, je comprends. C'est ton droit. Ramène Sigmund à Paris. Merci pour tout, et à plus tard.

- C'est trop facile !

Elles se chamaillèrent jusqu'à ce qu'Isis Renta reprenne conscience. Le dalmatien renifla ses cheveux alors qu'elle commençait à gémir et à gigoter. Ingrid finit par s'asseoir dans un coin. Le dalmatien jugea plus prudent d'enfouir sa truffe et sa conscience dans le giron de l'amie américaine. Lola extirpa un petit magnétophone de son imper, le déposa près de sa prisonnière. Et le mit en marche.

- Norbert Konata. Dis-moi tout ce que tu sais.
- RELÂCHE-MOI TOUT DE SUITE, VIEILLE DINDE, OU J'APPELLE LA SÉCURITÉ !
- Norbert. Et vite. Je commence à m'ennuyer ferme.

La Congolaise se mit à hurler. Un cutter émergea de l'imper. Lola le braqua vers le visage de sa victime. Qui se tut dans la seconde.

- Écoute-moi bien Renta. J'ai peut-être l'air décati mais j'en ai maté de plus coriaces. Tu réponds à mes questions ou je te redessine la tronche.

L'hôtesse suait à grosses gouttes, ses yeux semblaient prêts à jaillir de son crâne.

- Tu n'es pas allée à l'enterrement de ton ex en Afrique. Pourquoi ?

Le divisionnaire fixa les journaux que sa secrétaire avait déposés sur son bureau comme s'ils allaient le mordre au visage. La presse s'éclatait à fond avec l'affaire Vidal, cette ambiance orgasmique agaça en haut lieu.

– S'il n'y avait que les pisse-copie pour nous les briser, ça irait encore, lâcha-t-il. J'ai déjeuné avec le patron de Fabert pour qu'il garde son roquet en laisse. Je ne sais pas si je vais pouvoir les tenir longtemps.

– Alors dites-moi tout ce que vous savez sur Antonia Gratien, suggéra Sacha.

Il lui avait raconté la scène dans la Bentley, en détail. Mars s'étira dans son siège. Le geste ne sembla pas le détendre pour autant. Sacha connaissait la sensation.

– Témoignage authentique. Elle a été violée étant ado, s'est retrouvée enceinte, et comme une horreur n'arrive jamais seule, des miliciens l'ont attaquée. Ça s'est passé pendant une émeute, sous le régime Mobutu. Gratien l'a trouvée par hasard. Et sauvée in extremis. Ensuite, il a fait de cette femme splendide mais meurtrie à jamais son épouse. On dit qu'il ne lui cache rien de ses affaires. Antonia a regardé le diable en face. Alors un peu plus ou un peu moins...

– J'aimerais savoir à quel jeu elle joue en me prévenant au sujet de Fabert.

– On le saura, n'aie crainte.

– Vidal sort de nulle part, Antonia revient de loin. Gratien aime adopter des chiens perdus sans colliers.

– Pas faux.

– Elle m'a dit : *Dans le fond, je suis plus sa fille que sa femme*. Vidal lui ressemblait.

– D'après toi, ces deux-là ont eu une histoire ? Gratien découvre que le seul fils que le destin lui a permis d'emprunter saute sa femme. Il se venge en le grillant comme une merguez. C'est un violent puisqu'il a mis une correction à Nadine Vidal, sa quasi-belle-fille.

– Peut-être. Il y a beaucoup de passion dans cet homicide.

– Gratien a l'air détruit.

– Sertys affirme que c'est un excellent comédien.

– Ta théorie pourrait se tenir.

– *Pourrait*, seulement ?

– Les RG savaient déjà bosser avant qu'on leur donne des allures de

FBI. Les Gratien ont toujours été d'un grand intérêt pour ces messieurs du Renseignement. Personne n'ignore qu'Antonia collectionne les amants. Jeunes de préférence. Et beaux garçons. Crois-moi, si elle avait couché avec Vidal, ça se saurait. En plus, c'est toujours avec la bénédiction de son mari. N'oublie pas, on n'est pas dans un drame bourgeois, avec les Gratien.

– Autre possibilité. Plus simple celle-là. Antonia est la jeune épouse, et comme ils n'ont pas d'enfant, l'héritière. Manque de chance, *le vieil homme* embauche un paumé comme chauffeur. Il lui découvre des qualités, lui paye des études. Le gars s'accroche. Gratien lui présente ses relations, le branche sur ses contrats. Pour Antonia, la pilule ne passe pas. Elle se croyait parée pour une vie de luxe, la voilà tenue de partager. Alors, elle élimine Vidal avec l'aide du fidèle Honoré. Et travestit sa mort en vengeance politique. En s'inspirant du meurtre d'un flic dont le meurtrier court toujours.

– Une théorie plus solide que la première.

Les deux hommes se fixèrent un instant en silence.

– Mais un détail ne colle pas, reprit Duguin.

– La présence insistante de Fabert. Chez Gratien. Parce que tu penses qu'il flaire autre chose qu'un crime passionnel.

– Exactement. Et je vous le répète : je ne comprends pas pourquoi Antonia est venue me prévenir.

– Je travaille sur le problème Fabert. Chaque chose en son temps.

– Je sais.



Lola dégagea la lame d'un coup de pouce. Elle entendit le cri étouffé d'Ingrid. « *Lola, no !* »

– Renta, regarde-moi ! Tu ne m'as pas crue quand je t'ai dit que j'irai jusqu'au bout, pour lui ?

Les yeux de la Congolaise restaient écarquillés. Lunes tremblantes.

– Ne fais pas ça, je t'en supplie, sanglota Ingrid.

– On s'avance au bord de la falaise pour scruter la noirceur de la mer, mais la vague s'intéresse à notre attirance pour la méchanceté... (Le cutter était comme soudé à son bras. Il suffisait d'un léger mouvement.) On lui plaît trop. La vague décide de nous emporter.

Lola plongea la lame dans le cou de Renta. Ingrid hurla. Son jean et son T-shirt maculés de sang. Elle partit en reculant. Une voiture arrivait. Crissement de pneus. Lola vit la silhouette de son amie emprisonnée par la lumière acide des phares. L'automobiliste se mit à Klaxonner, Klaxonner...

Elle se réveilla en sueur. Se redressa sur un coude. Son radio-réveil indiquait 4 h 17. Elle se leva en titubant, décrocha le téléphone.

– Allô ? Patronne ?

– Tu me sauves d'un cauchemar en technicolor et en relief, mon bon Jérôme. Mais tu as tout de même intérêt à avoir une solide excuse pour me réveiller à une heure aussi indécente...

– C'est Bangolé. Enfin, du moins, je crois.

Barthélemy parlait à voix basse, ne voulant sans doute pas être entendu de ses collègues.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est pas beau à voir. Il faut que vous veniez. Tout de suite.

Il lui communiqua l'adresse d'un musée en construction entre les rues Curial et d'Aubervilliers. Et raccrocha. Lola essuya la sueur sur son front et réprima un frisson.

Le taxi la déposa devant un immeuble de briques aux larges baies métalliques. Elle avait vu la façade en photo dans la presse, se souvenait d'une annonce du genre : *Émergence d'un lieu de culture générale où le dialogue entre l'art, les pratiques culturelles et les territoires doit être permanent*. En matière de pratiques et de territoires, elle connaissait le coin surtout pour abriter une forte concentration de dealers de crack. La mairie de Paris investissait des millions dans la réhabilitation des anciennes pompes funèbres de Paris. Et comptait en faire un bidule culturel à géométrie variable mâtiné d'une résidence d'artistes. À croire que certains confondaient fonds publics et manne céleste.

Voiture banalisée garée sur le passage piéton, gyrophare toujours fiché sur le toit. Et camionnette de l'Identité judiciaire parquée de travers sur le trottoir.

Elle déboucha dans un gigantesque hall de type Baltard ouvert au vent mauvais, encombré de gravats et vaguement éclairé par la lune embrumée. Un bruit d'ailes lui fit lever la tête vers une verrière métallique colonisée par des pigeons. Elle éclaira son chemin à la lampe de poche jusqu'à un escalier central.

Elle trébucha sur un câble, perdit sa lampe. Bruit de pas précipités. Elle récupéra la torche, se retourna d'un bond, éclaira le visage de Barthélemy.

– Tu m'as fait une frayeur, grand stupide !

– Je voulais vous intercepter avant le Nain de Jardin.

C'était le surnom que ses ex-collègues du 10^e avaient attribué à Jean-Pascal Grousset, son successeur. À éviter comme la peste.

– Il est là ?

– Sur le départ, le ciel soit béni. Patientez un peu dans un coin discret.

Elle attendit près de trois quarts d'heure l'émergence du Nain de Jardin flanqué d'un planton en uniforme. Ses paroles résonnèrent un bon moment sous la verrière. Le procureur n'allait pas apprécier le massacre. Le maire non plus. Qui plus est dans un lieu dédié à la culture pour tous. Bla-bla. Scandale en perspective. Ah, on n'avait pas besoin de ça ! Ses phrases s'effilochèrent dans la rue.

Elle s'aventura dans l'escalier, perçut une lueur, des voix. Au deuxième sous-sol, elle reconnut Émilien, un lieutenant débrouillard avec qui Barthélemy aimait faire équipe. Puis Ferrand et Baccari, deux vétérans de l'IJ, qui la saluèrent avec déférence.

Sol jonché de détritus. Odeur caractéristique de sang et d'excréments. Dans un coin, les restes d'un feu dont on apercevait encore les braises, et le capitaine Métayer parlant à un SDF sans âge.

– C'est lui qui a donné l'alerte, expliqua Barthélemy. Il cuvait sous une pile de cartons quand les tueurs sont arrivés. Un homme et une femme.

– Il les a vus ?

– Métayer lui fait répéter son histoire depuis des heures, ça ne donne rien. Aucune description précise.

– Les voix, peut-être ? Il peut au moins donner un âge, une origine géographique, sociale...

– Ne rêvons pas, patronne. Il était largement alcoolisé. Mais pas au point de se montrer quand le massacre a commencé. Ensuite, il ne sait plus combien de temps il a fait l'autruche avant d'ameuter le gardien qui dormait dans sa cahute. Le chantier est immense. Le gardien ne pouvait rien entendre.

Les techniciens de l'IJ avaient fini leurs relevés. Barthélemy dirigea sa lampe torche vers le corps.

Il était allongé sur le dos, dans son survêtement vert. Lola reconnut les baskets aux lacets roses. C'était tout ce que l'on pouvait identifier : le visage n'était plus qu'un amas de pulpe sanglante. Barthélemy montra un sac en plastique contenant un marteau empoissé.

– C'est Aimé Bangolé, patronne ?

– J'en ai peur.

Elle avait le sentiment de l'avoir condamné à mort en le traquant à Belleville. Barthélemy ne semblait pas plus fier de lui. Baccari annonça qu'il avait repéré une piqûre dans le cou de la victime. Lola et Barthélemy échangèrent un air de connivence apitoyée.

Il proposa de la ramener chez elle en voiture. Elle refusa. Il avait un crime sur les bras, elle pouvait se débrouiller seule. Barthélemy la laissa partir après bien des palabres.

Elle fila vers l'hôpital Saint-Louis, portée par une énergie malade. Une litanie de mots qui lui chamboulaient les synapses. Il lui semblait que la voix de Toussaint l'accompagnait, que sa ritournelle enflait

dans sa tête.

Écoute dans le Vent... Le Buisson en sanglots... C'est le souffle des ancêtres... Écoute dans le Vent... Écoute...

Elle avait joué avec la destinée, dressé l'oreille pour la voix d'un mort qui la suppliait de lui tendre la main depuis les ténèbres. Et c'étaient ces ténèbres qu'elle avait choisies au détriment de la vie.

Les murs de l'hôpital. Elle les longea le cœur gonflé de regrets, bifurqua dans la rue Alibert. Le canal à deux pas. Elle percevait son odeur de vase amplifiée par les dernières pluies. *Ils sont dans l'Eau qui coule... Ils sont dans l'Eau qui dort... Ils sont... Ils sont...*

Une silhouette sur le pont. Haute, maigre. Lola continua d'avancer, elle avait l'impression que si elle s'arrêtait, son cœur se transformerait en cendres qui s'éparpilleraient dans l'eau noire. La silhouette était une femme décharnée. Visage de momie joviale, sourire avarié. Lola vit son cou en sang, puis réalisa qu'elle portait une écharpe rouge pas plus large qu'un serpent.

– Une p'tite obole pour une pauv' vieille, ma bonne dame ?

Elle fouilla ses poches, en retira quelques pièces.

– Bof, t'es pas bien généreuse, ma princesse dodue.

– Pourtant t'as l'air de manquer de rien, articula une voix masculine.

Lola ne l'avait pas repéré, assis contre la balustrade. Nez cassé, cheveux filasses, la cinquantaine ravagée mais des bras et un torse encore solides. Il se leva, couteau en main.

Elle sortit le cutter de son imper :

– Tu veux du sang, mon ami, tu seras servi.

Le type retroussa les lèvres dans un sourire incertain puis tourna la tête vers le canal. Un coureur, vêtu d'un jogging clair, et son chien longeaient la berge. Lola maintint le cutter dans la parallèle de son bras.

Les coureurs noctambules n'étaient autres qu'Ingrid et Sigmund. À quelques mètres du pont, l'Américaine accéléra en poussant des cris. Spectacle ridicule. Le survêtement clair était un pyjama blanc à pois verts. Avait-elle fait exprès de s'assortir au dalmatien ? En tout cas, Sigmund était en osmose. Il aboyait à pleins poumons, et pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, avait l'air méchant.

– Cassons-nous, dit l'homme à la vieille. On est tombés sur plus cinglées que nous.

Ils prirent la fuite en direction de la Bastille.

– Tu vois comme c'est dangereux de t'aventurer ici la nuit, gémit Ingrid, essoufflée.

– Je maîtrisais la situation quand tu as déboulé.

– Avec un cutter, comme tout à l'heure à l'aéroport.

Lola savait ce que pensait son amie. Tu m'as menti ce matin. Tu

avais tout prévu pour faire parler l'hôtesse.

– Je n'ai jamais eu l'intention de m'en servir.

– Je n'ai jamais dit le contraire.

– Alors quoi ?

– Avant, ton autorité naturelle suffisait.

– C'est possible. Mais on n'a pas toujours le choix des armes. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Barthélemy.

– Décidément, il a décidé de réveiller le quartier au complet !

– Il n'aimait pas l'idée de te voir partir seule. Surtout dans ton état. Il m'a raconté pour Bangolé. *I am so sorry, Lola !*

– C'est surtout Bangolé qui est désolé.

– Quant à moi, je ne suis plus qu'une vieille chose, une mémé gorille avant l'hiver. Le dernier wagon du cirque ambulant m'est passé sous le nez, mais je ne m'en suis pas aperçue. Assez de singeries, il faut rentrer au bercail, enfiler ses charentaises, passer sa robe de chambre molletonnée et oublier le monde. Et avec un peu de chance, le monde et ses reproches m'oublieront aussi. Mais rien de moins sûr.

– Tu ne pouvais pas savoir.

– Si, Ingrid, je pouvais.

– Rentrons, tu y verras plus clair demain.

Inutile d'insister. Lola suivit l'amie américaine et le dalmatien le long des rues familières. De toute manière, sa décision était prise.

Sacha, Carle et Ménard essayaient depuis un bon moment de faire rentrer la mort de Bangolé dans l'équation. À neuf heures, la secrétaire du service les interrompit pour annoncer deux visiteuses.

Carle tiqua en voyant Ingrid et Lola pénétrer dans le bureau du groupe Duguin, puis recomposa vite fait son faciès de diplomate de l'Empire du Milieu. Ménard offrit un siège à Ingrid, Carle fit de même pour Lola. Sacha s'attendait au pire. Corruption de témoin, vols de documents, intimidation de barbouze ou de politicien, l'adjectif impossible n'existait pas pour les infernales pétroleuses du canal Saint-Martin. Il observa les duettistes à tour de rôle. Attifée à l'as de pique, somptueuse mais mélancolique, Ingrid lui accorda un bref regard, puis s'intéressa aux nuages qui s'effilaient vers le sud. Robe sac semblant taillée dans un froc de moine replet et visage assorti, Lola le dévisageait d'un air déterminé.

L'ex-commissaire expliqua qu'elle s'était trouvée à Roissy pour interroger Isis Renta. Puis dans l'immeuble en chantier de la rue d'Aubervilliers pour constater la mort d'Aimé Bangolé.

– Rien que ça, articula Sacha.

Elle leva une main conciliante.

– Je ne compte pas participer au concours du meilleur limier avec toi. Renta m'a fait des révélations, mais c'est parce que j'ai employé des méthodes plutôt sales.

Sacha capta un coup d'œil d'Ingrid destiné à Lola qui en disait long. La jeune Américaine désapprouvait les méthodes de sa vieille amie, mais jouait la carte de la fidélité. C'était bien dans son tempérament. Au cœur pur, les mains pleines d'ennuis. En attendant, elle triturerait avec énergie un vieux ticket de métro. Sinon, en apparence, elle était d'un calme total.

Plutôt que d'offrir un long discours, Lola sortit un magnéto de son sac et le mit en marche. Sacha reconnut sa voix, puis celle de l'hôtesse congolaise, oppressée par la panique.

– « ... Écoute-moi bien, Renta. J'ai peut-être l'air décati mais j'en ai maté de plus coriaces. Tu réponds à mes questions ou je te redessine la tronche... Tu n'es pas allée à l'enterrement de ton ex en Afrique. Pourquoi ?

– Je voulais couper tout lien avec Norbert. On aurait pu me repérer.

– Qui ça ?

– Les types qui le poursuivaient à l'aéroport de Kinshasa.

- Tu l’as vu avant sa mort ?
- Oui.
- Comment était-il ?
- Terrorisé.
- Que voulait-il ?
- Que je l’aide à fuir, à monter à bord d’un avion. Je n’ai pas eu le temps. Des miliciens sont arrivés, Norbert m’a glissé une enveloppe dans la main, m’a dit de la donner à Toussaint, une fois à Paris. Il s’est enfui, les miliciens à ses trousses.
- Décris-les.
- Ils étaient trois, en treillis militaires avec des cagoules.
- Des Africains ?
- Oui.
- Tu en es sûre ?
- Je les ai entendus parler.
- Que disaient-ils ?
- Ils se demandaient où chercher Norbert.
- Et tu l’as donnée à Toussaint, cette enveloppe ?
- Non, j’avais bien trop peur. Je ne voulais rien avoir à faire avec tout ça. Je lui ai envoyée par la poste.
- Que contenait-elle ?
- Une clé.
- Tu avais vérifié ?
- Non, c’est Toussaint qui me l’a dit.
- Comment ça ?
- Il avait deviné que Norbert m’avait appelée. Parce qu’il avait confiance en peu de gens : sa sœur, Toussaint et moi. J’ai raconté à Toussaint ce qui était arrivé à l’aéroport. Alors, il m’a parlé de l’enveloppe. Elle contenait une clé et un bout de papier avec deux mots griffonnés : « Consigne. Oregon. »
- Toussaint savait de quoi il s’agissait ?
- Il pensait que c’était la consigne de l’aéroport de Kinshasa.
- Il a vérifié ce que contenait cette consigne ?
- Je ne lui ai rien demandé. Je ne voulais pas savoir. Je me doutais que c’était dangereux.
- Tu sais ce que signifie Oregon ?
- Non.
- Toussaint a bien dû t’en parler !
- Si Toussaint savait quelque chose, il ne m’en a rien dit. Je vous le jure ! Après cette visite à Paris, je ne l’ai plus revu. Ensuite, j’ai appris sa mort... »

Lola mit fin au déroulement de la bande.

- Après ça, plus rien d’intéressant. Je te laisse l’enregistrement. Tu

pourras cogiter à ton aise.

– Vous avez changé d’avis et décidé de collaborer, Lola. Pourquoi ?

– Sans moi, cette femme restait planquée dans son silence. Ça fait cinq ans qu’elle se tait. Comme tous les autres, d’ailleurs. Ils sont morts de peur.

– Pas vous, apparemment.

Sacha ne put s’empêcher de se tourner vers Ingrid, suggérant ainsi à Lola qu’elle entraînait son amie, une *civile*, dans une aventure dangereuse.

– Je sais m’arrêter devant un mur en béton, Sacha. *Oregon* est de toute évidence un nom de code. Tu es plus équipé que moi pour récupérer ce genre d’informations. L’aspect illégal de l’enregistrement ne fera pas le bonheur d’un juge, mais aidera grandement des flics. J’admets que tu avais raison. Il arrive toujours un moment où l’on doit accepter ses limites. Sois gentil. Tiens-moi au courant de tes progrès.

Carle l’accompagna jusqu’à la sortie sous l’œil enflammé de Ménard qui devait rêver de jeter l’ex-commissaire dans un cul-de-basse-fosse.

– Je peux te parler cinq minutes ? demanda Ingrid.

Ménard cligna des yeux pour vérifier qu’il ne s’était pas trompé. Ingrid tutoyait son patron.

– Si tu veux.

Et son patron tutoyait Ingrid.

– Eh bien... je vous laisse. Si vous avez besoin de mes lumières, faites-moi signe...

Personne n’éprouva le besoin de commenter. Ménard et sa stupéfaction s’éclipsèrent.

– Je t’écoute.

Ingrid avait posé le ticket de métro gondolé sur le bureau et le fixait en silence. Elle leva enfin les yeux vers lui. Regard bleu, paillettes dorées et... détermination.

– Si Renta dépose plainte, il faudra devenir très relatif.

– *Relativiser*, tu veux dire ?

– Lola a fait semblant de la maltraiter. Elle n’aurait pas touché un cheveu de sa tête.

– Possible.

– C’est certain. Et après avoir retrouvé Aimé Bangolé, elle lui a proposé de se mettre sous ta protection. Il a refusé.

– C’est à Lola qu’il faudrait que tu dises tout ça.

– C’est déjà fait. Mais je crois que si ça venait de toi, ça aurait plus d’impact.

– Flics entre eux, c’est ça ?

– À peu près.

– Raconte-moi ce que vous a dit Bangolé.

Ingrid résuma ce qui s’était passé à Belleville. La course-poursuite,

l'interrogatoire. La découverte du fait que Kidjo avait interrogé son indic au sujet de Konata puis de Gratien. Et la peur de Bangolé. Tangible. Mais ce qui était fait était fait.

– On ne sait rien de soi tant qu'on ne s'est pas retrouvé dans une bagarre. Au moins, Lola n'a pas peur de se regarder en face.

– Heureux de savoir que tu rends les armes à temps, Ingrid. Et rassuré.

Il eut envie de lui dire qu'il avait eu peur pour elle. Mais elle se levait déjà. Se contenta d'un : *Good luck with Oregon* avant de s'en aller.

Elle retrouvait toujours sa langue maternelle dans les moments d'émotion. Et avait besoin d'occuper ses mains. Il attrapa le petit ticket de métro en accordéon, l'observa un instant avant de le glisser dans sa poche. Il en sortit son mobile et sélectionna le numéro d'Antonia Gratien. Elle répondit dès la deuxième sonnerie.

– Que puis-je pour toi, commandant ?

Debout devant la grille du Jardin des Plantes, il mimait un swing sans club mais avec conviction. La Bentley était garée crânement sur un emplacement interdit.

– Votre patron vous a initié aux joies du golf ? Ou vous avez appris en lui portant ses clubs ?

Le géant se contenta de réajuster sa casquette. Ce type était peut-être vraiment muet dans le fond. Sacha traversa la rue, pénétra dans le hammam, récupéra une serviette-éponge et laissa ses vêtements au vestiaire.

Je ne mens jamais, commandant Duguin. Il trouva Richard Gratien où Antonia, toujours aussi serviable, dénudée ou habillée, au téléphone ou en Bentley, lui avait dit qu'il serait. Dans une alcôve parfumée à l'essence algérienne. En sa compagnie, un inconnu d'une vingtaine d'années qui ne portait comme lui qu'une serviette-éponge blanche. Le buste de l'avocat n'avait rien d'impressionnant, on ne pouvait pas en dire autant de son compagnon. Gratien gardait les mains closes sur son misbaha, le jeune type était sur la défensive. Corps et mental de gorille appointé.

Gratien sourit à Sacha. Le sourire de la vidéo. *Les plus beaux salopards que j'ai connus avaient le même.* L'homme meurtri revenait à la vie. Il fit signe à son garde du corps d'aller respirer un peu de vapeur ailleurs.

– La boxe thaï vous réussit, commandant.

Complète résurrection à signaler. Voix ferme et regard direct.

– Fabert vous tient au courant de tout. Sympathique de sa part.

– Le lieutenant-colonel Olivier Fabert n'est pas quelqu'un de sympathique. Vous avez pu vous en rendre compte.

Les doigts malaxaient les perles d'ambre. En apparence, le ton était dépourvu d'ironie.

– Vous vous servez de Fabert pour saborder mon enquête ?

– Je vous assure que non.

– Difficile à croire.

– Dans le temps, les manipulations ne me gênaient pas. Elles étaient le passage obligé. Aujourd'hui, c'est différent. Je suis devenu philosophe.

– Le bénéfice de l'âge ?

– Sans doute.

– Le sujet Toussaint Kidjo vous inspire des réflexions

philosophiques ?

– Je ne suis pas sûr de saisir votre humour, Duguin. Mais dites toujours. Je vous accorde cinq minutes, ensuite j'ai un rendez-vous.

– Kidjo s'est intéressé de près à Vidal. Il a rencontré sa mère à Ménilmontant. L'a questionnée à votre sujet. Mais aussi à propos de Norbert Konata, le journaliste assassiné.

– Je sais qui était Konata. Pour mon métier, je lis la presse africaine. Nous nous sommes même rencontrés à plusieurs reprises lors de cocktails et autres mondanités. Un jeune homme intelligent. C'est terrible ce qui lui est arrivé. En France, nos journalistes ne mesurent pas leur chance.

– Konata, Kidjo et Bangolé ?

– Ce n'est pas un tiercé gagnant, Duguin. C'est certain.

– Honoré semble très doué avec un club de golf. De là à l'imaginer avec un marteau.

– Vous plaisantez ?

– Pas vraiment. Nous avons le témoignage d'un SDF. Bangolé a été amené sur le chantier par un homme et une femme. Et exécuté par les mêmes.

– Antonia et Honoré en couple infernal, c'est ça votre carte maîtresse ?

Sacha nota le soulagement sous l'air faussement amusé. L'avocat hochla la tête avec une mimique incrédule, et reposa son misbaha entre ses genoux.

– Et qu'est-ce que Bangolé aurait eu à m'apprendre d'intéressant ? reprit-il.

– C'est plutôt ce qu'il avait à apprendre d'intéressant aux autres à votre sujet. Le lieutenant Kidjo lui avait demandé ce qu'il savait de vous.

– Je n'ignorais pas qu'Aimé Bangolé était un indic. Et je vais même vous surprendre...

– Allez-y.

– J'avais chargé Antonia et Honoré de repérer sa planque. Il y a plusieurs années de cela. Il faut toujours savoir où se trouve l'information. Je savais qu'il avait trouvé refuge dans une communauté religieuse. Et avait changé de nom. Confronter ma femme au SDF, si ça vous chante. Pas de problème.

– Je n'ai pas attendu votre autorisation.

– Mars vous a dit que j'avais tenté de vous virer de l'enquête, n'est-ce pas ?

Sacha ne réagit pas.

– Vous me plaisez plus que le jour de notre rencontre, commandant Duguin. Vous êtes mécontent, c'est un excellent moteur. Ce qui me plaît surtout, c'est votre calme. J'ai rencontré quelques hommes

comme vous, capables de domestiquer leur colère. Ils sont rares. Florian était de cette trempe.

- Pas vous, apparemment.
- Comment ça ?
- Nadine Vidal se souvient de votre conversation musclée.
- De quoi parlez-vous au juste ?

Gratien s'était penché vers lui. Sacha crut pendant deux secondes qu'il allait lui labourer le visage avec son lourd chapelet d'ambre. Il ne bougea pas d'un millimètre.

- Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton. Vous êtes au courant ?
- Peu m'importe. Vous me demandez de quoi je vous parle. C'est tout simple ou très compliqué. Je vous parle de la vraie nature de Richard Gratien. Un sujet qui me donne du fil à retordre. En réalité, je vous sens déterminé à faire justice vous-même. Une grave erreur.

- Restons sur une bonne impression, commandant. Je viens d'admettre que je vous avais mal jugé. N'espérez pas d'autre compliment, j'en suis avare. À bientôt. Et continuez de me tenir au courant, je crois que c'est de cette façon que nous progresserons.

- Votre façade d'urbanité se craquelle, Gratien.
- Vos cinq minutes sont écoulées, cher ami. Ce fut un plaisir.

Gratien appela son garde du corps. Le jeune type arriva au pas de course avec un peignoir blanc dont il enveloppa son patron. Sacha les dévisagea un instant.

- Pourquoi avez-vous besoin de ce larbin ?
- Qu'est-ce qui vous tracasse encore, Duguin ?
- Vous voulez que je vienne ce type, monsieur Gratien ? demanda le garde du corps.

- Ce type est un flic. Tout doux, David.

Le jeune David se mordait les lèvres, travaillé par une grosse envie de baston. Sacha l'ignora.

- Je pensais qu'Honoré était votre garde du corps.
- C'est gentil, cet intérêt pour ma vie domestique. Eh bien, si vous voulez tout savoir, Honoré a un problème avec la nudité !
- Il a quelque chose à cacher ? Un corps abîmé, peut-être torturé ?
- Maître Gratien, flic ou pas, je crois que vous devriez me laisser lui retravailler sa grande gueule.

- J'ai dit non, David, et j'ai horreur de me répéter, lâcha Gratien (puis se tournant vers Sacha) : c'est une journée faste, Duguin, car vous aurez droit à un nouveau compliment. Vous avez une autre qualité rare. La prescience. Si jamais on vous vienne de la police, faites-moi signe, j'aurais une proposition à vous faire.

- Je suis trop bien pour vous, Gratien. Souvenez-vous : votre esthétique, ce sont les produits détériorés.

Le visage de Gratien certifiait qu'il avait touché un nerf sensible.

Sacha décocha un sourire aux deux hommes silencieux, puis quitta le hammam et reprit sa voiture.

Il avait travaillé à l'instinct. Il était presque sûr d'avoir choisi la bonne méthode. Gratien lui avait dévoilé une partie de sa rage. *Si jamais on vous vire de la police.* La menace, voilée, ne l'inquiétait pas plus que cela. Gratien possédait les meilleurs contacts à l'Intérieur. Pour autant, si faire virer un flic de quartier était certainement dans ses cordes, s'attaquer à un commandant de la Crim' soutenu par un divisionnaire au passé de diplomate était une autre affaire. Son portable sonna alors qu'il dépassait la place Maubert. Mars voulait qu'il le rejoigne chez Tante Marguerite, un restaurant à deux pas de l'Assemblée nationale, un des fiefs du gotha politique. Sacha prit la direction des quais de Seine.

Ambiance de lambris blonds, nappes immaculées, fausses têtes de cerfs empaillés, Mozart en sourdine, la cantine des politiciens et de leurs amis baignait dans une atmosphère feutrée. Sacha reconnut un député socialiste en compagnie d'un célèbre journaliste de télévision.

Mars lui fit signe. Il était attablé avec un homme à la calvitie naissante que Sacha apercevait de dos. S'approchant, il découvrit Olivier Fabert, lequel accusa le coup. Le lieutenant-colonel n'avait visiblement pas été prévenu de son arrivée.

— Je recommandais le célèbre « ragoût d'escargots Tante Marguerite » à notre ami, dit Mars en souriant. Ça te tente ?

— Pourquoi pas.

— Vous m'expliquez ? grogna Fabert entre ses dents.

— La recette du ragoût ? Je ne la connais pas. Et toi, Sacha ?

— Non plus.

— Mais j'ai idée de qui est *Oregon*, continua Mars à voix basse. La nostalgie, dans le fond, c'est un sale truc, Fabert. Vous avez été en poste aux États-Unis, ça vous a marqué. Mes amis de la préfecture de police ont eu un peu de mal à faire le rapprochement avec vous, mais ils y sont arrivés. De l'avantage de la concurrence entre les services. En tout cas, vos ennemis savent très bien comment vous vous appelez. En mission, vous choisissez des noms de code yankees. *Dakota, Vermont, Idaho.* Marrant pour un spécialiste de l'Afrique.

Fabert voulut se lever. Mars lui agrippa le poignet.

— Je peux ameuter cette charmante compagnie, dit-il avec un geste qui englobait la salle. Ou bien briefer le journaliste qui déjeune avec le député énervé. Toutes les techniques se valent. Pourquoi croyez-vous que j'aie évité de réserver un salon privé ?

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée de jouer au con avec moi, Mars.

Le divisionnaire fit glisser une enveloppe vers l'homme de la DCRI, lui suggéra de s'intéresser à son contenu. Fabert découvrit une clé.

– La consigne de l’aéroport de Kinshasa.
– En quoi ça me concerne ?
– Konata y a planqué les documents qu’il n’avait pas pu vous transmettre. Par un concours de circonstances dont je vous passe les détails, c’est le lieutenant Kidjo qui a récupéré cette clé. Le message qui l’accompagnait suggérait de vous la faire passer. Mais Kidjo a préféré la garder pour lui. Alors, du coup, j’ai une question toute simple. Pourquoi ?

Fabert resta silencieux.

– J’ai mon idée sur la façon dont vous avez convaincu Konata de bosser pour vous. Le premier attentat était bidon.

– Quel attentat ?

– La candeur vous va aussi bien qu’un porte-jarretelles à un évêque. Konata avait été victime d’une première tentative d’assassinat dans son pays. C’est vous qui l’avez orchestrée, non ? D’après ce que je sais, c’est votre style. Après ça, vous avez promis votre protection à Konata. Peut-être un job dans un journal parisien. Je me trompe ?

– Quelqu’un peut appuyer ces conneries ?

– Bien sûr.

– Qui ?

– Vous vous imaginez que j’ai roulé ma bosse dans les ambassades sans glaner des relations ? Fabert, je crois que j’ai mis le doigt sur votre problème.

– Vous délirez sec.

– Vous êtes un mauvais. C’est tout simple. Résultat : Konata y a laissé sa peau. Et ce gâchis, c’était pour quoi ?

Bras croisés sur son blazer, Fabert tentait de maintenir une posture digne. Il n’y arrivait qu’à moitié. Cette fois, même si Sacha n’appréciait pas les curées, il n’éprouvait aucune compassion.

– Laissez-moi deviner. Pour les carnets de Gratien, c’est ça ? Les rétrocommissions que Candichard a touchées pour financer sa campagne sont notées dans ces précieux carnets. Tout le monde sait qu’il les a touchées, mais personne n’en a jamais eu la preuve formelle. Et puis, il n’y a pas que Candichard. Mais des personnalités de tous bords politiques. Paris bande pour ces carnets. En particulier le juge Sertys qui aimerait tant se payer l’ancien ministre avant de prendre sa retraite. Ces carnets, vous les vouliez. Évidemment. Alors vous avez trouvé une combine.

Le serveur apporta le vin et les amuse-gueules. Percevant la tension, il remplit prestement les verres et s’éclipsa. Mars prit le temps de goûter le bordeaux avant de reprendre.

– Gratien s’est toujours entiché d’un tas de gens. Norbert Konata était admis depuis peu dans son cercle à Kinshasa. Galvanisé par vos promesses, Konata accepte de voler les carnets, dans la villa de

Gratien, un soir de réception. Malheureusement, ça tourne mal. Gratien lance une milice à ses troussees. Pourquoi se gêner ? Les assassinats de journalistes ne sont pas rares en Afrique. Qui pourrait accuser Gratien ? Ces salopards n'ont même pas besoin de l'abattre. Konata meurt dans un accident en tentant de leur échapper. Les carnets se retrouvent entre les mains d'un petit flic parisien d'origine africaine. Le meilleur ami de Konata. Pourquoi ? Sans doute parce que, pour des raisons de confidentialité, vous n'aviez pas donné votre vrai nom à Konata. Le journaliste pensait que l'ami policier saurait trouver Oregon.

– Il faudra que vous me présentiez votre ami diplomate, Mars. C'est un phénomène. Il connaît ma bio mieux que moi.

– Toussaint Kidjo est venu vous trouver ?

Fabert posa les mains à plat sur la table et se pencha vers Mars.

– Bien sûr. Et comme il a refusé de me donner les carnets, je l'ai torturé à mort. Balancez ça aux journalistes présents, allez-y. C'est tellement grotesque.

– Vous êtes un mauvais mais pas un cinglé, Fabert. Loin de moi l'idée de vous imaginer les mains dans le sang. Je pencherais plutôt pour les hommes de Gratien.

– Eh bien vous êtes dans la merde, Mars ! Car Gratien est intouchable.

Sacha constatait que Fabert reprenait du poil de la bête. Sachant enfin ce qu'on lui reprochait, il semblait soulagé.

– Je vous laisse, reprit-il en se levant. Vous avez du pain sur la planche. Comment deux pauvres flics muselés par leur hiérarchie vont-ils s'attaquer au grand Richard Gratien ? Suite au prochain épisode.

– Oui, c'est ça. Barrez-vous, Fabert. Nous n'avons plus besoin de vous.

– Vous aurez beau me convoquer une nouvelle fois, Mars, ce sera non. Dommage pour vous, j'aurais pu vous être utile. Vous êtes seul maintenant. Bon courage.

– Vous voulez avoir le dernier mot. Pathétique. Pourquoi imaginer que votre petit ego piétiné a besoin d'être sauvé ? Vous n'êtes qu'un paillasson.

Fabert verdit sur cette dernière claque balancée d'un ton neutre et quitta les lieux. Mars leva son verre.

– Il faut toujours trinquer quand un con quitte la scène. En plus, j'ai ce qu'il me fallait.

Sacha leva un sourcil interrogatif.

– Cet abruti m'a confirmé ce que je soupçonnais.

– Vous trouvez ?

– Sa gueule parlait pour lui. Il a bel et bien employé Konata pour

piquer les carnets. Et s'est planté.

– Votre diplomate informateur n'existe pas ?

– Si. Mais il n'avait que des rumeurs à me donner. Maintenant, on sait à quoi s'en tenir.

– La clé, c'était du bidon ?

– C'est celle d'un vieux cadenas à vélo de ma femme.

– Gratien faisant assassiner Konata, ça vous convainc ?

– Sans problème. Mon ami diplomate était à la réception dans la villa des Gratien. Konata aussi. Et c'était le soir de sa mort.

– Vous le savez depuis longtemps ?

– Quelques jours. Mon ami est un vieux ruminant. Il mâchouille toujours ses infos avant de les lâcher.

– Admettons que Gratien ait fait tuer Konata. Sans l'accident, l'exécution aurait été militaire. Mais pour Kidjo, pourquoi le pneu enflammé ? Pas très discret en plein Paris.

– La méthode sentait le crime politique. Entre Africains. D'ailleurs ça a marché. À l'époque, personne ne savait que Kidjo avait eu les carnets de Gratien en main. Sans le vouloir, Fabert vient de me le confirmer. Il crève d'envie de les retrouver.

Mars le scrutait. Il esquisssa un sourire et lui tapota le bras.

– Fabert possède une certaine logique, reprit-il. Il prétend que nous sommes seuls, il n'a pas tort. Et je sais ce que tu penses.

– Vraiment ?

– Tu vois ta carrière sur le gril. Mais, j'ai un point commun avec le juge Sertys. Il veut son dernier feu d'artifice. Moi aussi. Je compte me payer Gratien avant de tirer ma révérence. Si un fusible doit sauter, ce sera moi. Tu n'as rien à craindre.

– J'ai confiance en vous, patron. Sans ça, je ne me serais pas offert un bras de fer avec Gratien.

– Raconte.

À la fin de son récit, Mars invita une nouvelle fois Sacha à trinquer.

– Tu lui as fait un peu monter la température. Parfait.

– Tout ça ne nous dit pas qui a tué Vidal et Bangolé.

– Exact.

– Sans l'accident, Konata aurait été exécuté vite fait. Kidjo a été torturé avec méthode. Mais le meurtre de Vidal porte les stigmates de la passion. Celui de Bangolé aussi. Il a mis Kidjo sur la piste de Gratien, mais de là à le massacrer à coups de marteau...

– Nadine Vidal t'a appris que la nuit où son mari est mort, elle a reçu la visite de Gratien. Venu récupérer des contrats importants.

– Les carnets ? Je vois mal Vidal les gardant bêtement au coffre.

– Il possédait peut-être une copie sans que Gratien le sache.

– Gratien connaissait la combinaison du coffre.

– C'est ce que Nadine a prétendu. Gratien a pu la forcer à la lui

donner.

– La dernière fois que je l'ai vue, elle n'était plus à une révélation près. Elle m'en aurait parlé. Il l'avait frappée, elle me l'a avoué. Et n'avait plus rien à cacher après ça.

– Admettons. Bon, encore un gros coup de collier et on y arrivera. Fabert va nous foutre la paix un moment. Il a bien compris que j'étais capable de déballer ses insuffisances à la presse. Mais le temps est compté. Carle, Ménard et toi, faites-moi éclater tout ça avant que les nettoyeurs ne fassent le ménage.

– On ne fait que ça, patron.

– Gratien a connu sa grande époque. Les temps changent. Tu as les épaules pour prendre ma place, un jour. Pas de fausse modestie avec moi, Sacha. Je t'ai choisi. Ne l'oublie pas.

– À propos de ça, je suppose que ce n'est pas le bon moment...

– Qu'est-ce qui te tracasse ?

– Dans le fond, je ne sais pas pourquoi vous m'avez choisi.

– Parce que tu es capable de poser des questions comme celle-là, pardi ! Et peut-être aussi parce que passé un certain âge, on n'a plus envie de s'enquiquiner avec des gens qui ne nous plaisent pas.

Un serveur déposa deux assiettes fumantes devant eux. Son collègue resta en plan avec celle de Fabert.

– Notre ami n'avait pas assez d'estomac, offrez cet émouvant ragoût d'escargots à une âme méritante, suggéra Mars.

Les deux serveurs levèrent leurs quatre sourcils dans un bel ensemble puis repartirent prestement en cuisine.

– Vous connaissez les lois de Murphy, patron ?

Ménard était déjà sur le mode hyperactif alors que son chef terminait à peine son topo. Carle digérait l'info en silence.

– Dis toujours.

– *Ne jouez jamais à saute-mouton avec une licorne.* Je trouve que c'est un putain de bon conseil.

– Autrement dit tes sphincters et toi avez la trouille d'approcher Gratien, lâcha Carle en surprenant son monde. Et moi qui croyais que tu avais une colonne vertébrale.

– De mon côté, je m'étais toujours demandé ce que tu avais dans le ventre, répliqua Ménard sans se démonter. C'était juste un complexe de *superwoman*. Excuse-moi, mais je ne suis pas impressionné.

– Arrête ton cirque, tu veux ?

– On n'a aucune chance de coincer Gratien avec les méthodes habituelles, tu saisis ? Grâce et disgrâce, ce type a connu l'alternance. En ce moment, il est de nouveau au mieux avec nos élus. C'est un increvable. On ne peut pas en dire autant de Candichard.

– Développe un peu, lui demanda Duguin.

– Je pense que les carnets ont déjà servi.

– Quelqu'un a suggéré à Gratien de menacer Candichard avant l'élection présidentielle ?

– Tout juste. Soit le ministre renonçait à ses ambitions présidentielles, soit on étalait au grand jour les méthodes employées pour financer sa campagne. Depuis, Candichard survit en tant que membre de sociétés d'économie mixte. De droit privé, elles ne sont pas soumises au contrôle budgétaire. Un plan sympa. Nos impôts locaux financent le ramassage des poubelles mais pas seulement. Ils servent aussi à entretenir des types comme Candichard. De quoi se tenir propre, mais à côté des ors de la République, ça fait minable. Bref, à part Sertys qui se prend pour Jeanne d'Arc, Candichard n'intéresse plus personne. Gratien a tout intérêt à ne pas faire de vagues. Ses carnets recèlent sûrement encore quelques affaires chaudes mais il ne faut pas pousser.

– On peut chatouiller le Pouvoir, mais pas trop longtemps, et jusqu'à une certaine limite. C'est ça ?

– Eh oui, patron ! Gratien est de nouveau en odeur de sainteté et a intérêt à garder ses infos pour lui.

– Et l'agacer ne nous apportera que des ennuis.

– Pas d'accord, martela Carle. Je suis peut-être naïve mais je n'arrive pas à accepter que ce type continue à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était. S'il est le commanditaire pour Konata et Kidjo, il doit payer.

– Qu'est-ce que tu proposes ? rétorqua Ménard. On se déguise en ninja et on le travaille avec nos petites étoiles pointues en Inox jusqu'à ce qu'il dise pousse ?

La secrétaire de Mars passa la tête dans le bureau. Le patron les réclamait.

Mars arborait son visage des jours sombres. Il leur fit signe de s'asseoir. Carle préféra rester debout. Mars lui jeta un bref coup d'œil dans lequel surnageait une lueur d'exaspération puis se frotta les joues des deux mains, signe désormais familier pour le commandant Duguin. Le patron était arrivé à une décision difficile mais à laquelle il se tiendrait.

– Je reviens de chez Maxence. J'ai eu deux juges pour le prix d'un. Son confrère Sertys m'attendait d'un air gourmand. Le verdict est tombé. On ne touche pas à Gratien.

Sacha se crispa sur son fauteuil. Les paroles du divisionnaire étaient encore fraîches dans sa mémoire. *Je compte me payer Gratien avant de tirer ma révérence. Si un fusible doit sauter, ce sera moi. Tu n'as rien à craindre.* Gratien était protégé à la fois par les politiques et par les magistrats.

Mars déclara qu'il existait un maillon faible. C'était par lui « qu'il fallait attaquer ». Sacha se détendit et observa Carle. Elle avait gardé la même posture : toujours sur la défensive.

– Et ce maillon s'appelle Antonia Gratien, devina-t-il.

– Cette dame aime te faire des confidences. Gratien perd les pédales depuis la mort de Vidal. Si on fait avaler à Antonia que nous avons de quoi faire tomber son mari, elle saura faire le bon calcul et quitter le navire avant le naufrage.

– Il y a le risque que sa loyauté soit d'une seule pièce.

– Testons cette loyauté. Antonia cherche une issue dans un mariage qui a trop duré. Pareille collection d'amants, ça interpelle, non ?

– L'arrangement les satisfait peut-être. Et n'oublions pas qu'il l'a sauvée.

– Je n'oublie rien. Mais je n'ai pas d'autre plan. On n'a rien à perdre, Sacha.

Honoré les mena jusqu'à une salle de gym en sous-sol. En justaucorps échancré, Antonia s'offrait une séance de pilâtes avec un appareillage de luxe. Elle se redressa, souplesse féline, s'adressa à lui comme si Carle n'existait pas.

– Où m'emmènes-tu, commandant ?

– Au quai des Orfèvres. Pour quelques questions. Il faut savoir renouer avec les classiques de temps à autre.

– J’aurais préféré un week-end avec toi, n’importe où. Mais je vais me contenter de ça.

Ils patientèrent un instant dans le hall. Antonia revint vêtue du même justaucorps et de son manteau de fourrure. Elle s’était parfumée, portait des sandales à très hauts talons. Carle observa ces chaussures périlleuses avec un sourire narquois. Antonia passa devant elle sans s’excuser, Honoré dans son sillage.

– Inutile qu’il vienne.

– Je ne sors jamais sans Honoré.

– En week-end avec le patron, il aurait été du voyage aussi ? osa Carle.

Antonia ignore la réplique. Honoré lui ouvrit la portière arrière de la voiture de fonction, elle monta à bord, l’air dégagé.

Elle fut menée en salle d’interrogatoire. Honoré s’assit sur le sol dans un coin, et sembla s’endormir, tête sur les avant-bras. Antonia répondit aux questions en se tournant régulièrement vers le miroir sans tain pour sourire dans le vide. Elle n’ignorait pas que Mars l’observait.

Elle déclara connaître l’existence des carnets. Ils contenaient des informations confidentielles en rapport avec des ventes d’armes pour lesquelles son mari avait apporté son expertise juridique. Elle affirma avoir reçu à plusieurs reprises le journaliste Norbert Konata dans leur villa de Kinshasa. Quand Sacha évoqua la date de sa mort, elle déclara qu’il était possible qu’elle ait donné une réception ce même soir. Mais comment se souvenir avec précision d’un événement ayant eu lieu cinq ans auparavant ? Mais elle certifiait que son mari avait été présent toute la soirée. C’était toujours le cas lors de leurs réceptions. Il se devait à ses invités.

– Une milice devait abattre Konata.

– Je n’ai jamais assisté à une discussion entre mon mari et une milice à louer, commandant. Désolée de te décevoir.

Antonia Gratien avait mis au point une technique intéressante. Elle répondait à chaque question de la manière la plus habile qui soit. En restant suffisamment évasive pour ne jamais mentir. *Il faut me croire, je ne mens jamais. Pars maintenant, s’il te plaît. Je reviendrai bientôt te voir...*

Cinq heures plus tard, il la libérait et la raccompagnait jusqu’à une borne de taxi. Elle fit signe à Honoré de monter le premier.

– J’étais sérieuse pour ce week-end, n’importe où, avec toi.

– Je sais.

– Alors ?

– Ce qui m'intéresse pour le moment, c'est de te faire comprendre que Gratien et sa tanière plaquée or ne sont pas éternels. Il est peut-être temps de protéger tes arrières.

– Je l'ai compris. Mais je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Trahir l'homme qui m'a sauvée, de quoi ça aurait l'air ? Si je le faisais, je crois bien que je me liquéfierais. Tu comprends ?

– Gratien a du sang sur les mains. Tu le sais.

– Il n'est pas le seul. À bientôt, Sacha. Il y a encore deux ou trois choses que j'ai envie de faire avant de mourir. L'une d'elles te concerne.

– De quoi s'agit-il ?

Elle posa son index sur ses lèvres, imprima une légère pression.

– Assez de questions. Imagine, c'est mieux.

Sacha décolla le minuscule magnéto de son torse.

– Alors ? demanda Carle.

En guise de réponse, il rembobina la bande, et lui fit écouter l'enregistrement.

« ... *Imagine, c'est mieux.* » Il arrêta le magnétophone.

– Cette fille a envie de vous sauter, comme quatre-vingts pour cent de la gent féminine. À part ça, j'appelle ça un bide.

– Elle a tout de même admis qu'il y avait matière à trahison potentielle. Et que son mari n'était pas plus innocent qu'un autre. C'est un début.

– Vous devriez coucher avec elle pour en savoir plus. Si ça fait partie de vos méthodes.

– Carle, je te préférerais dans ta période zen.

– Depuis un moment, je ne comprends plus ce que vous faites. Ni vous, ni Mars.

– Pourquoi quatre-vingts pour cent, Carle ? lâcha une voix bien connue. Moi, je dirais quatre-vingt-dix-huit pour cent. C'est-à-dire toutes ces dames, sauf toi et ma femme.

Sacha et Carle se tournèrent vers Mars.

– Désolée, mais je n'ai pas le cœur à vous adresser mes excuses, monsieur le Divisionnaire.

Sur ce, elle quitta le bureau du groupe Duguin l'air furax.

– Enfin, soupira Mars. J'ai craint longtemps que Carle n'ait pas plus de cœur qu'une bûche. Tu fais une drôle de tête, Sacha. Tu penses qu'elle a raison ?

– En partie.

– Fais-moi confiance. De temps à autre, j'aime renouer avec mon passé africain et diplomatique. Je me retrouve dans les réceptions de l'Afrique à Paris. Antonia n'en manque pas une. Crois-moi, je l'ai vue à

l'œuvre. Elle ne résiste pas à certains hommes. Excuse-moi de te parler franchement, mais tu es son genre. Quoi, je te choque ?

– Je n'ai pas signé chez les flics pour servir d'appât sexuel.

– Tu souris mais tu es mécontent. Je commence à te connaître. Voilà ce que je te propose. Un avis extérieur au mien. Clémenti dîne à la maison. Joins-toi à nous. Vous parlerez de vos affaires respectives. Il est de bon conseil...

– Ce soir, j'ai quelque chose de prévu.

– Comme tu voudras. Je reste persuadé que, de nous tous, tu es celui qui a le plus de chances de faire craquer Antonia. Voire le seul. Je l'ai bien observée pendant que tu l'interrogeais. Offre-toi un break. On en reparle demain.

Sacha passa un coup de fil à Rachid et lui proposa une séance de boxe. Une partie de la tension qui lui mordait les épaules commença à fondre quand son ami répondit qu'il allait confier son restaurant à son cousin pour la soirée et le rejoindre.

– Attends-toi au pire, Sacha. Je vais te mettre la pâtée de ta vie.

– J'y compte bien.

– Toujours électrique, l'ambiance au boulot ?

– Nucléaire.

– Tu veux en parler ?

– Non.

– C'est bien ce que je pensais. À tout à l'heure.

Ingrid déposa ses vêtements sur le Chesterfield et enfila le peignoir siglé *Calypso*. Marie avait terminé son costume et l'avait disposé sur le mannequin. La pluie continuant de noyer Paris à intervalles réguliers, elle avait créé une tenue de fée des nuages. Ingrid étudia son visage dans le miroir en se demandant quel maquillage serait le plus adapté à cette ambiance atmosphérique. Deux coups secs sur la porte lui firent tourner la tête.

– Yes ?

La porte s'ouvrit à la volée. Trois balourds armés firent irruption dans la loge.

– *What the fuck !*

Un survivant de l'ère Cro-Magnon la plaqua au sol avant de la menotter. Sa cage thoracique comprimée empêcha Ingrid de larguer une bordée d'injures. Malgré son champ de vision rétréci, elle constata que les deux autres *mother-fuckers* mettaient son domaine à sac. Ils fouillaient le placard avec férocité, massacraient les produits de maquillage, jetaient au sol le contenu des tiroirs. Le saccage s'éternisa. Entrecoupé de brefs commentaires. Ingrid était plus en colère qu'apeurée. Ils cherchaient quelque chose de précis. Quoi donc ? Et que foutait Enrique ? À quoi Timothy payait-il son responsable de la sécurité ?

– Mais qu'est-ce que vous voulez, à la fin ! brailla-t-elle en tendant de désarçonner son agresseur, mais celui-ci pesait lourd et tenait bon.

– Ta gueule ! répliqua-t-il en lui administrant une bourrade dans les côtes.

La douleur lui fit monter les larmes aux yeux. Elle s'était mordu la langue, l'odeur métallique du sang lui empestait la bouche.

Un type mit la robe de nuages en charpie. Ingrid poussa un rugissement de protestation. La brute épaisse renversa le mannequin de bois et de fer, fouilla l'intérieur.

Et en extirpa un sac en plastique rempli de cailloux de crack.

Ingrid se mit à ruer, à protester. Elle n'avait jamais vu cette dope. Quelqu'un l'avait cachée à son insu.

– C'est ça, amuse-nous, lâcha le plus vieux du trio. Ce couplet, on nous le sert tous les jours.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Timothy venait d'arriver avec Enrique.

– Tu es le patron de cette turne ? lui demanda le dénicheur de

crack.

– Et qui êtes-vous pour utiliser ce ton avec moi ?

– Les Stups, répondit l'homme (en sortant un brassard de la police de la poche de son blouson avant de l'enfiler). Mon nom, c'est Marchal. Et je t'invite à une soirée privée d'éclate totale dans nos locaux.

– Elle est au dépôt, annonça le capitaine Marchal. Allons-y.

Sacha percevait son hostilité. Le confrère des Stups avait réalisé que sa prévenue connaissait bien un commandant de la Crim' et celui-ci arrivait à la rescousse dès la nouvelle de son arrestation. Il fila dans l'escalier comme un boulet de canon, son jean moulant un derrière et des cuisseaux de bœuf. Sacha suivit. Une fois dans les souterrains du Palais de Justice, Marchal voulut des détails. Sacha expliqua ses liens avec Ingrid sans détour. Autant éviter les confusions inutiles.

– Qui vous a renseigné pour le *Calypso* ?

– Un malin qui a préféré rester anonyme. On a raflé un bon kilo de *youka*.

– Elle n'a rien à voir là-dedans, Marchal. Je me porte garant.

– Tu me sembles bien enthousiaste.

Sacha agrippa son confrère à l'épaule.

– Explique.

– J'ai fait quelques vérifications auprès de nos homologues yankees. Cette fille a été arrêtée pour possession.

– De quoi tu parles ?

– Il y a une dizaine d'années, à San Francisco.

– Impossible.

– Je ne sais pas ce qui t'aveugle, mais c'est un truc dont tu devrais te débarrasser. La lucidité n'a jamais tué personne.

La puanteur immanquable, l'éclairage glauque, le manque complet d'intimité. Sacha ne s'était toujours pas habitué au style « cinq étoiles de l'Enfer » du dépôt. Un planton ouvrit la cellule. Visage blafard et épuisé, Ingrid était allongée sur l'un des trois *lits* superposés. Une planche en bois sans matelas. Des ronflements sonores. Une fille aux bas résilles déchirés cuvait sur la couche du dessus. L'odeur de vomi faisait concurrence à celle des toilettes.

– Sors-moi de là, Sacha, je n'ai rien fait.

– Marchal m'a parlé de ton arrestation aux États-Unis.

– J'ai été blanchie.

– Raconte tout de même.

– J'avais seize ans. Julian, mon petit ami, a fait une overdose d'héroïne. Ils ont trouvé du shit chez moi. Rien à voir avec la mort de Julian. C'était à Jimmy, mon jeune frère. J'ai dit aux flics que la dope m'appartenait. De toute façon, il n'y en avait pas assez pour qu'on

m'embarque pour trafic. J'ai été questionnée. C'est tout ce qui s'est passé. Je te jure que c'est vrai.

– Je te crois.

– Ils ont fermé le *Calypso*. Timothy Harlen ne mérite pas ça. Il a toujours été réglo. *You know that*.

– Je m'en occupe. Ne t'inquiète pas.

– Excuse-moi d'interrompre les violons, dit Marchal. Mais il m'en faut un peu plus que vos roucoulades pour avaler les conneries de ta copine.

Sacha s'approcha jusqu'à ce que son visage soit à quelques centimètres de celui de son confrère.

– Mars et moi travaillons sur l'affaire Vidal, tu es au courant ?

– Et alors ? Quel rapport avec cette gonze ?

– Rien que je puisse te révéler pour le moment, mais je te conseille vivement d'arrêter de jouer au con.

Marchal brailla au planton d'ouvrir la porte. Il fila dans le souterrain désert, pila au bout d'une dizaine de mètres.

– Tout ce tintouin pour une nana qui gagne sa vie en se désapant à Pigalle. Reprends-toi, Duguin, tu perds les pédales.

– Elle n'a rien à voir avec un trafic de crack, je te le répète.

– Diesel est peut-être ton indic ou ta meuf, je m'en bats l'œil. Elle ne sortira pas d'ici sans une raison en or massif. C'est clair, j'espère ?

Sacha s'imagina lui administrant un bourre-pif et préféra quitter les lieux.

Quand il entra dans le bureau de Mars, il le trouva en compagnie de Lola Jost et de Carle.

– Comment va-t-elle ? demanda Lola.

– Aussi bien que possible, vu les circonstances.

– On ne le dirait pas à ta tête.

– Il y a un problème.

Sacha raconta ce que lui avait appris Marchal. Lola marqua le coup. En tant qu'ex-flic, elle mesurait les enjeux. Non seulement Ingrid risquait la prison, mais elle pouvait être extradée vers les États-Unis.

– Si Gratien est derrière cette embrouille, il trouvera un aimable fonctionnaire de l'Immigration qui l'aidera dans sa démarche.

– Et avec célérité, dit Carle.

Pour une fois, Mars restait silencieux. Sacha lui demanda son avis.

– Ça peut venir de Gratien, ou bien de Fabert. Ou même de cet enfoiré de Sertys. Dans tous les cas, le but est de t'évacuer de l'enquête. On n'a rien contre moi. Alors on attaque mon bras droit. Bien joué. Il n'y a pas trente-six solutions, Sacha. À toi de choisir.

– Ce qui compte, c'est l'enquête et pas l'enquêteur, c'est ça ?

– Exact. Je confie les manettes à Carle, pendant ce temps tu te mets un peu entre parenthèses. Ou bien tu restes, et Mlle Diesel rentre aux

États-Unis.

Pour enfiler un costume orange fluo pendant cinq ans, pensa Sacha. Il se tourna vers Carle. Elle avait envie de hurler de joie mais réussissait à personnifier un monolithe. Magnifique. La journée avait commencé dans les odeurs de white-spirit. Elle se terminait dans celle du désastre.

– Je rentre chez moi. Tenez-moi au courant.

– Pas de problème, répliqua Mars en lui donnant une claque sur l'épaule. C'est momentané, Sacha. Tiens bon.

Cette buse d'Arthur avait oublié une fois de plus de fermer la porte à clé. Il mit le verrou, fila à la salle de bains, se passa le visage à l'eau.

Antonia apparut en arrière-plan dans le miroir. Elle souriait. Il réfréna une envie aiguë de la gifler.

– Fais comme chez toi.

– Ton appartement sera intéressant, une fois terminé.

– Qu'est-ce que je peux pour ton service ? Te tringler pendant que Quasimodo filmera le tout avant de balancer la vidéo sur le net ?

– Honoré n'aime pas le cinéma.

– Toi si, apparemment.

– On a eu une mauvaise journée ?

Il lui fit signe de dégager. Elle s'écarta pour le laisser sortir. Il entrouvrit la baie, constata que la lune était dans son premier quartier. Antonia et son sourire se reflétèrent sur la vitre. Elle se colla contre son dos. Palpa son torse, son ventre.

– Qu'est-ce que tu fais au juste ?

– Je cherche un micro éventuel.

– À quoi bon ? Tu ne fais jamais de révélations.

Elle alla faire la chatte sur le canapé, prit des poses comme dans la Bentley.

– Tu sais ce qui serait bien ?

Il se passa une main lasse dans les cheveux.

– J'adore quand tu fais ça, Sacha. On a envie de te consoler.

– Merci, ça ira.

– Ce qui serait bien, c'est que tu sois destitué de cette fichue enquête. On pourrait enfin faire l'amour sans que ça pose problème.

Mars avait raison. Antonia, le maillon faible. Mais il fallait de la cruauté. Il n'en avait pas plus envie que de s'ouvrir le ventre avec un couteau à beurre. *Je n'ai pas d'autre plan. On n'a rien à perdre, Sacha.*

– C'est parce que tu ne peux plus avoir d'enfant que tu es avec lui ? Ou parce que tu sors de nulle part. Ce vieux pourri va te protéger jusqu'à son dernier souffle. Fin de l'histoire ?

Elle avait cillé. Enfin. Et il savait que dans ce moment précis, si elle avait pu l'abattre, elle l'aurait fait. Ses yeux incandescents. Sa lèvre inférieure tordue.

– Tu es belle comme un sarcophage, on te l'a déjà dit ?

– Et toi, tu es une coquille vide.

C'était une voix de colère pure. Une voix de lances acérées, tendues

vers le ciel.

– Amuse-toi, Antonia. Amuse-toi avec moi si c'est tout ce qui te reste pour t'envoyer en l'air.

– Tu refais ton décor mais il n'y a personne dedans.

– C'est peut-être parce que, contrairement à toi, je n'aime pas les reliques du passé.

Elle se redressa d'un bond.

– Il y a de la musique ici ? Hein ? Ou alors tu fais partie de ces gens qui n'aiment pas la musique. Qui n'aiment que leur boulot.

Elle était en rage à présent. Il lui semblait que ses cicatrices dissimulées remontaient de son ventre comme une armée de ronces pour venir salir son visage. Il n'aimait pas ce qu'il avait déclenché.

Elle s'attaquait à un carton de CD, y semait la panique. Elle trouva ce qu'elle cherchait, glissa sa prise dans le lecteur de la chaîne stéréo.

La voix de R. Kelly. Du R'n'B sexy à mort.

Antonia dansait déjà.

Kelly invitait sa petite amie à une cession de sexe ininterrompue. Son patron était prévenu : elle ne viendrait pas travailler aujourd'hui. Il lui suggérait de filer chez lui. Il fallait qu'elle passe la tenue achetée à son intention et le rejoigne dans le lit où il l'attendait depuis des heures, savourant son attente.

Antonia dansait avec plus de conviction.

I want your echo, echo, echoooo...

Évidemment cette musique lui allait à ravir. Elle se débarrassa de son pull et le balança contre la baie vitrée. Sacha allait la saisir par le bras d'une seconde à l'autre, lui dire qu'il avait déjà une strip-teaseuse dans sa vie et que c'était bien suffisant.

Sex in the morning, sex all day...

La douleur. Pique dans le cou. Noir assommant. *Tout s'arrête là ? Pourquoi pas... j'ai assez donné dans le fond...*

Il dormait à ses côtés, dans le même sarcophage, depuis cinq mille ans. Antonia ne lui avait rien confié, il avait percé seul le secret des baumes mortuaires de l'Égypte ancienne. Une dose de térébenthine, deux doses de white-spirit...

Sacha ouvrit les yeux sur un plafond blanc mais irrégulier. Quelqu'un avait oublié de passer la deuxième couche. Une sonnerie énervée agaçait le monde.

Il mit quelques secondes à comprendre qu'il était allongé sur son lit, torse nu, le cerveau chargé de grenaille en fusion. Il frissonnait. La fenêtre était grande ouverte sur un matin rose sale. Et toujours cette sonnerie, scie à neurones, scie rouillée. Il se redressa sur un coude, eut le temps de se pencher pour vomir sur le parquet. Vit une traînée rougeâtre.

Ses draps étaient maculés de sang.

Son ventre, son jean étaient maculés de sang.

Il tâta son corps. Intact. Son cou était enflé, il palpa une trace de piqûre. Quitta sa chambre à reculons. Tour de l'appartement vide, il enfila sa veste à même la peau. La sonnerie toujours. La porte d'entrée. Arthur ?

Il ouvrit à une escouade de flics, reconnut le visage de Seguelas, un lieutenant de la BAC, la Brigade de nuit. Il voyait son buste et son visage couverts de sang, écarquillait les yeux.

– Qu'est-ce qui se passe, Duguin ?

– C'est toi qui vas me le dire, Seguelas.

– On nous a appelés...

– Qui ça ?

– Un anonyme. Max va te passer les menottes. C'est la procédure, ne m'en veux pas, mon pote, hein, d'accord ?

– Mais tu dérailles ou quoi !

Le dénommé Max le plaquait déjà contre le mur et le menottait. Il les entendit cavalier dans l'appartement. Bientôt, ils débouleraient dans la chambre, verraient les draps ensanglantés.

Tu m'as piégé comme un rat, Antonia.

On ne touche pas à Gratien. La nuit tombait mais personne n'avait enfreint la règle sacrée. Pour la bonne raison que l'avocat était venu de sa propre initiative au 36, véhiculé par son chauffeur. Mars, la patience personnifiée, attendait que le muet, illettré de surcroît, ait fini de dessiner son témoignage sur un bloc papier format A5. L'Africain n'avait pas le talent de Léonard de Vinci, mais on comprenait sans problème ce que ses gros doigts racontaient. La Bentley déposait Antonia devant chez Sacha. Antonia ordonnait à Honoré de repartir. Le chauffeur obéissait et rentrait dormir chez ses employeurs.

– J'ai toute confiance en mon employé, annonça Gratien. Ma femme a passé une partie de la nuit au domicile de votre officier. Je veux savoir où elle se trouve. Et j'espère pour vous que le sang n'est pas le sien.

Sacha et Carle se tenaient aux côtés de Mars, mais Gratien les ignorait. Il concentrait son attention sur le grand patron.

– Les analyses sont au labo.

– Quand aurez-vous les résultats, Mars ?

– Je les ai demandés en express. Comme j'ai demandé l'analyse du produit avec lequel on a esbaudit mon officier. Il a été attaqué en présence de votre femme. Et quelque chose me dit que votre chauffeur n'est pas étranger à l'affaire. Votre épouse le dit elle-même : elle ne sort jamais sans Honoré.

– Qui vous dit que votre officier ne s'est pas injecté le produit lui-même ?

– Dans quel but ?

– Celui de faire croire à une agression alors qu'il était l'agresseur.

– Je me répète, dans quel but ?

– Me pousser à bout peut-être.

– Ridicule.

– Je l'espère pour vous, Mars. Votre réputation n'y résistera pas dans le cas contraire.

– C'est ça, votre objectif ?

– Encore faudrait-il que je vous trouve inquiétant.

– Vous ne me trouvez pas inquiétant ?

– Pathétique, plutôt.

Mars s'offrit un sourire en coin, et quitta son siège pour venir se placer à côté de l'avocat. Il posa une main sur son épaule. Gratien ne

réagit pas. Mars se pencha, lui parla à l'oreille.

– Vous saviez que votre épouse comptait se rendre chez le commandant Duguin ?

– Je savais qu'elle le ferait un jour ou l'autre.

– Pourquoi ?

– Antonia est libre.

– Belle ouverture d'esprit.

– Je n'ai pas l'intention de discuter ma vie de couple avec vous. J'exige de savoir où est ma femme.

– Éclairez-moi sur un point. Pourquoi voulait-elle compromettre l'officier chargé de l'affaire Vidal ? J'ai ma petite idée sur la question mais votre version m'intéresse.

– Vous faites partie de ces gens attirés par les théories du complot ? Surprenant, et triste.

Mars fit quelques pas dans le bureau, puis se retourna vers Gratien, monta le ton.

– Le crack planqué au *Calypso*, c'est vous ?

– Là, vous m'avez perdu. De quoi diable parlez-vous ?

Fort des centaines d'interrogatoires qu'il avait menés et d'un sixième sens pour détecter le mensonge, Sacha était prêt à parier que s'il y avait une seule réplique de vraie dans la bouche de Gratien, c'était celle-là. Et d'ailleurs pourquoi organiser deux attaques quasi simultanées ? Le grandiose numéro d'Antonia suffisait. Mars hocha la tête, comme s'il partageait la même pensée.

– J'ai une autre histoire qui va vous intéresser, Gratien. Elle date un peu mais a encore son charme. C'est celle d'un journaliste africain employé par un lieutenant-colonel des services secrets français pour dérober des carnets compromettants à un important avocat spécialisé dans l'armement. Poursuivi par une milice à la solde de l'avocat, le journaliste rate son rendez-vous avec le lieutenant-colonel et transmet les carnets à son meilleur ami, lieutenant dans un commissariat parisien. L'avocat fait torturer le jeune homme pour récupérer son bien. Et organise une mise à mort très spéciale, le père Lebrun, méthode qui évoque une vengeance politique possiblement africaine. Cinq ans passent. Jusqu'au jour où l'homme de confiance de l'avocat, un garçon attachant, meurt de la même façon que le petit flic parisien. L'avocat cesse de rire. Il en perd le goût de vivre. Il veut faire justice lui-même, punir celui qui lui a tué son fils de substitution...

Gratien avait blêmi, enfin. Il dévisageait le divisionnaire comme s'il était prêt à lui arracher les yeux. Honoré s'était tourné vers son maître avec une expression qui pouvait être de la compassion sous les traits couturés. Mais Gratien avait déjà repris le contrôle.

– Depuis longtemps, l'avocat mène ses affaires à sa guise, continua Mars. La police le gêne. Quoi, ces misérables moustiques s'agitent

dans le marigot ? Il faut les tenir à distance. Sa femme va déployer ses écrans de fumée. Le seul objectif à présent : retrouver le meurtrier de son protégé. Et le faire payer, par le sang, même si c'est la dernière action que l'avocat doit entreprendre. La tâche n'est pas aisée. Qui a organisé la mise en scène de la piscine à Colombes ? Un barbouze ? Le lieutenant-colonel, par exemple ? Pour quelle raison ? Retrouver son graal, ces fichus carnets qui l'obsèdent tant ? L'héritier et le mentor cultivent une vraie complicité. Il y a de fortes chances pour que l'héritier sache comment et où accéder à ces carnets. Il suffit de le torturer pour le faire parler. Ou alors, c'est une histoire plus classique. Des représailles à cause d'un contrat d'armement qui n'aurait pas été du goût de tout le monde en haut lieu. Possible. L'avocat le saura. Tôt ou tard.

– Je commence à vous trouver lassant, Mars.

– J'ai encore une question. Vous pensez vraiment qu'on reste intouchable sa vie durant ?

– Je veillerai à ce que votre officier soit arrêté, Mars. Au sujet de la disparition d'Antonia, je vous tiens pour responsable.

Richard Gratien enfila sans hâte son manteau de cachemire et ses gants, fit signe à son chauffeur de le suivre et quitta le bureau d'un pas tranquille. Mars se tourna vers Sacha.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Le pousser à bout est la meilleure solution. Il a retrouvé son énergie mais elle est centrée sur un seul but. L'envie de vengeance le maintient à la verticale, c'est clair. Et nous le gêçons. Qui plus est, je l'ai insulté sciemment dans le hammam, ça lui est resté en travers de la gorge. Alors il a utilisé sa femme et son chauffeur pour casser ma réputation. Et je parie qu'il va ameuter la presse.

– Oui, je le crains aussi. Il va falloir serrer les dents.

– Mais pourquoi lui avez-vous désigné Fabert ? Parce que ça nous donne un endroit où attendre sa riposte ?

– Bien sûr.

– J'en suis ?

– Non, désolé. Tu es en garde à vue. Officieusement, tu rentres chez toi et tu attends mon coup de fil, ou celui de Carle. Entendu ?

Sacha acquiesça d'un signe de tête. Mais il avait perçu la déception dans le ton de son patron. *Non, désolé*, pouvait se traduire par : comment as-tu pu te faire piéger de la sorte ? Carle tentait de se bricoler une tête de statue de sel mais avait celle d'une vendeuse de Mac Do ayant gagné au loto. Il était hors de question de tenter de se justifier auprès de Mars devant elle. Sacha ravala son dépit et quitta le bureau.

– Ça vient, cette analyse de sang, oui ou quoi ? s'énerma Mars.

– Encore un peu de patience, patron. Le labo m’a promis les résultats pour la fin de soirée.

– Bon Dieu, il est déjà dix-huit heures !

– Je les rappelle. Mais en attendant, j’ai tout de même quelque chose de chaud. De très chaud.

– Épargne-moi ton numéro de suspense.

Ménard eut une mimique qui signifiait « pas devant une civile... ».

– Tu peux parler. Pour moi, madame Jost est toujours du sérail.

– Merci Arnaud, répliqua Lola qui ne détestait pas voir le jeune godelureau se faire moucher.

Pour elle, les hommes de la classe de Mars étaient une espèce en voie de disparition. Ils savaient se tenir à peu près en toutes circonstances. Les bébés-flics du genre de Ménard semblaient avoir du mal à saisir cette notion pourtant évidente.

– C’est le même produit qui a été injecté dans le cou de Kidjo, Vidal et... Bangolé, patron.

Lola étudia l’expression de Mars. Le divisionnaire était étonné. Mais se remettait déjà de sa surprise.

– Tu me compares ça avec ce qui a été injecté à Sacha.

– C’est déjà fait, patron. Je me suis déplacé jusqu’au labo.

– Alors ?

– Ça ne coïncide pas. Le commandant a été shooté avec un barbiturique, le pentobarbital. Dans les trois autres cas, il s’agissait de benzodiazépine.

– Ça aurait été trop beau, bougonna Mars. De quoi faire le lien entre ces trois homicides et l’agression de Sacha...

– Un lien qui aurait le visage d’Antonia Gratien, crut bon d’ajouter Ménard. Cette bonne femme est trop futée pour ça.

Mars pointa le doigt vers Carle et lui ordonna de mettre Fabert sous surveillance. Elle lâcha un « c’est comme si c’était fait, patron ». Lola constatait qu’elle avait enfilé les bottes de Sacha avec une facilité déconcertante. Entre le godelureau et la félonne, le commandant ne devait pas s’amuser tous les jours. Et dire qu’il avait sacrifié Ingrid sur l’autel de sa carrière. Il s’en mordrait les doigts lorsqu’il aurait l’âge de raison.

Mars proposa à Lola de l’accompagner dans son bureau. Une fois installée, elle eut droit à un scotch qu’elle accepta avec soulagement.

– Que comptez-vous faire pour Ingrid ?

Pour toute réplique, il bipa sa secrétaire et lui demanda d’appeler pour lui le lieutenant-colonel Fabert à la DCRI. Trente secondes plus tard, le téléphone sonnait et le divisionnaire appuyait sur la touche haut-parleur.

– Ce bon vieux Mars, quelle surprise ! Que me vaut l’honneur ?

– On arrête l’enculage de diptères en plein vol, Fabert. Au sujet du

Calypso, c'est quoi le deal ?

– Quel plaisir de travailler avec des pros. On gagne un temps précieux. Je veux Duguin hors course dans l'affaire Vidal. Point barre.

– C'est déjà fait. Mais je ne vois pas trop à quoi ça va vous servir. Si c'est un concours de longueur de bites, ça fait longtemps que j'ai arrêté ce genre de sport.

– Dans quelques mois, vous échangez votre arme de service contre une canne à pêche, Mars. Alors, c'est bien plus efficace de vous pourrir vos derniers moments en enculant vos adjoints plutôt que des diptères.

– On ne peut pas dire que la classe vous étouffe. Mais je m'en étais déjà aperçu.

Mars lui raccrocha au nez et sourit à Lola.

– Pardon pour cette petite séance parfumée à la testostérone.

– Pas de problème. J'en ai entendu d'autres.

– Mlle Diesel est libre. Enfin, c'est tout comme. Et désolé pour ce fâcheux... contretemps.

– Dans le fond, nous l'avions bien cherché, Ingrid et moi. En sautant à pieds joints sur vos plates-bandes. Merci, en tout cas.

– Il n'y a pas de quoi.

– Vous allez vous en sortir sans Sacha ?

– Il est mon meilleur officier. C'est un coup bas. Mais j'ai ma technique. Tacler les crocodiles pour qu'ils se dévorent entre eux.

Il lui expliqua son plan au sujet de Fabert et Gratien.

– Vous imaginez un officier de la DCRI assassinant Vidal ? Qui plus est avec une telle méthode ?

– Pas plus que vous, Lola. Mais peu importe. Ce qui compte c'est que Gratien le croie, sorte de son trou, baisse sa garde. Et il y a une bonne façon de lui faire avaler mon scénario.

– Laquelle ?

– La rumeur. J'ai contacté quelques amis efficaces. Ils trouveront les bons canaux pour que Gratien imagine Fabert dans le rôle.

– J'ai bien compris que vous mettiez Fabert sous surveillance, mais si Gratien est derrière la mort de Konata, de Bangolé...

– Et de Toussaint...

– Oui. Si c'est le cas, vous jouez avec le feu.

– Je n'ai pas l'intention de prévenir Fabert si c'est ce que vous voulez savoir. Il foutrait mon plan en l'air. Gratien se fait vieux. Il vacille, commence à faire des erreurs. Sinon, pourquoi aurait-il envoyé sa femme coincer Sacha ? Ses choix ressemblent à ceux d'un désespéré. Si vous le souhaitez, je vous donne une place aux premières loges.

– C'est-à-dire ?

– Rejoignez l'équipe de Carle. Aidez-les à anticiper l'attaque de Gratien. Ou bien mettez-vous sur la piste d'Antonia. Vous ne serez pas

de trop.

– J’y réfléchirai.

– Une réponse diplomatique. Bon, comme vous voudrez, Lola.

Elle abandonna son verre vide sur le bureau, Mars la raccompagna jusqu’au couloir. Elle lui confia qu’elle avait longtemps rêvé du jour où elle pourrait coffrer le salopard qui avait torturé Toussaint. Elle s’était sentie prête à utiliser toutes les méthodes. Elle avait même imaginé quelques châtiments inventifs...

– Et vous avez changé d’avis ?

– Jean Cocteau avait des tas d’idées sur bien des sujets.

– J’imagine.

– *Le diable est pur, parce qu’il ne peut faire que le mal.*

– Et... alors ?

– Alors, je ne crois ni au diable ni à la pureté mais je pense qu’on peut se transformer en un être effrayant si l’on oublie de se regarder régulièrement dans la glace. J’ai failli passer de l’autre côté de la barrière. Et me suis ressaisie à temps.

– C’est donc que vous croyez à *l’autre côté* ?

– Il me semble que tant qu’on a le choix, mieux vaut ne pas se laisser emporter par la haine. Les tornades n’aiment que les allers simples.

– C’est de Cocteau ?

– Non.

– Qui est-ce ? murmura-t-elle en désignant Arthur affalé sur le canapé bâché, une canette de Kro à la main et deux canettes vides à ses pieds.

– Le cousin de Ménard. En plein travail.

– Peinture et réfection en tous genres ?

– Peinture en régime de croisière et contemplation à haute dose. Arthur étudie la géographie d'une fissure depuis quarante-cinq minutes.

– Allons prendre un verre dans le quartier. Je n'ai pas envie de parler devant ce type.

– Je suis censé rester chez moi, Lola. Garde à vue aménagée.

– On s'en moque, Sacha. Suis-moi.

Ils se retrouvèrent place du Marché-Sainte-Catherine, en terrasse d'un restaurant sympathique. Les piafs sifflotaient dans les arbres chahutés par une brise qui n'avait rien de désagréable. Sacha s'étira en souriant.

– Content de vous voir, en fait, Lola.

– Je te crois. Merci pour Ingrid. J'avoue que tu m'as épatée.

– Il n'y a pas de quoi.

Elle l'observa un moment. Un rayon de soleil dansait dans ses cheveux bruns, coupés très court. Malgré ce qu'il venait d'encaisser, il avait l'air serein.

– Je m'en veux de t'avoir envoyé balader quand tu es venu me trouver au sujet de Bangolé. Si j'avais été plus participative, il ne serait pas mort.

– Inutile de vous faire des reproches. Celui qui lui a fait la peau devait l'avoir dans sa ligne de mire depuis longtemps. Gratien, notamment, savait où il se planquait, depuis des années. Bangolé aurait pu se mettre sous notre protection. Il a choisi le mauvais chemin.

– De toute façon, j'aurais dû te faire confiance. Et à ce propos, une petite idée me trotte en tête.

– Racontez-moi.

– Je pense que Mars s'est servi de nous.

Il lui répondit par un sourire entendu. Qu'elle trouva parfaitement craquant. Grâce au ciel, l'âge de ses artères la protégeait des émotions intempestives.

– Ton patron nous a montés l'un contre l'autre. Il savait que je

n'aurais de cesse de retrouver le meurtrier de Toussaint. Il n'ignorait pas que tu refuserais de me voir empiéter sur ton territoire. Comme au bon vieux temps.

Elle faisait allusion à une enquête concernant un ami d'Ingrid accusé du meurtre d'une jeune rockeuse. Sacha était alors officier au commissariat du 13^e et elles étaient entrées dans une farouche compétition avec lui. Sacha s'était révélé un adversaire de premier choix. Elle s'avouait avoir apprécié le duel, du début à la fin.

– En nous mettant sur la même piste, il a compris qu'on redoublerait d'énergie, reprit-elle. Par goût de la compétition.

– Entièrement d'accord. Mars est un manipulateur de première bourre.

– Oui, en tout bien tout honneur. Tu étais donc arrivé aux mêmes conclusions que moi ?

– Je vous le confirme.

– Ça me rassure. Je ne suis pas complètement sénile.

– Loin de là, Lola.

– Quel est son but, à ton avis ?

– Obtenir rapidement du résultat. La vitesse est au centre de ses préoccupations.

Sacha expliqua les tiraillements avec les RG, et la crainte de Mars de perdre « son affaire au profit des barbouzes ». Son envie de terminer sa carrière en beauté.

– Et d'envoyer paître les serviteurs d'un système qu'il ne porte pas dans son cœur, ajouta Lola en hochant la tête. On retrouve bien là son côté franc-tireur.

Elle comprenait Mars. Elle non plus n'avait jamais pardonné à sa hiérarchie d'avoir fait une croix sur l'affaire Kidjo.

– Puisque nous sommes devenus des alliés objectifs, j'aimerais avoir votre avis au sujet du coup fourré d'Antonia Gratien. Mars vous a tenu au courant ?

– Comme si j'étais encore de la Grande maison. Ce qui est plaisant, mais je ne suis pas dupe. Il veut m'avoir sous la main en cas de besoin.

– Je me retrouve évacué, alors Mars se dit que vous pourriez lui être utile ?

– Ce en quoi je le trouve trop optimiste. Je me vois mal interrogeant Gratien, par exemple. Je n'ai aucune légitimité.

– Moi non plus pour le moment.

– Gratien a gagné le premier match. Il a réussi à te faire asseoir sur le banc de touche. Ce qui était le but de l'opération. Et ce qui nous révèle un élément essentiel.

– Gratien a retrouvé toute sa capacité de nuisance, mais il l'utilise à tort.

– Exactement. Et en ce sens, j'adhère à l'analyse de Mars. En

s'attaquant à toi, Gratien prouve qu'il ne pense plus droit. Il réagit avec ses tripes.

– Il faut dire que je l'ai provoqué. Lors de notre dernière rencontre, il m'a dit que jamais personne n'avait osé lui parler sur ce ton.

– Et du coup, il s'est vengé. On est bien d'accord. La mort de Vidal l'a abîmé plus qu'il ne s'en rend compte. Avec la disparition d'Antonia, il va y avoir du chambard. Les médias vont te mettre à rude épreuve, sois-en sûr. Surtout si le labo annonce qu'il s'agit bien de son sang. Mais tu es du genre résistant, Sacha. Je suis bien placée pour le savoir. En tout cas, Mars ne te laissera pas tomber. Il a les moyens de retrouver Antonia. Il ne lésinera pas.

– Je sais.

– Malgré tout, quelque chose te tracasse, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, se contentant de regarder une jolie passante traverser la place. Cette apparition ne réussit pas à diluer sa contrariété. Il se tourna vers Lola, l'observa comme s'il était sûr qu'elle lisait ses pensées.

– Tu penses que Mars t'en veut de t'être fait avoir ? C'est sans doute vrai. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Mars est un homme compliqué.

– Incontestablement.

– À quoi penses-tu ?

Il prit son temps pour répondre, commanda une deuxième tournée de cafés.

– La confrontation avec Gratien dans le bureau de Mars avait tout du duel de titans. Pendant un moment, j'ai eu le sentiment qu'ils se tenaient au centre d'un cercle invisible...

– Et que tes officiers et toi en étiez exclus ?

– En quelque sorte. Vous avez déjà éprouvé cette sensation ?

– Oui.

– Quand ça ?

– Il y a une heure à peine. Quand Mars m'a invitée officiellement dans son enquête. Je ne me fais pas d'illusions. Il me soigne, au cas où je pourrais jouer un rôle dans une stratégie baroque où tous les moyens sont bons. Ton patron déteste cordialement Gratien. Les passions négatives confinent toujours à la solitude.

– Mars est amoureux de l'Afrique.

– J'ai entendu dire qu'il y avait vécu.

– Quelques années. Mais elles ont dû compter double.

– Et aujourd'hui, Gratien est pour Mars le symbole du mal que nous faisons au continent africain ?

– C'est la théorie qui me trotte en tête.

Ils finirent leurs cafés dans un silence confortable. En attendant la tempête qui ne manquerait pas d'éclater, Lola goûtait chaque minute

de cette accalmie, et sentait Sacha dans la même disposition.

– Tu vois un inconvénient à ce que je nous commande quelque chose de plus intéressant qu'un expresso ?

Il lui décocha un sourire interrogatif.

– Je te propose de boire un blanc bien frais. Cette place ensoleillée a des allures d'Italie. Autant en profiter. Et puisque tu n'es plus de service...

Sacha appela la serveuse, commanda une bouteille de Ribolla Gialla et des olives.

Partager un vin du sud avec un beau garçon au charme méditerranéen, il y avait des façons plus stupides de tuer le temps.

L'amie américaine fut libérée vers vingt et une heures. Elle semblait épuisée au point de ne plus avoir envie de parler. Lola héla un taxi et en profita pour la tenir au courant des derniers événements. Apprendre que Sacha s'était sacrifié pour la sortir du trou lui fit l'effet d'un électrochoc.

– Il faut que j'aille le remercier.

– Je l'ai déjà fait, épargne-toi cette démarche.

– C'est une question de politesse. C'est moi la principale intéressante.

– Non, *intéressée*. Je t'accompagne.

Lola s'inquiétait. Sacha s'était pris une tôle en pleine figure mais ça n'avait fait qu'augmenter son charme. Ingrid fonçait droit dans la gueule du loup. Elle s'apprêta à faire signe au chauffeur de prendre la direction du Marais. Ingrid l'arrêta d'un geste : il fallait continuer vers le canal Saint-Martin. Lola étudia le profil tendu de son amie. Qu'est-ce qui mijotait à feu doux sous ce front décidé ? À coup sûr, une idée qui n'était pas la bonne.

Une fois chez elle, Ingrid proposa à Lola de se servir un verre pendant qu'elle prenait sa douche. Pourquoi pas ? admit Lola. Les libations italiennes en compagnie de Sacha n'étaient plus qu'un doux souvenir. Elle ouvrit le grand réfrigérateur argenté. Triste constat pour les amateurs de nourritures terrestres. Désert comme une toundra de décembre, si ce n'était deux bouteilles de bière mexicaine et un demi-citron vert.

– Merci mon grand, dit-elle au réfrigérateur. Tu sais préserver l'essentiel.

Ingrid avait bourlingué un peu partout sur la planète, le Mexique et ses coutumes ne lui étaient pas étrangères. Elle lui avait appris qu'une rondelle de citron faisait chanter la bière, et qu'un peu de sel la glorifiait. Lola préféra zapper le condiment et ne garder que l'agrumes. Elle cisaila une rondelle qu'elle glissa dans un verre avant de le remplir de bière, pressa ce verre contre sa joue et écouta la musiquette

des bulles. Les petits plaisirs prenaient d'autant plus d'importance lorsqu'ils accompagnaient un événement majeur. Comme la libération d'une amie.

L'amie en question sortit de la salle de bains dans un nuage de vapeur et dans le plus simple appareil. Lola la suivit jusqu'à sa chambre où elle la vit mettre à sac son placard à la recherche d'un vêtement qui se laissa désirer un certain temps.

Après bien des essayages, Ingrid opta pour la même tenue que celle qu'elle venait de quitter. Mais dans une version propre. Un vieux jean qui avait fait le régal d'une civilisation de mites. Et un T-shirt au message offensif. *Tiger Lady is ready to bite* avait été remplacé par *Sauvez la planète sinon elle vous pissera sur la tête*. Elle souligna ses yeux bleu pacifique d'un coup de khôl gris et transforma sa courte chevelure blonde en cauchemar punk grâce à un généreux apport de gel. Le glamour, cette notion relative.

– Je suis bien ?

– Si on aime les montagnes russes sans ceinture, certainement. Où vas-tu ?

– Je te l'ai dit. Remercier Sacha.

– N'oublie pas que, la semaine dernière, tu étais à ramasser à la petite cuiller. Sacha est sexy à pleurer. J'admets. Mais il est aussi à pleurer tout court. Du moins, en ce qui te concerne. Tu me suis ? Enfin, remarque, je ne suis pas ta mère.

– Je n'ai pas l'intention de refaire un nœud avec lui.

– De renouer, tu veux dire ?

– Oui, c'est ce que je veux dire. *Exactly*.

– Tu sais ce qu'a osé dire Eugène Labiche ?

– Aucune idée.

– *Le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme*. Eh bien ! je ne suis pas d'accord, et d'ailleurs j'ai horreur des galurins.

– C'est qui ces gars lurins ?

– Des chapeaux, si tu préfères. Ne compte pas sur moi pour me dévouer lorsqu'il te larguera une seconde fois. Et, tu ne crois pas qu'avec les atouts que t'a refilés Mère Nature, tu pourrais trouver un produit de substitution à Sacha ?

– Je me tiendrai à ma décision. *I promise*.

– Oh la la ! Je demande à voir, Ingrid.

– Vous êtes toujours très rigolos les Français avec vos *oh la la* par-ci par-là. *Well, it's time to go now*. Tu peux rester ici, si tu veux. Je serai de retour dans une petite heure.

– Oui, oui, c'est ça. Mes copines mexicaines et moi te souhaitons une bonne soirée.

Ingrid enfila une paire de baskets à bandes argentées et opéra sa sortie d'un pas élastique.

Lola termina sa bière et décida d'aller prendre l'air du côté des *Belles*. Maxime gardait Sigmund depuis trop longtemps, il était temps de libérer l'homme du chien ou l'inverse. Ce serait l'occasion de savoir ce que le restaurateur pensait de la nouvelle recette d'Ingrid. Une plâtrée de désastre. Une soupe à la grimace. Une indigestion garantie. Elle était à peu près certaine que Maxime analyserait la crise de romantisme d'Ingrid avec la même lucidité.

Elle verrouilla l'atelier d'Ingrid et remonta le passage du Désir jusqu'à la rue du Faubourg-Saint-Denis.

– Qu'elle ne vienne pas se plaindre quand ça tournera vinaigre !
maugréa-t-elle en route, faisant sursauter un passant.

¹ Voir *L'Absence de l'ogre*, Éditions Viviane Hamy, collection Chemins Nocturnes (2007).

Nessun dorma ! Nessun dorma ! Tu pure, o, Principessa, nella tua fredda stanza, guardi le stelle che tremano d'amore e di speranza...

Arthur avait branché son lecteur MP3 sur la chaîne stéréo de Sacha et chantait énergiquement avec Pavarotti. *Turandot* massacré sans répit. Assis en tailleur sur le parquet, Sacha attendait de trouver la force d'expulser l'artiste.

Lorsque retentit la sonnette de la porte, il pensa qu'une horde des Stups, un commando punitif mené par Antonia ou une tribu de barbouzes constituerait un intéressant dérivatif. N'importe quoi plutôt qu'une minute de plus en compagnie du cousin de Ménard.

Ingrid. Surprise divine. Déguisée en hérisson mais ça n'avait aucune importance.

Elle marqua un temps d'arrêt en découvrant Arthur chantant à pleins poumons sur son échelle. L'idiot la salua d'un air halluciné. Et s'offrit une crise de catalepsie jusqu'à ce que Sacha lui ordonne de ranger son matériel. On n'avait plus besoin de lui, jusqu'à nouvel ordre, merci.

– Je reviendrai demain matin. C'est vous le chef, patron. Mais c'est dommage. Je tenais le bon rythme, cette nuit. Vous me laissez terminer, je mettais la dernière main à ce fichu salon qui nous fait de la résistance...

– Dehors.

– Bon, bien, accordez-moi le temps d'un brin de toilette, hein, patron.

– Il peut rester, dit Ingrid. Je n'en ai pas pour longtemps (et se tournant vers Sacha :) merci pour ce que tu as fait pour moi. Je me doute que ça n'a pas été facile. Ton enquête sacrifiée... En fait, je suis vraiment désolée.

– Tu n'as pas à l'être. Ne t'inquiète pas. Tu prends un verre ?

– Non, merci.

– On n'est pas obligés de rester ici. Lola m'a fait découvrir un endroit à deux pas qui ressemble à l'Italie...

– Non, ça ira. Je voulais juste te dire... ce que je viens de te dire. Bon courage, Sacha. Il y aura d'autres enquêtes pour toi. Ça va s'arranger, n'est-ce pas ?

– Je suppose. Une question de patience.

Moment de silence. Si ce n'était Pavarotti qui chantait enfin dans toute sa gloire et en solo.

Ma il mio mistero è chiuso in me, il nome mio nessun saprà !

– Je ne savais pas que tu aimais l'opéra.

– Moi non plus. Ingrid...

– Non, ne dis rien. C'est mieux comme ça. C'est toi qui avais raison. Ça n'aurait pas marché, de toute façon. Bonne nuit.

Elle dévala l'escalier. Il se pencha au-dessus de la rampe, vit disparaître la petite tête hérissonnée, rentra chez lui, l'air pensif.

Arthur avait un pinceau dans une main, un pot de peinture dans l'autre.

– Je vais vous faire une confidence, patron. Dans la vie, deux choses valent la peine de se lever le matin ou de se coucher le matin. Les femmes et l'alcool. J'ai mon point de vue à propos de ce que vous venez de laisser passer. Gravement naze. Cette fille, c'est du premier choix. Cette fille, c'est de la croisière sans fin sur l'Atlantique. Vous devriez lui courir après au lieu de me fixer d'un air bizarre.

Pavarotti toujours et toujours.

– Mon cousin m'avait bien dit que vous aviez une bombe dans votre paddock mais que vous préféreriez passer. Je lui ai dit : ton boss, il est pas net. C'est vrai, quoi. C'est quoi votre problème au juste ?

Ed il mio bacio scioglierà il silenzio che ti fa mia !

Sacha empoigna le pot de peinture, et le retourna sur la tête du Michel-Ange du Marais avant de le flanquer dehors. Après quoi il ramassa la veste et le sac du bavard, et les jeta dans la cage d'escalier. Arthur dégoulinait sur les marches, grommelait qu'il était inhumain et que ce qui lui « tombait sur le râble — la garde à vue à domicile et l'Américaine qui mettait les voiles — n'était pas cher payé... ». Sacha referma sa porte et passa sur le balcon. Sept étages plus bas, la silhouette d'Ingrid se faisait avaler par la nuit.

Il écouta Pavarotti. Longtemps. Arthur avait mis *Nessun Dorma* en boucle. La musique l'emporta un moment vers des terres sans frontières lui évitant de penser à ce qui venait de se passer, à ce qui aurait pu se passer. On sonna. Il ouvrit. Mars.

– Les résultats d'analyse sont arrivés. Ce n'est pas bon, Sacha.

– C'est le sang d'Antonia ?

– Hélas.

– Compris. Je vous suis.

Ménard attendait dans la Renault. Ils s'installèrent à l'arrière. Mars expliqua que Carle et une équipe étaient déjà devant chez Fabert. Une autre ratissait Paris à la recherche d'Antonia.

– Le problème, c'est qu'elle a pu mettre les voiles pour de bon, histoire de vous foutre dans une cagouille de course, patron.

– Mets-la en veilleuse cinq minutes, Ménard, tu me feras plaisir, articula Mars.

– Elle est peut-être morte.

À l'expression de Mars, on constatait que l'hypothèse ne lui avait pas échappé.

– Celui qui joue avec nous a pu bel et bien la tuer, poursuivit Sacha. Le meurtre de Vidal est d'ailleurs du même acabit.

– Ouais, ça se tient, osa Ménard. Pour créer une panique intégrale, un salmigondis en spirale. Les Américains ont une expression pour ça. *When the shit hits the fan*. Quand la merde...

– Atteint le ventilateur, le coupa Mars. Oui, on est au courant, Ménard, merci. En attendant, Gratien a mis les bouchées doubles. J'ai la police des polices dans les pattes, le ministre au fil toutes les cinq minutes, en alternance avec le préfet. Et je ne te parle pas des médias. Je suis obligé de te coller en garde à vue pour de bon cette fois. Comme le premier salopard venu. Et j'enrage.

– Pas la peine de leur donner cette joie, patron.

Il sortit son exemplaire de *L'Art de la guerre* de la poche de son veston.

– De quoi m'occuper si vous deviez me mettre au frais un moment.

– C'est ta bible ?

– En quelque sorte. Vous l'avez lu ?

– Il y a longtemps. Tu as raison, autant prendre les choses avec philosophie. Qu'aurait dit Sun Tzu de tout ça ?

– Rien, lança Ménard. Sinon, il aurait écrit *L'Art de la guerre sale*. Autre temps, autres mœurs.

Mars lui lança un regard oblique avant de tapoter l'avant-bras de Sacha.

– Sale ou pas, on s'en sortira.

Les *Belles* évoquaient plus que jamais un sanctuaire de sérénité dans un univers en proie à l'hystérie.

– C'est Fantasia du lundi au lundi et sans interruption, constata Lola en repliant le journal.

Une semaine s'était écoulée depuis son passage à la Crim'. Sept jours de déflagrations en continu dans les médias. L'affaire Vidal explosait tous azimuts. D'autant qu'Antonia Gratien manquait toujours à l'appel. « Où est le corps de la superbe épouse de l'avocat international ? », « Qui a éliminé la femme du gourou du trafic d'armes ? »

Les méthodes de la Brigade criminelle étaient vilipendées, celles de Mars remises en question, Sacha Duguin traîné dans la boue. Les plus folles rumeurs se répandaient sur le Net. Un petit malin avait filmé en douce Ingrid au *Calypso*, et la vidéo montrant le strip-tease de « l'ex-maîtresse du flic pourri » continuait de se diffuser à une vitesse de comète. Enrique le portier avait engagé deux adjoints. Des hordes surexcitées se pressaient chaque nuit devant le cabaret. Tout le monde voulait assister au numéro de Gabriella Tiger alias Ingrid Diesel, la « bimbo américaine qui avait fait tomber un commandant de la Crim' ». Timothy Harlen avait contre-attaqué en mobilisant ses amis journalistes, mais la concurrence était rude. Ingrid ne sortait plus de chez elle sans des lunettes de soleil et une perruque marron.

– En effet, admit Maxime. Pas un commentateur qui n'ait son avis sur la question.

– Quel bazar ! Je regrette l'époque de Léon Zitrone, de la télé à trois chaînes et des ordinateurs gros comme des labos.

– C'était pas mal du tout, Léon Zitrone, acquiesça Barthélemy qui était pourtant né dans les années du PAF.

Accoudée au comptoir, Ingrid tripotait machinalement la paille de son orange pressée. Son visage mélancolique était un livre ouvert. Lola y lisait la compassion qu'elle éprouvait pour Sacha. Il ne se passait pas une journée sans qu'elle demandât s'il était possible de faire quelque chose pour minimiser les dégâts. À part découvrir qui avait dessoudé Vidal, retrouver Antonia vivante, comprendre à quels jeux de malades jouaient Fabert et Gratien et faire exploser tous les serveurs de la planète en même temps, Lola ne voyait pas.

Même Sigmund percevait l'électricité ambiante. Il apportait trop souvent ses bottes à Lola en sautant sur place, se frottait contre les

jambes d'Ingrid exigeant plus d'attention que de caresses, leur disant : « Mais enfin, pourquoi ne faites-vous rien ? »

Le dalmatien aurait du mal à se réhabituer au cabinet feutré de son psychanalyste de maître.

Lola consulta sa montre : 11 h 52. Ce n'était pas parce que le monde piquait une crise de nerfs qu'il fallait en oublier le boire et le manger. Elle se tourna vers l'ardoise surmontant le percolateur : salade d'endives aux noix, pintade farcie accompagnée de son chou fondant, far aux pruneaux.

– Je prendrai le menu du jour, annonça-t-elle à Maxime en se dirigeant vers sa table attitrée. Et bien entendu, un grand pichet de vin du patron.

Depuis qu'on l'avait débarrassée de sa minerve, elle se sentait revivre. Certes un bandage lui emprisonnait toujours le bras gauche mais elle ne ressemblait plus à Erich von Stroheim dans *La Grande Illusion*. Une fois attablée, sa serviette blanche déployée sur ses genoux, elle fit signe à Ingrid et Barthélemy de la rejoindre. Ils obtempérèrent trop lentement à son goût.

– Ah ! faites-moi le plaisir de vous ressaisir, les gars. Ce n'est pas parce que l'ambiance vire au drame qu'il faut se laisser glisser dans la mare à marasmes. Au moins, une chose est sûre. Ça ne pourra pas aller plus mal.

– Vite dit, répliqua Ingrid en croquant un croûton de baguette.

Chloé arriva avec le pichet convoité et un bol de grosses olives vertes et brillantes. Les préférées de l'ex-commissaire. La serveuse remplit les verres du trio. Ingrid voulut refuser mais Lola fit remarquer qu'il était temps de porter un toast.

– À quoi ?

– Au courage du commandant Duguin, ma grande. Mets la situation tête en bas. Nouvelle perspective. Voilà, très bien. Qu' observes-tu ?

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Les ennuis qui s'abattent sur lui en jet continu sont la chance de sa vie.

Même Barthélemy affichait un air dubitatif.

– Imaginez que son intégration à la Crim' se soit passée sans heurts, poursuivit-elle, avide de convaincre le duo. Ce garçon n'aurait été nourri que de certitudes. Rien de tel qu'un chemin rectiligne pour vous ramollir une âme. Celui qui arrive trop vite est un arriviste. Celui qui passe la ligne d'arrivée, couvert de bleus et la bave aux lèvres, est un héros. C'est mieux, non ?

– *Ce qui ne nous détruit pas nous rend plus fort.* Ah, je vois ce que vous voulez dire, patronne.

L'enthousiasme reconquis de Barthélemy ne contaminait pas Ingrid. Butée, l'amie américaine faisait tourner le pied de son verre. Aurais-je

perdu la main avec les mots ? s'interrogea Lola.

Maxime désigna le téléviseur tout récemment installé à côté du grille-pain.

– Alerte.

On se rassembla devant l'écran. Un journaliste parlait devant un bel immeuble parisien. Il s'interrompit pour courir vers un porche bleu. En sortait un géant noir en livrée grise, armé d'un parapluie qui protégeait son patron, en costume sombre, d'une averse aussi offensive que l'armada de photographes. Il bouscula un reporter plus aventureux que les autres. Protestations. Chauffeur et employeur montèrent dans une Bentley qui démarra dans la grisaille. En arrière-plan, un pan du Musée d'Orsay, un morceau de Seine.

Le journaliste revint au premier plan.

Une copie des fameux carnets de l'avocat Richard Gratien a été envoyée anonymement à nos confrères du Canard enchaîné, hier soir. Une autre serait parvenue au juge Sertys, magistrat instructeur dans l'affaire EuroSecurities. Louis Candichard, jadis obligé de renoncer à ses ambitions présidentielles, et point central de l'instruction en cours, y est mis en cause. D'après nos confrères du Canard, le comité en charge de la campagne de M. Candichard aurait touché près de quinze millions d'euros en son temps. Cette somme proviendrait de commissions occultes, obtenues dans le cadre d'une vente d'hélicoptères de combat à un pays d'Afrique. Du côté de Richard Gratien, c'est le mutisme. Celui que nos confrères anglo-saxons surnomment « Mister Africa » a toujours été d'une discrétion exemplaire quant à ses contacts avec les leaders africains et nos propres instances gouvernementales. Mais M. Gratien pourra-t-il rester sur sa réserve ? Souvenons-nous que son bras droit, l'avocat Florian Vidal, est mort récemment à Colombes dans des circonstances atroces ; victime du supplice du pneu enflammé. Cet homicide fait écho à celui, intervenu cinq ans auparavant, d'un policier français d'origine africaine, le lieutenant Kidjo. Ces deux affaires sont-elles liées ?...

– En voilà au moins un qui pose les bonnes questions, souffla Lola quelque peu chamboulée par la nouvelle.

– Tu disais que le pire était derrière nous ? osa Ingrid.



Mars se rendit chez Sacha dans la soirée. La radio d'info crachait ses mauvaises nouvelles en continu : la pièce maîtresse était le grand retour de Candichard au premier plan de l'actualité.

– J'ai rencontré André Gustave, le patron de Fabert. Affolement

général : personne ne sait qui a balancé ces foutus carnets à la presse. Mais c'est une bombe à fragmentation. J'ai une mauvaise nouvelle...

– On a retrouvé Antonia ? Elle est...

– Non, c'est Candichard.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il s'est fait sauter la cervelle, Sacha. Le commissaire du quartier vient de me prévenir.

– Que comptez-vous faire ?

– Me rendre avenue Bosquet. Tu viens avec moi.

– Ce n'est peut-être pas la bonne idée, patron.

– Au diable les consignes. Je réfléchis mieux quand tu es là. Carle est efficace mais chiant. Elle ne m'inspire pas.

Réquisitionné pour jouer les chauffeurs, Ménard salua chaleureusement son chef, qui s'étonna de cet élan de sympathie. Le jeune lieutenant colla la sirène sur le toit ruisselant de pluie de la Renault et se fit plaisir en ralliant les Invalides à fond de train.

Dans ce grand appartement gavé de bibelots et de draperies — une résidence prêtée à l'ancien ministre par des amis bienveillants —, Mathilde Candichard évoquait un spectre revenu hanter une demeure ancestrale. Le médecin de famille lui administra un calmant qui permit à la veuve de retrouver ses esprits. Mars se lança dans un discours de condoléances.

– Il vous aimait bien, Arnaud. Vous vous souvenez de la Garden Party à l'Élysée ? Vous aviez sympathisé.

– Je m'en souviens, Mathilde. Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé ?

– En rentrant, je l'ai trouvé mort. Dans son bureau.

– Il avait laissé une note ?

– Oui. Il me demandait pardon pour son geste.

Elle étouffa un nouveau sanglot. Mars lui demanda s'il y avait eu des signes avant-coureurs.

– Quand Louis a été traîné dans la boue par tous les médias, ce matin, il l'a très mal pris. Il considérait qu'il avait assez payé, vous comprenez ? Il avait tout perdu. Il ne lui restait que son honneur. Ces carnets l'ont rabaissé plus bas que terre. C'est infâme. Et vain.

Ils pénétrèrent dans le bureau. Le technicien de l'Identité judiciaire s'écarta. Le haut du crâne avait été en partie emporté. Sang et matière cervicale avaient giclé jusqu'au plafond maculant l'imposant lustre en cristal.

Pour Franklin, le suicide ne faisait aucun doute : Candichard avait coincé son fusil de chasse entre ses genoux avant de se tirer une balle dans la bouche ; l'heure de la mort correspondait aux indications données par sa femme.

– Pourquoi se tuer quand on n'a plus rien à perdre ? interrogea

Mars.

– À part l'honneur. C'est bien le problème. Certains ne supportent pas de perdre la face, répondit Sacha Duguin.

– Alors ils se la font exploser pour de bon, ouais, bon d'accord, commenta Ménard.

– Celui qui a balancé les carnets aux médias avait peut-être anticipé la réaction de Candichard.

– Fais-moi confiance, Sacha, on le saura.

– Vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez l'ancien ministre.

– Je connais beaucoup de monde. Beaucoup trop. De quoi m'empêcher parfois de réfléchir sereinement. Merci d'avoir accepté de venir...

Sacha fut de retour rue du Petit Musc un peu avant minuit. Il avait nettoyé la tache de peinture sur le parquet, installé ses livres sur les étagères non peintes et s'était acheté quelques meubles. Pour autant, l'appartement lui fit l'effet d'appartenir à quelqu'un d'autre. Il se déshabilla, et se glissa nu sur son balcon. Visage vers le ciel, il laissa les salves ruisseler jusqu'à ce que son corps frissonne et que la tension se dissolve. Il s'octroya alors une douche presque brûlante, puis, allongé sur son lit, Gerry Mulligan. Le jazz West Coast avait toujours eu le don de l'apaiser. Mais cette fois, le sortilège ne fonctionna pas.

Mars.

Lui revinrent les paroles de Lola attablée dans la paix provisoire de la petite place hors du temps qui évoquait l'Italie. *Il me soigne, au cas où je pourrais jouer un rôle dans une stratégie baroque où tous les moyens sont bons... Les passions négatives confinent toujours à la solitude...*

Ses yeux s'ajustèrent à l'obscurité. Elle se glissa jusqu'à la chambre, écouta la respiration régulière du dormeur, détacha le couteau fixé à sa cheville, apprécia la dureté de la lame contre sa paume gantée de vinyle.

Elle alluma la lampe de chevet, dégagea doucement les draps, s'assit à califourchon sur le corps endormi, un corps musclé, un corps intéressant, dommage. Elle pressa le couteau sur la gorge.

Il se réveilla en sursaut. Poussa un cri.

– Tu croyais m'échapper ? Grave erreur.

Un faux mouvement, et la lame pénétrerait sa chair. Cette sensation de puissance, cette sensation ajustée à la perfection des derniers instants, elle l'aimait. Elle l'avait toujours aimée. Comme nos âmes étaient bizarres...

Terrorisé, il la suppliait, marmonnait son prénom. Son corps dégageait l'odeur immanquable de la peur.

Elle lui trancha la gorge de gauche à droite.

Le sang. Geyser de colère.

Celui qui ne s'était jamais éteint dans son cœur.

3 h 45. Carle décida de réveiller Mars.

– Patron, le chauffeur vient de débarquer. Il va entrer dans l'immeuble.

– Vous êtes parés ?

– On est tous en position.

– Pas d'Antonia dans les parages ?

– Non.

– Banco, Carle. Donne-moi tout ce que tu as.

Il avait raccroché. Carle ordonna à ses hommes de se tenir prêts. Il fallait prendre Honoré en flag'. Au moment où il tenterait de pénétrer dans l'appartement. L'ascenseur s'ébranla, glissa jusqu'au cinquième, libéra le chauffeur des Gratien, qui s'accroupit devant la serrure pour la triturer avec un tournevis.

– Bouge plus ! cria Carle en appuyant sur l'interrupteur.

Honoré fit volte-face, se propulsa dans la cage d'escalier. Carle et ses officiers l'agrippèrent. L'Africain avait la force de trois hommes réunis. Carle se prit un coup au visage qui la projeta au sol. Son téléphone portable vrombit dans la poche de son jean.

Ménard, essoufflé.

– Je course une cycliste... elle sort de l'immeuble.

À trois heures du matin, dans ce quartier mort.

– Tu l'interceptes.

– Je cours jusqu'à la voiture...

– Démerde-toi comme tu veux, OK, Ménard ?

Elle revint dans la mêlée acharnée, Sig Sauer au poing. Appliqua le canon contre la tête d'Honoré, promit de faire feu s'il n'arrêtait pas ses conneries et réussit à stopper ruades et coups de poing. Vautron avait le nez cassé, Marcadet tenait à peine debout. Épargné, Stefani menotta l'Africain et lui fit descendre l'escalier. Honoré n'opposa plus de résistance.

Carle remonta la rue au pas de course. La voiture de fonction était arrêtée en plein milieu de la chaussée, portières ouvertes. Ménard braquait une fille à genoux à côté d'un vélo renversé. Elle avait les mains croisées derrière la tête. Sagement.

Geste bizarre de Ménard. Il empoigna les cheveux de la fille.

Une perruque. Et le visage d'une revenante. Traits défigurés par la rage. Antonia Gratien de retour d'une contrée de mauvais souvenirs.

Carle remonta la rue en courant, ordonna à Marcadet de la suivre.

Ils s'engouffrèrent dans l'escalier. La porte de l'appartement n'était pas verrouillée. Ils sécurisèrent les lieux, armes au poing. Repérèrent une odeur de plastique brûlé.

Quand ils le découvrirent, sa gorge n'était qu'une plaie béante. Le sang avait jailli en fontaine et transformé la chambre en étal de boucherie. Marcadet poussa un juron. Carle maîtrisa un haut-le-cœur. Et ne put s'empêcher de penser au naufrage de sa carrière.

Sacha l'étudia derrière le miroir sans tain. La lumière cinglant son visage paisible. Le reste de la pièce plongée dans l'obscurité. Qui aurait pu croire qu'elle venait d'égorger un homme ? Ménard la travaillait depuis près d'une heure. Elle se contentait de sourire.

– Elle est à toi, dit Mars.

Sa voix avait une âpreté que Sacha ne lui connaissait pas.

– C'est illégal, je suis officiellement sur la touche.

– On passe outre. Je ferai signer le procès-verbal par Ménard. Interrogez-la à deux.

– Ça se retournera contre nous au moment du procès, patron. Prenez Carle.

– Carle a accumulé assez de conneries pour la soirée. C'est toi que je veux.

Sacha observa encore Antonia Gratien, sa morgue face au jeune lieutenant qui avait plus que jamais l'air d'un môme. Son pansement au poignet droit. Celui qu'elle avait dû entailler pour souiller son lit de sang.

– Il ne faut pas nous laisser tomber, Sacha. Pas maintenant. Le juge Maxence est coincé. Malgré les protestations de son bon ami Sertys, il ne peut pas faire autrement que de nous accorder la mise en examen d'Antonia Gratien. On tient le bon bout.

– Patron...

– C'est un ordre.

Les deux hommes se dévisagèrent.

Il pénétra dans la salle d'interrogatoire. Le visage d'Antonia s'illumina. Ménard recula instinctivement, tira une chaise dans un coin. Sacha s'assit de l'autre côté de la table, face à elle.

– J'ai bien cru que tu n'arriverais jamais.

– Pourquoi lui ?

– De quoi parles-tu ?

– Ne fais pas l'idiot. Ça ne te va pas.

– Merci.

– Je te parle du meurtre d'Olivier Fabert. Égorgé avec un couteau retrouvé au pied de son lit. Pourquoi Fabert ?

– Je ne sais pas.

– C'est toi qui l'as tué ?

– Tu es tellement bien, Sacha, on finit par oublier que tu es flic.

– On a retrouvé une combinaison en polypropylène brûlée dans la salle de bains. Tu l'avais enfilée pour éviter les projections de sang.

– Impossible de retrouver de l'ADN dans une combinaison brûlée. J'ai raison, Sacha, non ?

– C'est toi qui l'as brûlée pour évacuer ton ADN ?

– Tu ne trouveras l'ADN de personne sur cette combinaison. Ni le mien, ni celui de quiconque.

– Que faisais-tu dans l'immeuble ?

– Je savais que tes collègues planquaient à cette adresse. J'espérais te voir. Tu sais bien que j'ai des insomnies. Et j'aime ta compagnie. Je la recherche. Ne fais pas semblant de ne pas le savoir.

– C'est Gratien qui t'a demandé de l'exécuter ?

– Tiens, au fait, où est mon mari ?

– Il se sert de toi. Tu ne comprends pas qu'il t'envoie à l'abattoir ? Tu ne pouvais pas t'en tirer.

– On l'a fait prévenir ? Il va me sortir de là.

– Pas cette fois, Antonia. Le juge va te mettre en examen.

– Le vieil homme trouve toujours la solution.

– Tu nous as joué un sale tour. Tu étais planquée dans l'appartement depuis un moment. Tu as attendu la nuit, pour l'agresser dans son sommeil. J'ai une petite idée de la façon dont tu t'es procuré les clés.

– J'aime t'entendre réfléchir.

– Fabert était reçu chez vous. Rien de plus facile que faire un double des clés laissées dans un manteau. Tu savais que son immeuble était sous surveillance. Tu viens de me le dire. Il fallait que tu puisses fuir. Honoré était chargé de détourner notre attention. Un plan plus que risqué. Mais Gratien t'avait ordonné de tuer Fabert. On ne désobéit pas à ses ordres. En aucune circonstance. N'est-ce pas ?

– Le vieil homme est sévère, mais peut-être pas à ce point-là, non ?

– Tu as fait de l'excès de zèle. Tu as pris des risques insensés pour ne pas le décevoir.

– Mon mari ne veut pas qu'il m'arrive du mal, mon mari tient à moi.

– Peut-être.

– Sûrement.

– Alors c'est toi qui deviens folle. Tu te crois invincible. Tu crois que tu as apprivoisé la Mort. Elle t'a approchée de très près. Alors tu t'imagines que vous êtes quitte.

– Je n' imagine rien. Il y a des mystères que je ne comprends pas, Sacha.

– Ça fait longtemps que tu fais le sale boulot pour lui, c'est ça ? Et tu t'en es toujours sortie. Mais pas cette fois. Ta seule chance, c'est de tout nous dire.

– Mais je te parle, Sacha. Je ne fais que ça. J'adore t'écouter. C'est

vrai.

– Ou alors, c'est Gratien qui perd les pédales. La mort de Vidal le rend dingue. Il ne sait plus évaluer les risques qu'il te fait prendre.

– Comme ça doit être fatigant pour toi d'essayer de te glisser dans la tête des autres, Sacha.

– Tu es en train de couler, Antonia. À cause de lui. Que gagnes-tu à le protéger ? Tu ne lui dois rien.

Leur échange s'étira. Sacha cherchait à percer ses défenses, Antonia jonglait avec les mots et réussissait une fois de plus à ne jamais mentir. Gratien l'avait façonnée comme de la glaise. Et comme la glaise, elle glissait entre ses mains.

– Tu crois vraiment qu'il t'a sauvée ?

– Bien sûr.

– Il s'est servi de ta douleur comme d'une arme. Comment ça s'est passé pour Bangolé ? Vous étiez à deux ?

– À deux ?

– Avec Honoré ? Qui lui a défoncé le visage au marteau. Toi, Antonia ?

– Je n'ai pas tué Bangolé.

– Alors, c'est Honoré.

– Honoré n'a pas tué Bangolé.

Ses deux premières affirmations. Nettes, concises. Après des heures de finasseries. Au sujet d'Aimé Bangolé, il était prêt à la croire.

Antonia avait exigé un médecin. Légalement, elle y avait droit. On avait réquisitionné un généraliste. Ménard était resté avec eux.

Richard Gratien faisait les cent pas dans le couloir, comme le premier venu, en compagnie de Me Joseph Robillard, un célèbre avocat pénaliste, son avocat. Mars avait l'intention de les faire patienter avant de les recevoir. Antonia était en garde à vue. Or, la présence de l'avocat ne s'imposait qu'avant la demande de mise en examen officielle par un magistrat.

– Elle est mûre, Sacha. Le toubib, c'est une diversion. Elle est épuisée mais pas au point que son petit cœur lâche. Continue, tu vas l'avoir.

Sacha n'aimait rien autant que le terrain, la traque minutieuse au quotidien. Tous ses confrères, Mars le premier, affirmaient qu'il était doué pour obtenir les aveux. Il en était conscient, mais ne tirait aucun plaisir de la mise à nu des âmes.

Il s'offrit un mauvais café au distributeur, réfléchit au point faible d'Antonia. À deux doigts de la surface. Comment le faire émerger ?

Il revenait vers la salle d'interrogatoire, quand il repéra une odeur de tabac. Elle provenait des toilettes des femmes. Un sanglot étouffé. Il frappa à la porte, poussa le battant. Carle, assise contre le mur de

carrelage, les yeux hagards, rougis, une cigarette allumée entre les doigts. Il lui effleura l'épaule. Elle sursauta comme sous l'effet d'une décharge électrique.

- Ne me touchez pas ! C'est à cause de vous, ce bordel !
- Qu'est-ce que tu me racontes ? On est dans le même bateau.
- Ma carrière est foutue. C'est ce que vous vouliez, Mars et vous.
- Pas le moment de t'offrir une crise de parano, Carle. Qui sait, je me serais peut-être fait avoir moi aussi à ta place ? Comment imaginer qu'Antonia monterait ce plan de kamikaze avec son chauffeur ?

Elle écrasa sa cigarette sur le carrelage avec hargne. Il lui tendit la main.

- Pas besoin de votre sollicitude, ça ira.
- Comme tu voudras.

Il quitta les lieux, prit une grande inspiration, resserra son nœud de cravate et entra dans la salle d'interrogatoire. Les mains dans sa toison mordorée, son sourire malade aux lèvres, Antonia Gratien s'étirait. Ménard lui expliquait qu'il se percevait comme un témoin en béton. Un témoin irrésistible pour le juge Maxence. Il l'avait vue quitter l'immeuble quelques minutes après qu'Olivier Fabert avait été assassiné. On retrouverait la copie des clés de l'appartement. Poubelles, égouts, caniveaux, les enquêteurs fouillaient partout. Même chose pour le vêtement qu'elle avait dû passer pour éviter les projections de sang. Il était forcément quelque part. Et comment expliquait-elle la trace sur sa cheville ? Celle d'une bande de velcro ayant servi à fixer le couteau, peut-être ?

Sacha reprit sa place face à Antonia. Ménard recula dans un coin.

- Tu m'as manqué, dit-elle en souriant. Mais je n'imaginais pas notre première nuit comme ça...

L'appel arriva sur son portable vers cinq heures du matin. Luce Chéreau. Elle avait « déniché une pépète ». Il fallait qu'il la rejoigne à la Financière.

Il demanda à Ménard de prendre le relais et partit sous les protestations d'Antonia. Malgré son épuisement, elle vivait le meilleur moment de son existence en se payant deux têtes de flics pour le prix d'une.

– Tu vas m'adorer, annonça Luce en lui tendant la photocopie d'un acte notarié. J'ai employé une méthode parfaitement illégale. Rien que pour toi.

Il lut le document attentivement, décocha un grand sourire à sa collègue.

– Et je te garantis qu'Antonia Gratien ignore tout de cette histoire. J'ai travaillé le notaire à fond, utilisé les pires moyens de pression dont dispose la Financière. Bref, j'ai fait mon écœurante. Crois-moi, il se souviendra longtemps de mon passage. Tu as eu une intuition du tonnerre, Sacha. Vas-y, montre-leur ce que tu sais faire.

– Avec plaisir.

– Tu sais, j'ai mis le paquet pour toi quand j'ai appris dans quelle saloperie les Gratien avaient essayé de te faire plonger.

– Merci.

– Pas de problème. Je me contenterai d'une invitation à dîner suivie d'une partie de jambes en l'air, ou bien de deux parties consécutives de jambes en l'air. Je ne suis pas une fille compliquée.

– Et tu aimes bien les gags récurrents. Tu me l'as déjà dit, je crois.

– Au moins, je constate que tu écoutes ce que je te raconte. C'est déjà ça de pris sur cette chienne d'adversité.

Elle leva le pouce en signe de victoire, il copia son geste. Rejoignant les locaux de la Crim', il repensa aux réflexions de Mars à propos de Carle. Le vieux briscard n'avait pas tort. Jamais Carle n'aurait influencé Luce Chéreau pour qu'elle lui dénicher des documents incontestables mais avec des méthodes discutables. *Carle, ou l'amour de la ligne droite et le respect absolu des règles*. Et que disait-il de lui aux autres ? Duguin, ou « à la guerre comme à la guerre » ?

Il entra dans la salle d'interrogatoire et déposa le document devant Antonia.

– C'est un acte notarié datant de deux mois. Établi par l'étude de Me Garnier pour le compte de ton mari. Il s'agit d'une donation. Le

donateur est Richard Gratien. Le bénéficiaire Florian Vidal, et par ricochet ses héritiers actuels. La donation, irrévocable selon le code civil, porte sur soixante-dix pour cent du patrimoine de ton mari.

Elle se tendit comme un arc.

– Nadine Vidal travaillait son mari au corps depuis des années pour qu’il lâche Gratien et parte enfin vivre sa vie à l’étranger avec elle. Ces derniers temps, Florian Vidal écoutait sa femme. Gratien a senti le vent tourner. Alors il a décidé de montrer à Vidal qu’il le considérait vraiment comme son héritier.

– C’est faux...

– Tu n’étais pas au courant ? Eh bien, maintenant, tu sais à quoi t’en tenir au sujet du *vieil homme* ! Il t’a sauvée, t’a promis qu’il te protégerait sa vie durant. Mais c’était Florian Vidal qu’il aimait. Comme un fils. C’est-à-dire sans restrictions. Et il le lui a prouvé. Quant à toi, tu étais surtout un instrument pour lui. Tu comprends enfin la situation, Antonia ?

Ses traits s’étaient transformés. Femme seule, femme trahie, les yeux secs, la bouche tremblante.

Sacha fit signe à son lieutenant. Il ne comptait pas se dérober, mais ne se sentait pas le cœur de creuser l’humiliation d’Antonia en solo.

– Comment as-tu pénétré dans l’appartement de Fabert ? demanda Ménard.

Antonia les fixa tour à tour. Ses yeux semblaient délavés. Elle resta silencieuse un long moment. Ils attendirent.

– J’avais fait un double des clés, dit-elle d’une voix blanche.

– Où est cette clé ?

– Dans une tubulure du vélo.

– Quand es-tu entrée ?

– Le matin, en tenue de livreur. J’ai attendu la nuit. J’ai attaqué Fabert pendant son sommeil.

– Tu portais une combinaison pour éviter les projections de sang ?

– La tenue en polypropylène.

– C’est toi qui l’as brûlée ?

– Oui.

– Pour éviter qu’on retrouve ton ADN ?

– Oui, c’est ça.

– Qui avait commandité ce meurtre ? demanda Sacha.

– Gratien.

– Pour quelle raison ?

– Il pensait que Fabert avait tué Vidal.

– Comment le savait-il ?

– Par des amis bien renseignés.

Sacha ressentit une décharge électrique au niveau du plexus. La tactique de Mars avait fonctionné. Trop bien fonctionné. *Mais pourquoi*

lui avez-vous désigné Fabert ? Parce que ça nous donne un endroit où attendre sa riposte ? — Bien sûr, Sacha.

- Quelle raison aurait eu Fabert de tuer Vidal ?
- Pour récupérer les carnets de Gratien.
- Vidal avait accès à ces carnets ?
- Non. Gratien pensait que Fabert avait tué Vidal pour rien.
- Une copie de ces carnets existe bel et bien.
- Évidemment, puisque des extraits sont sortis dans la presse.
- Qui les a lâchés ?
- Je ne sais pas.

Il échangea un regard avec Ménard, qui avait bien sûr imaginé Gratien ou Fabert derrière la livraison de Candichard en pâture aux médias. Mauvais pronostic.

– Ces carnets ont été volés à ton mari une première fois, il y a cinq ans ?

- Oui.
- Où ça ?
- Dans notre maison de Kinshasa.
- Par qui ?
- Norbert Konata.
- Qui a tué Konata ?
- Des miliciens embauchés par mon mari.
- Les carnets ont été récupérés à cette occasion ?
- Non, Konata les avait fait parvenir à un policier.
- Qui ?

– Le lieutenant Toussaint Kidjo.

– C'est toi qui l'as tué ?

– Je l'ai attiré dans un piège. Honoré l'a torturé. Kidjo lui a donné la planque des carnets. J'ai mis le feu au pneu.

Regard vide, ton monocorde, elle semblait raconter une histoire qui ne la concernait pas. Sacha n'arrivait plus à saisir qui elle était. Il avait cru y être arrivé. Il fit signe à Ménard de prendre le relais :

– Pourquoi avoir choisi le supplice du pneu ?

– Une idée de Gratien.

– Dans quel but ?

– Faire croire à une vengeance politique entre Africains. Personne n'aurait pu soupçonner Gratien d'utiliser pareille méthode.

– Où as-tu retrouvé les carnets ?

– À la consigne de la Gare du Nord.

– Qu'en as-tu fait ?

– Je les ai rendus à mon mari.

– C'est toi qui as tué Vidal ?

– Je ne sais pas qui a tué Vidal.

– Bangolé, c'est toi ?

- Non.
- Honoré ?
- Honoré et moi n'avons rien à voir avec sa mort.
- Gratien t'a bien demandé de piéger le commandant Duguin ?
Antonia se tourna vers Sacha.
- Je ne voulais pas, répondit-elle sans le quitter des yeux. Richard m'a donné l'ordre. J'ai dû céder.
- Pourquoi ? demanda Sacha.
- Parce que je lui dois la vie. Du moins, c'est comme ça que je voyais les choses.
- Quel était le but de Gratien en salissant l'image de mon patron ? reprit Ménard.
- Gratien n'aime pas qu'on s'occupe de ses affaires de trop près. Et il jugeait que Sacha lui manquait de respect.
- À mon avis, il craignait plutôt que mon patron découvre qu'il avait commandité l'assassinat de Vidal et Bangolé. Tu ne crois pas ?
- Gratien n'a rien à voir là-dedans.
- Donne-nous un nom.
- Je n'en ai jamais eu, petit lieutenant, et ce n'est plus mon problème...

Vers sept heures du matin, Me Robillard fit un scandale et exigea de rencontrer sur-le-champ sa cliente. Le divisionnaire le reçut et l'écoula avec un calme olympien, mais pour Sacha, il était clair qu'en cet instant précis, il jubilait intérieurement et n'aurait échangé sa place avec personne. Lorsque Robillard réitéra sa demande, Mars lui précisa que sa cliente serait mise en examen dès l'arrivée du juge Maxence, et bénéficiait d'emblée de la cellule individuelle VIP, dotée d'un lavabo et d'une douche, « un traitement adapté à son rang ». D'autre part, il lui annonça sa décision de placer Richard Gratien en garde à vue.

Ménard accompagna Robillard au dépôt. Antonia Gratien ne souhaita faire aucune déclaration. L'avocat insista, exigea de Ménard de pouvoir s'entretenir en privé avec sa cliente. Devant son refus obstiné, il ne put que l'informer de ses droits et lui conseiller la prudence dans ses futures déclarations.

La secrétaire de Mars lui passa un appel du juge Sertys. Le divisionnaire mit le haut-parleur.

– Me Robillard vient de m'appeler. Gratien en garde à vue ! Sur la base du témoignage de sa femme. Antonia Gratien est clairement dérangée. Vous me foutez en l'air six ans de boulot, Mars !

– Bah, vous exagérez, Sertys.

– Je veux pouvoir négocier avec Gratien au sujet d'EuroSecurities. Il me *faut* ses carnets. Ce n'est pas en agissant avec brutalité que nous les obtiendrons. Gratien va se fermer comme une huître.

– Candichard est mort. La messe est dite, Sertys.

– Il reste tous les autres. Candichard n'était pas le seul à s'en être mis plein les poches.

– Jouer à Monsieur Propre avec qui vous voudrez, mon cher. J'ai un tueur de flic à mettre enfin sous les verrous. Chacun son métier.

– Mars, je vous fais la promesse solennelle de vous pourrir l'existence.

– À votre âge, tout ce stress si néfaste... si j'étais vous, j'évitais.

Il raccrocha avec un sourire carnassier, se tourna tour à tour vers ses collaborateurs.

– Où est Carle ?

– Chez elle en train de réparer une grosse migraine, répondit Ménard.

– Qu'elle revienne *illico presto*. Vous ne serez pas trop pour mater Gratien.

– Vous ne restez pas ? s'étonna Sacha.

– Je n'ai pas dormi depuis deux nuits, les gars. À vous les clés de la maison. Ménard, tu es le plus ambitieux des petits cons que je connaisse, mais tu te soignes. Quant à toi, Sacha, les vacances ont assez duré. Au turbin. Et Carle doit arrêter de nous les briser avec ses crises existentielles. Le groupe Duguin renaît de ses cendres.

Des mois à rêver de clouer Gratien au pilori, et voilà que Mars se défilait. Sacha insista, mais le divisionnaire ne s'en laissa pas compter.

– En attendant, il faut appeler Lola Jost. Cinq ans d'incertitudes et d'angoisse, c'est long. Tu t'en charges ?

Après le départ du divisionnaire, Sacha téléphona à l'ex-commissaire. Il lui fit part du témoignage d'Antonia Gratien. Lui révéla qu'elle avait exécuté Toussaint avec l'aide d'Honoré et sur ordre de Gratien.

– Merci de m'avoir prévenu, Sacha.

– Je vous devais bien ça.

– Excuse-moi, je vais raccrocher... Je dois... assimiler tout ça...

– Je comprends. À bientôt, Lola. Sans vous, on aurait mis beaucoup plus de temps à y arriver.

Il appela Carle, mit le haut-parleur. Elle devait revenir à la Brigade. On comptait sur elle pour cuisiner Gratien. Les fautes du passé étaient lavées. Mars avait passé l'éponge.

– Je pense d'ailleurs que tu seras excellente dans le rôle de celle qui fera craquer Mister Africa.

– Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

– *Foncez dans le néant, ruez-vous sur les vides, contournez ce qu'il défend, atteignez-le là où il ne vous attend pas.* C'est tout toi, ça, Carle.

– Vous savez que vous commencez à me faire braire avec votre *Art de la guerre*, patron ?

– Reviens, Carle. Ménard et moi, on s'étirole sans toi.

Elle poussa un gros soupir, et raccrocha. Sacha sourit à Ménard, qui fit le signe de la victoire. Ils se dirigèrent vers la salle d'interrogatoire. Gratien y patientait sous la surveillance de Stefani.

– Je me fais l'effet d'un GI devant un champ de mines, déclara le lieutenant.

– C'est peut-être pour ça que tu as choisi ce foutu métier.

– J'ai choisi ce foutu métier parce que je n'avais pas envie de m'ennuyer.

– Eh bien, tu es servi !

Vers onze heures, Sacha abandonna Gratien et Honoré à Ménard, Carle et deux plantons, et sortit se dégourdir les jambes. Gratien s'était cru au-dessus des lois. Torturé par la douleur de voir sa femme en prison, Mister Africa se fendillait. Cela avait commencé avec la mort

de Vidal, qu'il aimait comme un fils. Ce n'était plus qu'une question de temps.

Quelques mouettes criaillaient au-dessus d'une péniche glissant en douce vers le Pont-Neuf. La pluie avait signé l'armistice. Il s'étira en pensant à la manière dont il allait reprendre Gratien au vol.

Des cris, une cavalcade, il revint sur ses pas. Dans le couloir, deux types en uniforme, affolés. Et le responsable du dépôt, le major Attal.

– C'est Antonia Gratien. Elle a été abattue.

Son cœur se broyait dans un étau. Il retrouva son souffle, reprit une contenance, suivit les trois hommes à travers le souterrain. Au dépôt, le planton semblait avoir respiré l'haleine du diable. C'était le type qui lui avait ouvert la cellule commune où Ingrid avait été enfermée. Cette fois, il débloqua la grille de la cellule individuelle, celle que Mars avait exigée pour Antonia.

Elle était allongée en croix sur le lit. Une étoile de sang au front.

Attal emprisonna son visage dans la lumière crue d'une lampe torche. Trace visible. On avait profondément appuyé le canon sur son front avant de tirer. Pour imposer la peur. Un geste de haine. Pour lui faire sentir le goût de la mort, les yeux dans les yeux, avant de la lui donner.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai rien vu venir. Je me suis fait défoncer la calebasse. Quand je suis revenu à moi, elle était morte. Putain, j'y comprends rien. J'ai vingt ans de carrière, commandant...

– Montrez-moi la bande de surveillance vidéo.

– Pas la peine, dit le major Attal. La caméra a été débranchée.

Par quelqu'un qui connaissait le système informatique et ses codes. Par quelqu'un capable d'arriver jusqu'ici sans se faire remarquer. Et qui possédait les clés.

– Mais il y a bien un témoin, bordel !

Les pauvres types se contentèrent de hocher la tête d'un air impuissant. Le major confirma qu'*a priori* personne n'avait « une présence suspecte à signaler ».

Sacha revint vers la salle d'interrogatoire, entra en trombe, agrippa Gratien par le col.

– ESPÈCE D'ENFOIRÉ, C'EST TOI QUI L'AS FAIT TUER ?

– Lâchez-moi, Duguin ! Vous êtes devenu fou ?

Sacha rêvait de plaquer son arme sur la gueule de ce salaud, et de lui faire subir ce qu'elle avait subi. Ménard et Carle réussirent à les séparer.

– Antonia a été abattue. Une balle dans le crâne. Personne n'a rien vu.

La chaise de Gratien valdingua. Il s'était levé d'un bond. Honoré poussa un grognement rauque, et alla se cogner la tête contre le mur.

À deux reprises. Carle ordonna aux plantons de le maîtriser. Le muet se mit à ruer. Ménard appela du renfort.

– C'est ta méthode pour me faire craquer, connard ? beugla Gratien. C'est innommable !

– Tu me prends pour qui, Gratien ?

Les deux hommes se toisèrent. Sacha ne cilla pas. Gratien lut dans ses yeux qu'il ne bluffait pas. Il tomba à genoux et éclata en sanglots.

Le commandant Duguin avait croisé des tonnes de salauds dans sa vie, des princes du mensonge capables de jouer la peine à la perfection. Si l'avocat n'était pas un psychopathe complet, sa douleur était on ne peut plus authentique.

« Vous êtes bien chez Karen et Arnaud Mars. Laissez votre message, et nous vous rappellerons. Promis ! » Sa cervelle se désagrégeait, même la voix douce de Karen lui cisailait les nerfs. Il raccrocha, composa le numéro du mobile. Six sonneries. Le divisionnaire répondit enfin. Voix pâteuse. Sans préambule, Sacha raconta. Mars poussa un juron, puis resta silencieux. Sacha entendait sa respiration laborieuse.

– Patron ?

– J'ai pris des somnifères. Il faut que j'accoste. Mais j'arrive. J'arrive tout de suite. Compte sur moi.

Mars avait raccroché.

Sacha se tourna vers ses collègues. Il fallait qu'il atterrisse. Comme Mars.

Carle secouait le médecin réquisitionné pour Gratien. Le jeune toubib était terrorisé par la crise de nerfs de l'avocat. Qui hurlait. Ménard et deux plantons tentaient de le maîtriser.

– VOUS ÊTES TOUS RESPONSABLES, FLICARDS POURRIS ! JE VOUS CRÈVERAI. JE VOUS PRENDRAI CE QUE VOUS AVEZ DE PLUS CHER.

Honoré roulait des yeux fous, sa grande carcasse tremblait comme sous l'effet des fièvres. Un brigadier l'embarqua manu militari. Un regard de haine pure à Sacha, et l'Africain se laissa entraîner.

La bouteille de gin de Clémenti. Il la gardait dans un tiroir.

Il entra dans le bureau de son collègue. Le tiroir était fermé à clé. Il fit sauter la serrure avec une règle en fer, décapsula la bouteille, but une gorgée.

Un mouvement derrière lui. Il se baissa à l'instinct. Vit filer une météorite. Un ordinateur qui se fracassa contre le mur. Sacha se retrouva plaqué au sol, puis retourné comme une crêpe, le visage hideux à deux centimètres du sien. Honoré s'acharna sur son holster. Il le visualisa lui explosant la cervelle. L'Africain jeta le Smith & Wesson, commença à lui serrer le cou.

Il veut me tuer à mains nues, palper sa vengeance.

Il sentait ses yeux se décoller de leurs orbites. Son bras fouilla

frénétiquement le vide. La bouteille de gin. Il la fracassa sur l'oreille du dingue. Du sang. L'étau se relâcha. Il avala une goulée d'air. Elle lui fit l'effet d'une coulée d'acide. Honoré était à quatre pattes, groggy.

Il chercha son arme. Introuvable. Il se précipita dans le couloir vide, à l'exception de deux photographes de presse qui mitraillaient comme des perdus. On n'entendait que les flashes et les hurlements de Gratien.

Il fut projeté sur les dalles. Roula sur lui-même, se redressa. Pensa à Rachid. Leurs rounds enfiévrés. La force qu'il savait trouver en lui. Sans elle, il allait crever. Honoré fonça. Sacha plaça un uppercut, un coup de genou dans les testicules. Il se prit un direct dans l'estomac. Se cassa en deux. Vomit de la bile.

– BOUGE PLUS, HONORÉ ! OU JE TE CRAME LA GUEULE !

Le flingue de Ménard à vingt centimètres de sa tête. Le géant se tourna, étudia la détermination du lieutenant, se laissa tomber à genoux, tête basse. Et se mit à sangloter comme un gros gamin de cent kilos.

Les photographes continuaient de mitrailler.

– C'est qui ces connards ? demanda Ménard.

– Des types qui ont trop bien compris leur époque, répliqua Sacha, la voix cassée.

– Pas tant que ça. La non-assistance à personne en danger, c'est pas fait pour les chiens, merde.

– Merci, au fait.

– De rien.

Les photographes détalèrent. Sacha alla récupérer son revolver, téléphona pour qu'on intercepte les fuyards et confisque leurs films. Il rejoignit Ménard. Le brigadier qui avait embarqué Honoré sortait du coaltar, la bouche en sang, et aidait le lieutenant à menotter l'Africain. Sacha se palpa la gorge. La Mort lui avait laissé un suçon passionné. Elle avait peut-être bien emporté sa voix dans l'opération.

Mars déboula au bout du couloir. Dépenaillé, cheveux en broussaille, la mine grise, il marchait de travers.

– Ne me dites pas que les deux cafards que j'ai croisés sont des paparazzis ! Je parie que c'est un coup de l'avocat de Gratien.

– Coup de baveux ou pas, ça s'appelle une série noire, patron, répliqua Ménard. Un truc bizarre. Personne ne sait où est la télécommande pour zapper le chaos.

– Qu'est-ce qu'ils ont photographié au juste ?

Les hurlements de Gratien reprirent de plus belle. « JE FÉRAI MASSACRER VOS FAMILLES, ENFOIRÉS ! »

– Ras le bol, dit Ménard. On convoque un véto et on se fait Gratien à la seringue hypodermique.

Le divisionnaire le fusilla du regard, avala un nouveau juron et

tangua vers le distributeur de boissons.

– IL N'Y A PLUS DE PUTAIN DE CAFÉ DANS CETTE FOUTUE MACHINE ! rugit-il.

– Un problème de télécommande, c'est bien ce que je dis, répliqua Ménard. Mais personne ne m'écoute.

Maxime était aux fourneaux, des bruits de casseroles sympathiques et des effluves bariolés s'échappaient de sa cuisine. Un rayon de soleil inattendu caressait le décor des *Belles*, Sigmund avait déniché l'emplacement le plus chaud pour une petite sieste. L'ambiance était à la sérénité. Mais alentour, la tourmente repartait de plus belle.

– Barthélemy vient de m'appeler. Sacha est dans la poisse. Jusqu'au cou.

Ingrid voulut la suite. Elle connaissait déjà une partie de l'histoire. La mise en garde à vue d'Antonia. Ses aveux. L'avocat Richard Gratien interrogé par le groupe Duguin.

Lola expliqua ce qui était arrivé à la femme de l'avocat.

En l'absence de Mars, Sacha était aux manettes au moment des faits. Il serait tenu pour responsable.

– J'ai essayé d'appeler Mars pour en savoir plus. Il est injoignable depuis deux jours.

– Normal, Lola. Il doit déjà avoir sa hiérarchie et les médias sur le dos.

– Peut-être, mais ses hommes tentent eux aussi de le joindre, et n'ont pas plus de succès que moi.

– Je crois qu'il faut qu'on vienne en aide à Sacha, dit Ingrid.

– Bien, d'accord, mais comment ?

– Tu dis toujours qu'il faut lire et relire les dossiers. Parce qu'il arrive très souvent qu'on ait oublié un morceau.

– Un *détail*, tu veux dire ?

– Oui, si tu préfères.

Elles finirent leurs cafés, réveillèrent Sigmund et rallièrent la rue de l'Échiquier. L'ex-commissaire repêcha ses vieux dossiers, ainsi que le carnet dans lequel elle avait noté le résultat de leur investigation en duo. Elle déposa le tout sur sa table de salle à manger.

– Voilà quelques kilos de détails, Ingrid. Je te propose de tout relire l'une et l'autre. Comme nous n'avons pas la même sensibilité, cette lecture croisée sera peut-être fructueuse.

– *Fructueuse*. Je ne sais pas si ce mot me plaît ou non.

– Ça évoque la moisson des fruits.

– Eh bien, dans ce cas, jouons les moissonneuses !

– Les moissonneuses-batteuses, si j'ai le choix. Et si tu le veux bien.

– Une *batteuse*, c'est quelqu'un qui frappe ?

– Plutôt quelqu'un qui ne s'en laisse pas compter.

– Et *rien à battre*, qu'est-ce que ça signifie ?
– Qu'on n'en a rien à faire. Qu'on s'en moque. Ce qui n'est pas notre cas, oh la la, que nenni.
– Trop compliqué, le français.
– Mais non.
– Si.
– Non.
– Si.
Gros soupir, et les deux amies se plongèrent dans une lecture attentive.

Après plusieurs heures de concentration, l'ex-commissaire admit qu'elle ne voyait rien émerger. La récolte des moissonneuses battantes était maigre à pleurer.

– J'ai faim, déclara-t-elle. Retournons aux *Belles* nous sustenter. La vérité ne sied pas aux ventres vides. Surtout au mien.

Elles retrouvèrent leur table attitrée, et Sigmund son rayon de soleil. Lola engloutit un filet mignon aux girolles, Ingrid chipota face à un sandwich au jambon.

– Comment peut-on qualifier de *mignon* un filet de porc ? demanda Ingrid.

- Je n'en ai pas la moindre idée.
- Tu vois bien que c'est trop compliqué.
- Mais non. Laisse-toi glisser.

Après le café, et le pousse-café, Lola reçut un appel de Jean Texier qui venait, comme d'habitude, aux nouvelles. Elle lui détailla les dernières calamités qui s'étaient abattues sur la Crim'.

- Pas clair, cet assassinat au dépôt du quai des Orfèvres.
- C'est le moins qu'on puisse dire, Jean.
- Il faut des moyens pour réussir un coup pareil. Des connexions.
- Duguin a tout de suite pensé que Gratien avait fait exécuter sa femme parce qu'elle avait parlé, mais ce n'était pas le bon scénario. Ce salopard a des caves remplies de cadavres mais le rôle de Barbe Bleue ne lui va pas au teint. Il en avait fait sa chose, mais il tenait à elle. Quant à son homme à tout faire, il a failli exterminer Sacha parce qu'il le tenait pour responsable de la mort d'Antonia.

Elle savait ce qu'éprouvait Texier. Pendant des années on traque la vérité, et le jour où elle éclate, on a peur de la vitesse, on voudrait encore un peu de temps. Pour ne pas se faire emporter la raison par les torrents de boue...

- J'aurais voulu qu'elle soit jugée. J'aurais voulu... comprendre.
- Moi aussi, Jean. Mais Antonia Gratien a emporté ses secrets avec elle.
- Elle était belle. J'ai vu sa photo dans la presse. Je suppose qu'elle

a pu attirer Toussaint sans trop de difficultés dans son piège... Vous ne croyez pas ?

– Toussaint était prudent. Mais c'est vrai, Antonia était une beauté. Elle ressemblait un peu à Isis Renta. Toussaint avait aimé Isis. C'est peut-être la raison qui lui a fait baisser sa garde.

– Ah non, vous vous trompez.

– Comment ça ?

– Toussaint n'a jamais été amoureux d'Isis.

– Je croyais qu'il y avait eu une rivalité au sujet d'Isis ?

– Il n'aurait jamais risqué son amitié avec Norbert pour une fille. J'en suis certain.

– Bon, admettons.

Elle répondit du mieux qu'elle put aux interrogations de Texier. Elle partageait son amertume. Bien sûr, il restait le procès à venir de Gratien. Mais à en croire Sacha, ce n'était plus qu'une loque anéantie par la perte successive des deux seuls êtres qu'il aimait. Est-ce que la vie de Toussaint n'avait jamais eue pour lui plus d'importance que celle d'un moustique ? On pouvait en douter.

Lola promit de le rappeler et commanda un autre pousse-café malgré l'air réprobateur de son amie. Sa conversation avec Texier résonnait en elle. Ingrid aurait dit qu'un *morceau* flottait sous la surface de sa conscience. Informe, sans couleur ni saveur. Mais présent, ectoplasme déconcertant, méduse médusante.

Elle se redressa sur sa chaise, empoigna l'avant-bras d'Ingrid.

– *What the fuck, Lola !* Tu m'as fait peur. Tu as mal quelque part ?

– Je suis en pleine forme. Laisse-moi le temps de retrouver mes petites affaires.

Lola fouilla les poches de son imper et en fit émerger son précieux bloc-notes. Elle pointa un passage d'un doigt énergique.

– Le témoignage d'Adeline, constata l'Américaine.

Lola se leva, reconstitua son dialogue avec la jeune caviste.

– *J'ai surpris Toussaint au téléphone avec une inconnue. Il la suppliait de lui donner un rendez-vous. J'ai fait une scène. Toussaint m'a avoué qu'il voulait la retrouver, en tout bien tout honneur, pour parler de son ami. Gamins, Norbert et lui avaient été amoureux de cette fille. Elle avait préféré Norbert.*

– Cette même nous a menti, Ingrid. Jean Texier vient de me l'apprendre.

– *All right*, lâcha Ingrid en se levant à son tour. Main basse sur les Vignes d'Oberkampf.

La boutique de vin accueillait bien trop de chalands au goût de Lola. Des affichettes annonçaient une dégustation « à la découverte des côtes du Lubéron ». Et les beautés du terroir provençal avaient attiré

une foule bavarde. On ne s'entendait plus penser. Bouteille en main et sourire commercial aux lèvres, le caviste s'approcha, demanda si elles auraient « l'amabilité de lui montrer leurs cartons d'invitation à la séance de dégustation ».

– Nous n'en avons pas, avoua Lola.

– Ah, sans carton et avec un chien, ça va être difficile, chère madame...

– Ce qui m'intéresse c'est de m'entretenir avec votre employée.

– Adeline ?

– Elle-même.

– Si vous avez des nouvelles, j'achète, répliqua-t-il, soudain énervé. Elle m'a planté comme un crétin. Impossible de la joindre. Et tintin pour retrouver une collaboratrice compétente en si peu de temps.

– Vous avez essayé chez elle ?

– Bien sûr. Et plutôt vingt fois qu'une.

– Et que dit son mari ?

– Quel mari ? Adeline est divorcée depuis trois ans.

Lola saisit la bouteille des mains du caviste et but une longue goulée avant de lui rendre son bien.

– Ça ne va pas mieux. Mais rien à voir avec votre vin. Il n'est pas mal. Bonne chance.

Le caviste demeura en arrêt sur image. Lola lui donna une tape sur l'épaule, saisit un prospectus sur lequel s'étalait la photo d'Adeline en grand tablier noir et quitta le magasin.

– Et maintenant ? demanda Ingrid une fois dans la Twingo.

– J'ai l'encéphalogramme aplati, admit Lola. J'aurais dû emporter la bouteille. (Elle tapota la photo d'Adeline du bout de l'index :) Inimaginable. Regarde-moi cette bouille innocente. Ah, je me fais vieille. J'ai cent cinquante ans.

– Et si on allait voir l'ex-mari ?

Dans sa simplicité, l'idée était de toute beauté. Lola avait assisté à son mariage. La fête avait eu lieu dans le restaurant du boulevard Voltaire où travaillait le sommelier, Hubert Malick, Les Bacchantes de Bacchus. Un nom inoubliable. Bientôt, la Twingo fut garée non loin du restaurant.

Le patron possédait une formidable moustache cirée et un prénom tout aussi insolite. L'heure de presse était passée, seuls quelques clients s'attardaient, Lola accepta le verre ballon qu'il lui tendait et demanda où trouver Hubert Malick.

– À Tokyo, répliqua ledit Hyppolite.

– Oh non, gémit-elle en s'agrippant au comptoir.

– Ah, je sais, Hubert me manque aussi. Le départ d'Adeline a été un coup dur. Il a rencontré une Japonaise, et décidé de refaire sa vie là-bas. Un choix pas plus bête qu'un autre. Et puis, il paraît qu'ils se sont

mis à aimer sérieusement le vin, là-bas.

– Vous avez gardé le contact ?

– J'ai son téléphone. Mais attendez un peu avant de le sortir du lit.

Il y a huit heures de décalage.

– C'est bien le problème, grogna Lola avant de terminer son verre.

Il récupéra les clés auprès du concierge, tambourina à la porte à tout hasard, n'obtint aucune réponse. L'appartement était en ordre. Rien qui suggère une lutte quelconque ou un départ précipité. Dans la chambre de la fillette, les manuels scolaires formaient une pile sur le bureau d'écolier, le cartable était posé sur la chaise. Plus aucun vêtement sur les cintres du placard.

Le bureau était plongé dans l'obscurité. Il actionna le store, le soleil redessina la pièce. Les photos de famille étaient à leur place, la bouteille de scotch et les deux verres en cristal reposaient sur le plateau en cuivre acheté au Maroc, la danseuse des années trente prenait la pose sur le bois blond suédois.

Il le voyait encore effleurer son corps translucide alors qu'il lui faisait la conversation.

Nous devons donc être irréprochables...

C'est toi qui as eu le poste... Je ne regretterai jamais mon choix...

Il s'attaqua aux papiers personnels soigneusement répertoriés dans des classeurs individuels. Il ne retrouva aucune trace d'actes notariés, pas plus que de carnet de famille ou de pièces d'identité. Les factures de gaz, d'électricité, de cantine scolaire, téléphone ou autres étaient en ordre. Il s'intéressa au classeur « Divers ».

Il trouva la facture de la danseuse en verre. *Je l'ai achetée une somme indécente, surtout pour un flic.* C'était le moins qu'on puisse dire. Le prix était insensé. La vente provenait d'une succession effectuée à Drouot, un 22 février, deux ans auparavant.

Sacha se mordit les lèvres en découvrant le nom mentionné sur la facture.

Il glissa le document dans la poche intérieure de sa veste, revint dans le salon.

Installé dans le canapé, un type le braquait. La trentaine. Coupe militaire, blouson de cuir, jean. Parfaitement calme.

– Vous êtes qui ?

– Duguin, Brigade criminelle.

– Ah, oui, l'adjoint du divisionnaire. Désolé mais on n'est jamais trop prudent, dit-il en rengainant son arme dans son holster.

– Et vous ?

– Darnaudet, DCRI.

– Ce sont vos services qui ont mis Mars entre parenthèses ?

– Vous rigolez ?

- Pas vraiment.
- Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant dans les papiers de votre patron ?
- Non, puisque vous êtes passé avant moi.
- Qu'est-ce qui vous le fait penser ?
- Le fait que vous ne m'ayez pas braqué dans le bureau. Vous devez avoir une connaissance approfondie de son contenu.
- Je crois que mon patron aura envie de vous rencontrer, Duguin.

Darnaudet quitta l'appartement d'un pas tranquille. Sacha attendit quelques minutes, et s'en alla à son tour. Direction le quai des Orfèvres.

Il lui tendit la facture trouvée au domicile des Mars.

Clémenti découvrit le nom du commissaire-priseur en charge de la vente. Doris Nungesser.

- Il n'y avait pas de copie chez elle. J'en suis certain.
- Il faut croire qu'on avait suggéré à Nungesser de s'en débarrasser.
- Qui ça ? Arnaud ?
- Qui d'autre ?

Clémenti avait du mal à accepter l'évidence. Parmi les officiers de la Brigade, il était avec Sacha celui qui avait été le plus touché par la disparition du divisionnaire et de sa famille.

- La DCRI était passée avant moi. Darnaudet, tu connais ?

Il lui en fit une description. Clémenti confirma qu'il s'agissait d'un collègue de Fabert. Il travaillait sous les ordres d'André Gustave, un homme que Mars connaissait bien. Ils avaient élaboré un scénario où le divisionnaire se serait offert une sortie avec la bénédiction ou même sous la suggestion des services secrets. La réaction de Darnaudet chamboulait leur théorie.

- Je crois qu'ils n'ont pas fait le rapprochement entre les affaires Vidal et Nungesser, ajouta Sacha. Darnaudet ignore que j'ai exhumé cette facture. La statuette est toujours sur le bureau, mais personne ne fera le lien.
- Pourquoi Arnaud aurait-il laissé une pièce d'une telle valeur derrière lui ?

- Pour éviter de se faire repérer par les douanes.

Depuis deux jours, c'était la mobilisation générale pour tenter de localiser les Mars. Police des frontières, Interpol, sécurités des aéroports, tous les services étaient en alerte. Arnaud, Karen et Aurélie Mars demeuraient introuvables.

Clémenti étala la facture sur son bureau, l'étudia.

- Arnaud est très méticuleux.
- En effet, il a emporté avec lui les papiers importants. Mais pas cette facture qui montre qu'il connaissait Nungesser. Alors qu'il a

toujours prétendu le contraire.

- Il l'a laissée pour qu'on la trouve.
- Un message ?
- Il nous devait bien ça.
- Ça ne me suffit pas.
- Je sais. Mais Arnaud a sûrement une bonne raison.
- C'est tout ce que j'espère.

Deux jours pleins avaient été nécessaires pour localiser le sommelier, lequel avait déménagé et changé de numéro de téléphone. Mardi, à huit heures du matin, heure de Tokyo, Lola l'eut enfin au bout du fil, et se présenta comme l'ancienne patronne de Toussaint Kidjo.

– Ouais, j'ai vu sur Internet que l'affaire redémarrait, soupira Hubert Malick.

Elle expliqua qu'Adeline lui avait menti. Et que son mensonge brouillait les pistes.

– Eh bien, il faut croire qu'Adeline a menti à tout le monde ! Vous savez, je n'ai pas très envie de parler d'elle.

– C'est très important, monsieur Malick. Pardon de me mêler de votre vie privée, mais il faut que je sache ce qui s'est passé entre elle et vous.

– Rien que ça ?

– Toussaint Kidjo est mort. Tout comme un jeune avocat et l'épouse de son associé. Un indic a été assassiné. Un politicien s'est suicidé. Un commissaire divisionnaire et sa famille ont disparu.

– Vraiment ?

– C'est un carnage. Votre témoignage sera précieux. Je vous en prie.

– Je suis parti parce que je ne supportais plus de la partager avec un fantôme. Adeline n'avait jamais oublié Kidjo, si vous voulez le savoir. Elle était obsédée par sa mort. Notre couple n'avait aucune chance.

– Elle a disparu.

– Dans ce domaine, je ne peux pas vous aider. Je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se trouve. Désolé.

Lola remercia Malick, interrompit la communication et resta pensive un moment. Adeline avait menti au sujet d'Isis Renta et de ses relations avec Toussaint, caché son divorce. Et surtout dissimulé le fait que la mort de Toussaint l'avait ébranlée au point de l'empêcher de refaire sa vie. Quand elle l'avait interrogée aux Vignes d'Oberkampf, Adeline venait de lui apprendre que Toussaint enquêtait sur l'assassinat de Konata. *Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de ça à l'époque ?* La jeune femme semblait sincère. *J'étais persuadée que vous étiez au courant.* Lola sentit un frisson lui parcourir l'échine. Adeline cachait la vérité depuis des années.

Et sans ces mensonges, des vies humaines auraient pu être épargnées.

Elle téléphona à Jean Texier.



Sacha se gara dans un parking du boulevard Haussmann et remonta la rue de Courcelles jusqu'au niveau du Hilton. Le café faisait le coin avec la rue de Monceau. Minuscule, décoré dans des tons chauds, il évoquait plus un bar américain miniature qu'un café traditionnel parisien. Un air de jazz. Sacha reconnut le style inimitable de Marcus Miller. Un émule de Miles Davis.

André Gustave leva un journal roulé dans sa direction. Le patron de Darnaudet et de Fabert était un sexagénaire à l'aspect sévère, vêtu d'un trench anglais, d'un strict costume gris sur un col roulé noir. Sa casquette en tweed était posée sur la table à côté de son téléphone portable, et d'un demi. Ils se serrèrent la main.

– Qu'est-ce que vous prenez ?

Une proposition sympathique mais un ton sans aménité.

– La même chose que vous.

Un signe au serveur et celui-ci servit une blonde à la pression.

Gustave déplia son journal. *Le Monde* faisait sa une sur l'affaire Vidal et ses rebondissements. Un portrait de Mars dessiné d'un trait vif, son sourire ironique plutôt bien rendu.

– C'est vous qui avez balancé les carnets, Duguin ?

Sacha ne s'attendait pas à pareille entrée en matière.

– Je vous assure que non.

– Les bonnes pages ont été scannées et envoyées par mail à Sertys et aux médias via une adresse e-mail que la DCRI a identifiée. Elle vient de vos bureaux.

– Pas du mien, je vous l'affirme.

– Vous avez le profil, pourtant. Un jeune officier ambitieux mais qui atterrit dents en avant sur plusieurs coups foireux. Le dernier est assez éblouissant.

– Antonia Gratien était sous ma garde. Je ne le nie pas. Mais pour ces carnets, rien à faire, n'essayez pas de me foutre ça sur le dos.

– Alors qui ? Mars ?

Gustave venait d'énoncer ce qui lui trottait dans la tête depuis un moment et qu'il n'osait pas formuler.

– Pourquoi aurait-il fait ça ?

– C'est à vous que je le demande, Duguin. Mars s'acharnait sur Fabert.

– Comment ça ?

– Ne jouez pas à l'innocent. Vous n'avez pas la gueule de l'emploi.

– Et vous, arrêtez votre numéro.

- Pardon ?
- Fabert est venu m'insulter au 36. Il ne nous lâchait pas. Il nous reprochait de nous mêler de sa chasse gardée : Gratien.
- Vous déconnez à pleins tubes.
- Ah oui ?
- C'est Mars qui a contacté Fabert.

Le ton du patron de la DCRI était sans ambiguïté.

- Fabert a débarqué à la Brigade pour réclamer ma tête, insista Sacha.

- Erreur, Duguin. C'est Mars qui lui a demandé de venir vous secouer un peu. Il n'aimait pas votre approche, soi-disant.

- Il a déjeuné avec vous pour limiter les dégâts, calmer Fabert...

- Je n'ai pas vu Mars depuis plus de six mois.

Sacha se revit avec Mars, dans son bureau, lors de la première entrevue avec Fabert. Le lieutenant-colonel très remonté. Ses accusations, sa morgue. Mars avait-il orchestré une mise en scène ? *Désolé, Sacha. Ce petit con m'a eu comme un bleu. Il a prétendu vouloir te rencontrer pour mettre un visage sur un nom...* Et plus tard, le jour où il lui avait demandé des informations sur Antonia. *J'ai déjeuné avec le patron de Fabert pour qu'il garde son roquet en laisse...*

Mars n'avait que donné l'impression de le défendre face à Fabert.

- Vous avez un sérieux problème, je me trompe, Duguin ?

La voix du pont de la DCRI le ramena au présent. Il avait remis sa casquette, empoché son portable.

- Gratien est plombé depuis la mort de Vidal, ses *Mémoires* ne l'intéressent pas plus que le reste. On pensait récupérer ses carnets tranquillement. Mais chez vous, quelqu'un a préféré jouer au con. Candichard s'est pris la bombe en pleine poire. Mais il n'était pas le seul à avoir palpé. On a eu droit à un extrait très ciblé. D'autres pourraient suivre. Ça fait désordre. Laissez-moi vous dire que l'Élysée prend très mal les choses.

Cette fois, Gustave passa sur le rituel de la poignée de main et s'éloigna rapidement. Sacha le regarda traverser la rue et monter dans l'un des taxis garés devant le Hilton.

La scène était encore vivide. Le décor de Tante Marguerite. Le show de Mars face à Fabert. Un travail d'équilibriste. Et ces petites phrases que Sacha n'avait pas captées sur le moment.

Débarrassez le plancher, Fabert. Nous n'avons plus besoin de vous.

Vous aurez beau me convoquer une nouvelle fois, Mars, ce sera non. Dommage pour vous, j'aurais pu vous être utile...

Vous aurez beau me convoquer. Comment avait-il laissé passer ça ? Il avait été aveuglé par l'amitié et l'admiration. Il s'était fait balader comme un novice.

C'est l'affolement, Sacha, personne ne sait d'où vient le coup.

Il avait le choix. Geindre sur son sort et tirer un trait. Ou épurer ce puits de fange.

Gustave avait payé l'addition. Sacha quitta le café et récupéra sa voiture au parking. Il resta un moment immobile derrière le volant avant de mettre le contact. Mars lui avait dépeint dans le détail les restructurations du Renseignement français. Il savait qu'en récupérant une affaire impliquant Richard Gratien, il aurait les différentes directions sur le dos, et que des hommes de la trempe de Gustave suivraient ses moindres gestes. Il fallait en conclure que le numéro mis au point ne datait pas d'hier.

Mars avait préparé son affaire. En s'y prenant largement à l'avance.

Lola frissonna en quittant la Twingo, la froidure lui mordillait les épaules. Elle se tourna vers Ingrid. Elle portait certes un collant de laine au ton criard, mais il n'était agrémenté que d'un short en jean. Elle humait l'atmosphère du Pré-Saint-Gervais à pleins poumons. L'amie américaine et son métabolisme de championne ne cesseraient jamais de la surprendre.

Texier les attendait dans un café tranquille de la rue Danton. Lola commanda quatre grogs, dont un pour Sigmund malgré le regard réprobateur d'Ingrid. Le dalmatien ne se fit pas prier.

Texier avait mauvaise mine.

– J'ignorais qu'Adeline avait divorcé. Nous avions pourtant de bonnes relations. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

Il sortit *Le Parisien* et *Libération* de son sac. La photo de Mars s'étalait en une des deux quotidiens. Désormais, la France entière connaissait son existence et ses traits.

– C'est de lui dont je voulais vous parler, Lola.

– Vous le connaissez ?

– Non, mais je crois avoir vu Toussaint et Adeline un jour avec cet homme.

– Le divisionnaire Mars ? Vous êtes sûr ?

– C'était peut-être quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup. Oh, je dois me tromper.

– Où était-ce ?

– Rue Montorgueil. Un dimanche, en début d'après-midi. Toussaint, Adeline et moi devions aller au cinéma. Nous avions rendez-vous près du marché. Je les ai vus sortir d'un restaurant avec cet homme, ou du moins quelqu'un dans son genre. Ils m'ont aperçu à leur tour. L'homme les a embrassés et s'est éloigné, très vite. Je n'ai pas demandé de qui il s'agissait.

– Vous vous souvenez du nom du restaurant ?

– Hélas, non.

– Cherchez bien.

– Non, ça ne me revient pas, désolé.

– Tous les détails peuvent être importants. Qu'avez-vous ressenti ?

– À y bien réfléchir... Toussaint avait l'air quelque peu gêné. Mais c'est un air qu'il avait quelquefois, je vous ai déjà dit qu'il était aussi secret que sa mère. Sur le moment, je n'y ai pas attaché d'importance. En fait, j'étais en avance au rendez-vous et je n'aurais donc pas dû les

voir avec leur ami. Je ne comprends pas pourquoi Toussaint ne me l'a pas présenté.

– Il aurait dû le faire par politesse, c'est ce que vous voulez dire ?

– Cet homme était du même âge que moi... J'ai lu ce matin dans le journal qu'il avait travaillé quelques années en Afrique. Nous avons donc des points communs. En toute logique, Toussaint aurait pu me proposer de déjeuner en leur compagnie.

Il hochait la tête, l'air déboussolé. Lola essaya de lui remonter le moral, et lui promit de le tenir au courant dès qu'elle aurait du nouveau.

Elles reprirent la direction de Paris, rallièrent le 1^{er} arrondissement.

Rue Montorgueil, les restaurants étant fort nombreux, elles se partagèrent le travail. C'est Ingrid qui décrocha la timbale. Elle appela Lola et lui demanda de la rejoindre Chez Malaïka, un restaurant africain.

Le patron, un quinquagénaire affable et souriant, avait reconnu Arnaud Mars sans hésitation.

– Vous avez une mémoire du tonnerre, déclara Lola pour le tester. On m'affirme que cet homme est venu ici il y a plus de cinq ans.

– Ah, mais vous vous trompez, madame. Si je me souviens si bien de ce monsieur, c'est parce que c'est un habitué. Et puis, j'ai vu sa photo dans le journal. Il a disparu avec sa famille, c'est dramatique. Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ?

– Je suis là pour le découvrir. Parlez-moi de lui.

– Un homme sympathique et fin connaisseur de la cuisine africaine. Je suis originaire du Gabon. Eh bien, il connaissait les plats traditionnels aussi bien que moi ! Et presque aussi bien que ma grand-maman.

– Il venait seul ?

– Non, toujours avec la même jeune fille.

– Depuis longtemps ?

– Depuis des années.

– C'est-à-dire ?

– Quatre ou cinq. Ils ont, enfin, je veux dire, ils *avaient* leur table attitrée.

Lola montra la photo d'une Adeline Ernaux souriante sur le prospectus des Vignes d'Oberkampf. Le serveur confirma qu'il s'agissait bien de l'amie de l'habitué.

– De quoi parlaient-ils ?

– C'est surtout lui qui parlait. Cette photo ne dit pas la vérité.

– Comment ça ?

– La jeune fille était mélancolique. On voyait bien qu'il essayait de lui faire plaisir. À la fin, il réussissait à gagner un sourire avec ses histoires.

– Quelles histoires ?
– De toutes sortes. Ce monsieur parlait beaucoup de l’Afrique. Et très bien. Il y avait vécu.

– Dans quel pays en particulier ?

– Je ne peux pas vous dire. Certains mots volaient jusqu’à mes oreilles. Mais je n’avais aucune intention de capturer des phrases.

– Il a bien dû vous raconter des anecdotes ?

– Non, lui et moi, on parlait recettes de cuisine, épices, odeurs de marché. Ce qui est un très beau sujet. Pour le reste, je ne lui ai rien demandé. Il y avait un lien spécial entre ces deux-là. Je ne voulais pas casser l’ambiance en me mêlant de ce qui ne me regardait pas.

– J’ai du mal à croire que vous ne lui ayez rien demandé en cinq ans. Les clients passionnés par l’Afrique ne doivent pas être si nombreux.

– Madame, je vois que vous ne changez pas facilement de cap quand vous êtes fixé sur un port, j’imagine que dans votre métier, c’est la règle. Mais dans mon pays, on dit : *gèbo sa ngà, wà yirèyà !* « Animal d’autrui. (Attention !) Ils souhaitent ta mort ! »

– *Il faut se méfier des affaires d’autrui pour éviter les ennuis.* C’est bien ça ?

– Vous auriez fait une excellente ethnologue, madame...

– Qui vous dit que poser des questions à cet homme aurait été dangereux puisque vous dites vous-même qu’il était sympathique ?

– Mais vous faites une bien meilleure policière.

– Je suis sûre qu’un détail intéressant peut vous revenir.

– L’être humain est comme ces statues à plusieurs visages. Il vaut mieux parler à la bonne oreille et n’écouter que les réponses de la bonne bouche. Ce monsieur était sympathique mais il dégageait une chaleur qui ressemblait plus à celle du métal incandescent qu’à celle de la bouillotte. Ma mémoire est prudente, elle ne s’imprègne que de ce qui lui convient. Vous voyez, je ne peux pas vous en dire plus.

– Tu crois que c’est la bonne idée ? murmura Ingrid en jetant des coups d’œil inquiets autour d’elle.

Lola savait ce qu’elle pensait. Si je me fais surprendre forçant la porte d’un particulier, ce sera ma deuxième arrestation en quelques jours, et les forces de l’ordre seront moins coulantes. Ingrid se voyait déjà dans un charter au-dessus de l’Atlantique.

– Pas de panique. En mon temps, j’ai maté des serrures plus coriaces que celle-là.

Un *clic* confirma ses dires. Elle rempocha son couteau suisse, entra dans le studio avec un grand sourire, invita Ingrid et Sigmund à la suivre.

Le fief d’Adeline Ernaux était dans un désordre impressionnant.

– Ça me rappelle la chambre de mon fils quand il était ado. Chaque fois que je m’y aventurais, j’avais l’impression d’arriver après un attentat terroriste.

– Tu crois que quelqu’un est venu fouiller ici avant nous ?

– Pas sûr. Sinon, le matelas serait éventré, les tiroirs vomiraient leur contenu, et celui des bocaux de la cuisine serait déversé sur le carrelage. Je crois que l’aspect des lieux reflète l’état psychologique de sa propriétaire.

La penderie était aux trois quarts vide. Une chaussette solitaire s’étiolait dans un coin. Lola en conclut qu’Adeline Ernaux avait mis les voiles dans la précipitation.

– Et quasiment en même temps que Mars, ajouta Ingrid.

– Un homme qu’elle avait déjà rencontré. En se gardant bien de nous le dire.

– Et tu savais que Toussaint connaissait Mars ?

– Pas plus que je ne savais que Mars connaissait Toussaint. Bon, assez causé. Passons cette taupinière au crible. Courage.

Elles fouillèrent les décombres avec abnégation.

Sigmund voulut être de la partie et fourra sa truffe dans tous les recoins. Ses velléités de détective s’évanouirent lorsqu’il découvrit un vieux saucisson sec qu’il entreprit de déguster. Il s’offrit ensuite une sieste sur un tapis rond, épais et pelucheux qui semblait avoir été inventé pour lui. Une heure plus tard, il fut réveillé en sursaut.

Lola poussait un cri de joie.

Luce Chéreau annonça que la veille de sa disparition, Mars avait vidé ses comptes bancaires à la Société Générale. Compte courant et compte titres. Son épouse Karen, cliente du même établissement, avait suivi le mouvement. Les époux avaient fait virer l'intégralité de leurs économies communes, soit quatre cent cinquante mille euros sur le compte d'un courtier, un certain Philippe Melun. Dûment arrêté et questionné, il avait lâché le morceau. Mars lui avait versé un chouette pourboire pour qu'il transfère discrètement cet argent vers une banque basée à Nassau.

– Je peux essayer de creuser à partir des Bahamas si tu le souhaites. Mais, ne te fais pas trop d'illusions. À mon avis, le fric a déjà rebondi de banque en banque. Et il faudra des mois avant de le repérer. Si on a de la chance.

– Eh bien fais-le.

Il n'avait pas pu dissimuler la colère dans sa voix. Il s'excusa immédiatement.

– Je te promets de faire de mon mieux. Courage, OK ?

– Merci, Luce.

Sacha rejoignit Clémenti dans le bureau de son groupe. Le commissaire tenait une réunion avec les capitaines N'Diop et Argenson. Sacha leur communiqua les informations de la Financière. Sans préambule, Argenson annonça qu'il avait retrouvé un chauffeur de taxi ayant chargé Mars juste après le meurtre d'Antonia.



– Je ne comprends plus rien, soupira Lola.

Les documents provenaient de Namur en Belgique, et de la firme *SearchDNA*. Ils concernaient un test de paternité.

– En France, ce type de test ne peut se faire que dans le cadre d'une procédure judiciaire. Après sa mort, les enquêteurs ont passé la vie de Toussaint au crible, à commencer par moi. Si la procédure avait été entamée, on l'aurait su.

– En France peut-être, mais aux États-Unis les tests sont libres et confidentiels, expliqua Ingrid.

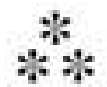
Elle utilisa son iPhone pour se connecter sur le site de *SearchDNA*. Basée en Floride, la firme possédait un laboratoire spécialisé dans les

tests ADN, et comptait dix-huit filiales dans le monde, de l'Europe à l'Afrique en passant par l'Inde. Les clients français étaient invités à prendre contact avec la filiale belge. La méthode était simple : *SearchDNA* fournissait un kit ADN pourvu de cotons-tiges pour recueillir des prélèvements de salive. Celui de l'enfant et celui du père supposé. Moyennant deux cent vingt euros, les résultats — fiables à 99,99 % pour l'inclusion du père et à 100 % pour son exclusion — étaient livrés par la poste. Discretion garantie.

– Je me sens mal.

– Pourquoi, Lola ?

– Il va falloir que nous ayons une nouvelle discussion avec Jean Texier, mais du genre très désagréable, cette fois.



Sacha réfléchissait aux événements de la journée en avalant un surgelé réchauffé au four à micro-ondes. Les informations réunies convergeaient vers l'évidence, flagrante : Mars s'était payé leur tête en beauté.

Corps douloureux, esprit en berne, il décida de se détendre en musique. Il écoutait le même album de Gerry Mulligan depuis des lustres, un changement serait le bienvenu. L'adhésif qui fermait le carton *jazz* avait été décollé puis remis en place. Arthur avait-il fouillé ses affaires ? *A priori*, rien ne manquait. Il retrouva *A Kind of Blue* — Miles Davis dans toute sa gloire — et se revit chez Mars.

Si je devais classer les meilleurs titres de jazz de tous les temps, je mettrais A Kind of Blue en haut de la pile. Pas toi, Sacha ?

Il ouvrit le boîtier. Un sachet en plastique recouvrait en partie le CD. Il contenait une puce électronique.

Colombes. La piscine.

Mars lui aurait-il laissé un message ? Il commanda un taxi et se fit conduire au 36.

Au dépôt, le planton lui apporta les scellés de l'affaire Vidal. Il récupéra le BlackBerry, remit la puce en place. Elle s'ajusta mais le portable refusa de s'allumer. La batterie était déchargée.

Clémenti possédait un BlackBerry. Avec un peu de chance, il trouverait un chargeur dans ses affaires.

Il remonta à l'étage, pénétra dans le bureau de son collègue, dénicha le chargeur dans un tiroir, et brancha l'appareil. L'écran s'alluma, une icône indiqua que le chargement s'effectuait. Pour autant, le BlackBerry réclamait son code.

Qui connaissait ce code, à part Vidal ? Sa femme sans doute. Il était deux heures quinze du matin. Dans son bureau, Sacha retrouva le

numéro de téléphone de la clinique où se reposait Nadine Vidal.

Une voix irréaliste d'aéroport lui répondit. Il se présenta, expliqua sa démarche. On ne voulut rien savoir. Sacha batailla pendant un moment avant de raccrocher au nez de la réceptionniste. Il récupéra une voiture au parking de la PJ et fila à Neuilly.

La clinique était installée dans un immeuble luxueux face au Bois de Boulogne. Le vent rabattait une odeur de végétation mouillée.

Sacha montra sa carte de police à un gardien à l'air ensommeillé qui le mena jusqu'à l'accueil. Une grande blonde jouait à un jeu vidéo sur son ordinateur.

– Que puis-je pour vous ?

– Je viens de vous appeler, dit-il en exhibant sa carte.

– Il y a des heures légales, inspecteur. Et vous êtes en dehors. Largement.

– Vous voulez vraiment que je vous explique une nouvelle fois qu'il s'agit d'un cas de force majeure ?

– Pour retrouver leur paix intérieure, nos patients dépensent également des sommes *majeures*. Je vais devoir vous demander de revenir.

Il connaissait le numéro de la chambre. Il se dirigea vers le couloir malgré les glapissements de protestation.

Il salua le jeune Garcia qui montait la garde, lui dit de tenir les employés de la clinique à distance, entra, alluma la lampe de chevet, réveilla Nadine Vidal.

– N'ayez crainte, c'est moi, Duguin. J'ai besoin du code de votre mari.

Embrumée par les calmants, elle mit un moment avant d'émerger. Pendant ce temps, Garcia bataillait, et tenait bon. Nadine retrouva ses esprits et le code à six chiffres que le commandant Duguin composa sur le clavier du BlackBerry. Il se brancha sur le répondeur, écouta les derniers messages enregistrés. Le premier était de la secrétaire de Vidal. Il datait de jeudi, dix-huit heures quarante-cinq. Alice Bernier rappelait à son patron son rendez-vous matinal avec Richard Gratien et lui communiquait des informations techniques. Le deuxième message était arrivé à dix-neuf heures sept.

Retrouvons-nous boulevard Ney, dès que possible. Je vous y attends déjà. J'ai des informations capitales à vous communiquer. Venez seul.

Ce ton neutre. Cette voix.

Il lui sembla que sa salive s'était transformée en acide. *Vous croyez vraiment qu'on peut rester intouchable toute sa vie ?* Il avala avec difficulté.

– Qu'est-ce qui se passe, commandant ? Vous n'avez pas l'air bien.

Le visage angoissé de Nadine Vidal le ramena à la réalité.

La paix intérieure ? Une autre fois, peut-être.

Il quitta la clinique. Une fois en voiture, il se remémora son dialogue avec Clémenti à propos de la statuette.

Il l'a laissée pour qu'on la trouve. — Un message ? — Il nous devait bien ça.

Chaque fois que Mars lui donnait une information, il prétendait l'avoir récupérée auprès d'une relation haut placée. Avait-il inventé ces contacts ? Improbable. Il était toujours trop bien renseigné pour que ses tuyaux ne proviennent pas de connexions réelles, et solides.

Sacha abaissa la vitre, laissa le vent nocturne le rafraîchir. Mars lui parlant de Fabert chez Tante Marguerite. Son précieux contact connaissait les méthodes douteuses de l'homme de la DCRI, son goût pour « les noms de code yankee ». Mars n'avait pas pu inventer cette info. Il n'y avait qu'un espion ou un diplomate pour bénéficier de telles informations.

Il se concentra. Elle était là, si proche, cette idée plate et blanche. Il manquait une minuscule impulsion pour qu'elle se déploie.

Ménard.

Mars n'appréciait pas vraiment Ménard, pourtant il discutait souvent avec lui. Si son informateur était un diplomate, peut-être avait-il donné une piste au lieutenant, jeune recrue de Sciences-Po, l'un des rares à la Brigade à pouvoir lui donner la réplique dans le domaine politique.

La voix pâteuse du lieutenant répondit au bout de la sixième sonnerie.

– Ouais, allô ?

Sors de tes limbes et vite, Ménard. Pour une fois qu'on a besoin de tes lumières...

– Est-ce que Mars t'a parlé de ses contacts dans les ministères ? Un diplomate, un ancien de Sciences-Po, un énarque, un type du Renseignement ?

– Ah, c'est vous, patron...

– Secoue-toi, c'est important.

– Attendez que je réfléchisse... Il faut dire que le grand patron n'était jamais à court d'anecdotes. Quand j'y pense, il m'avait à la bonne. Quel dommage...

– Ménard !

– Ouais, bon, une fois, Mars m'a parlé d'un ancien de Sciences-Po. Un bon ami à lui. Carrière dans la diplomatie, la voie royale. Le

divisionnaire ne m'en avait jamais autant dit. J'ai d'ailleurs trouvé ça bizarre...

– Tu as un nom ?

– Esterel, Esteran... Ah, attendez, Estéban. Oui, c'est ça. Estéban.

– Une adresse, un contact ?

– Non, je n'avais jamais entendu parler de ce type avant que Mars ne me branche sur lui. La confrérie des Sciences-Po est vaste et...

Sacha interrompit la communication, mit le contact et se rendit au domicile de Mars.

Il y pénétra avec les clés qu'il avait conservées ; une fois dans le bureau, il alluma l'ordinateur. Mars lui avait obligeamment fait savoir que le code était le prénom de sa femme. Merci pour le jeu de piste, patron. Mais pourquoi tout ce cirque ? Il trouva ce qu'il cherchait dans l'agenda électronique, nota les informations.

Il reprit la voiture, fila vers le 16^e arrondissement. Il se gara dans l'avenue Marceau, utilisa le code. Dans le hall de l'immeuble, il trouva un interphone et une rangée de noms. Il sonna. Longtemps. Une voix d'homme excédée l'interrompit. Il donna son nom, sa fonction. La porte se débloqua.

– Cinquième étage, crachota l'interphone.

En pyjama et robe de chambre de soie bordeaux, un homme de l'âge de Mars attendait sur le palier. Cheveux noirs en bataille, début de barbe grise et visage bouffi de qui vient d'être réveillé en pleine nuit.

– Michael Estéban ?

– Lui-même. Entrez. Café ?

– Je veux bien.

Un couloir bordé d'étagères pleines de livres les mena à une cuisine également gavée de livres. Un bon signe. Les gens cultivés avaient, en général, un penchant pour l'art de la conversation. Estéban mit en marche une cafetière de taille familiale. Un autre excellent signe.

– Mars m'avait dit que vous viendriez, un jour ou l'autre.

– Où est-il ?

– Aucune idée. Il va falloir que vous trouviez une question plus intelligente.

– Ça vous amuse ?

– Ces morts qui jonchent le parcours, et Mars qui tire sa révérence ? Non, pas plus que vous. Mais apparemment, il a laissé des pistes pour qu'on se rencontre vous et moi. Et qu'on essaie d'y voir clair.

– Vous étiez son informateur de luxe.

– Vous croyez ça ?

– Je vous écoute.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Comment vous l'avez connu. Ce sera un bon début.

Estéban raconta une amitié démarrée au collège Jeanson-de-Sailly à

Paris. Et la vie qui sépare les deux jeunes gens. L'un entre dans la police, l'autre choisit la diplomatie. Un jour, Arnaud Mars devenu commissaire à la Financière revoit Michael Estéban, alors diplomate en Afrique. Le diplomate propose au flic de le rejoindre en République démocratique du Congo. Le poste de responsable de la Sécurité de l'ambassade est à pourvoir. Mars accepte.

– Ça a été le départ d'une belle carrière dans les circuits diplomatiques. Après l'Afrique, Arnaud s'est retrouvé un temps à Mexico puis ça a été la Scandinavie. La Finlande et la Suède où il a rencontré Karen. Une fois marié, il a repris un job de policier à Paris. J'étais de retour au Quai d'Orsay. Nous nous sommes revus.

– C'est vous qui l'avez informé au sujet des méthodes de Fabert ?

– Oui, je lui ai détaillé la technique imparable du lieutenant-colonel pour embaucher du personnel. Fabert a enrôlé Konata en lui flanquant d'abord la trouille. Un faux attentat, rien de tel pour vous mettre dans l'ambiance, et vous rendre malléable. Fabert s'est ensuite présenté comme le sauveur. Le journaliste est hélas tombé dans le panneau. Mais il y avait peut-être aussi des espèces sonnantes et trébuchantes à la clé. Qui sait ?

– Vous connaissiez Toussaint Kidjo ?

– Pas personnellement.

– Comment ça ?

– Arnaud m'a appris que le lieutenant Kidjo cherchait des infos à propos de la mort de son ami Konata. Je connaissais ce journaliste.

Mars lui avait confié que son ami diplomate se trouvait dans la villa de Gratien, le soir de la mort de Konata. Il y avait une grande soirée. La presse et la diplomatie y étaient conviées. Konata était un invité plus important que d'autres. Gratien s'était entiché de lui.

– Quand avez-vous vu Konata pour la dernière fois ?

– À une réception qu'organisaient les Gratien à Kinshasa. Entre-temps, j'avais appris que Fabert l'avait enrôlé pour dérober ses carnets à Gratien. Une entreprise qui avait très peu de chances de réussir. On s'en est aperçu par la suite.

– Toussaint Kidjo serait venu trouver Arnaud Mars pour se renseigner à propos de la mort de Konata ?

– Je vous le confirme.

– Comment Kidjo avait-il rencontré Mars ?

– Sans doute quand Mars était en poste à Kinshasa.

– Pourquoi a-t-il caché qu'il le connaissait ?

– Je vais vous surprendre, mais je n'en sais foutre rien. Et je donnerais cher pour que quelqu'un me dise où Arnaud a bien pu se fourrer et s'il est en sécurité avec sa famille.

– C'est Mars qui avait les carnets de Gratien ?

Cette possibilité lui semblait improbable. Antonia n'avait-elle pas

déclaré que son mari avait récupéré ses carnets.

– Pas l'original, mais une copie, confirma Estéban.

L'info lui fit l'effet d'un direct dans l'estomac.

Une grande inspiration, et il retrouva le contrôle.

– Qui la lui avait donnée ?

– Kidjo.

Sacha réfléchissait. *Paris bande pour ces carnets.* Est-ce que le but de Mars avait été d'abattre Candichard ? Une bonne fois pour toutes ? Dans un numéro d'hypocrisie complète, lui qui prétendait détester Sertys et son côté chevalier blanc ?

– C'est lui qui les a balancés à la presse ?

– Je suppose que oui, à moins qu'il y ait une autre copie dans la nature.

– Pourquoi a-t-il fait ça ?

– Arnaud ne me disait pas tout. Il pensait que c'était moins dangereux pour moi.

– Vous avez confiance en lui ?

– Oui, Arnaud est fidèle. En amitié en tout cas. Il a toujours été honnête avec moi, et s'il m'a menti, c'était par omission.

Et s'il a disparu de la circulation, c'est parce qu'il n'avait pas le choix ?

– Vous me tiendrez au courant ?

– Pardon ?

– Pour Mars ? Vous me direz quand vous saurez ?

Aux innocents les mains pleines. *L'avantage c'est qu'ils peuvent se neutraliser les uns les autres. Je connais deux, trois types qui nous tireront de là. Il suffit de connaître la chanson.* Et c'est toi qui parlais de questions intelligentes, Estéban ? Il dévisagea le diplomate une seconde ou deux, hocha la tête et s'en alla sans un mot.

Il arriva à son bureau vers six heures, joignit Ménard à son domicile et lui ordonna de venir immédiatement à la Brigade.

Il lui raconta une partie de ses découvertes de la nuit. Estéban était bel et bien l'informateur privilégié de Mars. Le diplomate savait que Fabert avait manipulé Konata pour le pousser à voler les carnets de Gratien. Après l'assassinat du journaliste, c'était à Mars que Kidjo avait demandé son aide pour démasquer les meurtriers de son meilleur ami. Kidjo avait les carnets. Il en avait donné une copie à Mars.

– Mars connaissait Kidjo ? Et il a balancé les carnets ? Je n'en reviens pas.

– Remets-toi, Ménard, et fais parler tes petits papiers, tu es le procédurier, tu t'en souviens ?

– Ne vous inquiétez pas, patron, je focalise.

– Le lien existe forcément quelque part. Apporte-nous tes infos, on se partage le travail.

Ménard courut chercher ses dossiers, les déposa sur le bureau de Sacha. Les deux hommes s'attelèrent à la tâche. Vers huit heures, Ménard poussa un « BUUUTTT !!!! » retentissant en brandissant le poing vers le plafond.

– C'est écrit là, noir sur blanc, patron ! Calixte Kidjo, la mère de Toussaint, était employée à l'ambassade de France à Kinshasa. Au secrétariat du consul.

– Et Mars travaillait à l'ambassade à la même époque. C'est bien ça ?

– Tout juste. Kidjo a dû se rendre à l'ambassade, sa mère lui a présenté Mars...

– Ça se tient.

Il avait envie d'ajouter : mais ça ne nous explique pas pourquoi Mars a fait flamber Vidal et a probablement éliminé Antonia. Les révélations viendraient en leur temps. Il fallait qu'il puisse assimiler ce qui s'était passé.

Et une partie de moi ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre.

Gratien a connu sa grande époque. Les temps changent. Tu as les épaules pour prendre ma place, un jour. Pas de fausse modestie avec moi, Sacha. Je t'ai choisi.

C'était la fin de la matinée. Un soleil blanc, haut dans le ciel. Il avait tout lâché pour venir là. Ça ne lui ressemblait pas.

Direct, crochet, coup de pied à l'épaule. Crochet, rotation, coup de pied arrière. Agilité, puissance, rapidité. Il était la vigilance même, les attaques de l'adversaire jaillissant de tous côtés. Elle était arrivée en avance à leur rendez-vous, s'était glissée dans la salle en catimini pour apprécier ce qu'il donnait sur un ring. Aux prises avec un partenaire coriace, le corps en sueur brillant sous les néons, muscles ciselés, volonté mordante à fleur de peau, il se battait comme s'il en allait de sa vie. Un miracle que son partenaire soit encore debout. Il recula, gagnant l'espace pour un coup de pied sauté. Impeccable. Retour immédiat, crochet, direct, crochet. Il serait vainqueur. À l'adversaire plus grand, plus baraqué manquait le supplément d'envie. Ou plutôt de rage. Coups de genoux, direct, uppercut. Et un tibia claquant sur une épaule. Et un nouvel uppercut. L'adversaire vacillait, animal engourdi qu'on menait à l'abattoir. Lola était à deux doigts de prier pour lui. L'entraîneur siffla la fin du round. Gagnant : Sacha Duguin.

Soulagement de Lola. Sifflement épaté de l'entraîneur.

– T'as bouffé du lion élevé aux amphètes, mon coco !

– Ouais, surtout pour un type qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, articula le partenaire au bord de l'asphyxie.

– Dommage que tu sois flic, Sacha, on te brancherait sur des combats illégaux. On se ferait un max de tunes !

Partenaires et entraîneur échangèrent quelques bourrades amicales. Et il repéra Lola. Il agrippa une serviette, épongea son torse ruisselant, son visage qui n'avait pas croisé de rasoir depuis un moment, quitta le ring. Lui offrit son sourire craquant. Mais elle décela une nuance qu'elle ne connaissait pas dans ses yeux. Le regard de qui s'est fait piétiner la confiance. L'origine de ses attaques déchaînées sur le ring n'était pas difficile à deviner : Arnaud Mars.

Seul point positif : il ne lui reprocherait pas d'être entrée chez un particulier par effraction. Il était désormais au-delà de ce genre de détails. Ils convinrent de se retrouver au Marquis, le café du coin. Malgré le ciel menaçant, elle s'installa en terrasse ; celle-ci mangeait une bonne partie du trottoir déjà étroit. Les passants pressés rasaient sa chaise. Concentrés, nombre d'entre eux n'évitaient la collision qu'au dernier moment. Oubliée la douce ambiance transalpine de la place du Marché-Sainte-Catherine : le moment de grâce est par définition rare et fugitif.

Quand Sacha la rejoignit, décontracté en apparence mais avec la même tension dans le regard, elle lui livra sans détour ses découvertes. Les mensonges d'Adeline. Le fait que Toussaint et la jeune femme connaissaient Arnaud Mars et qu'après la mort de Toussaint, Adeline rencontrait régulièrement le divisionnaire dans un restaurant africain du quartier Montorgueil. Sacha faillit l'interrompre. Les mots se bloquèrent dans sa gorge. Il se contenta de passer une

main nerveuse sur des joues aussi rugueuses que son moral. Lola s'interrompt pour le laisser digérer l'information. Il lui fit signe de poursuivre. Elle ajouta qu'Adeline était introuvable, mais qu'une fouille de son studio avait fait émerger un test de paternité commandé par Toussaint.

– Il voulait vérifier qui était son père.

Elle lui tendit le courrier de *SearchDNA*. Comme prévu, il le lut sans faire de remarque quant à la méthode utilisée pour le dénicher.

– Il date de sept ans, précisa-t-elle.

– L'époque où Toussaint a perdu sa mère. C'est ça ?

– Exact. Adeline s'est bien gardée de m'en parler il y a cinq ans.

– Le test est positif.

– Jean Texier n'est pas au courant.

– Vraiment ?

– Je l'ai appelé et suis passée chez lui hier soir. Impossible que Toussaint ait prélevé sa salive à son insu.

– Texier peut mentir. Il ne sera pas le premier...

– Non, Jean est effondré. On ne feint pas ce genre d'émotion.

– Admettons.

– Qui plus est, il affirme que Calixte a souhaité parler en tête-à-tête avec son fils avant de mourir. Toussaint aimait Jean. Le connaissant, je suis certaine qu'il n'a pas voulu le faire souffrir avec les révélations de Calixte.

– Elle lui aurait appris que Jean n'était pas son père ?

– C'est plus que probable.

– Et Toussaint aurait vérifié avec ce test. Manque de chance, le document ne précise pas qui est le père.

– Il faut croire que ce quelqu'un aimait la discrétion pour que Toussaint ait gardé le secret.

Glissement de terrain dans ses yeux sombres. Le commandant Duguin assimilait une vérité qui ne lui faisait aucun bien.

– Tu disais que Mars était amoureux de l'Afrique, Sacha. C'était un euphémisme.

Il réfléchissait. Lola l'observait en silence.

– Calixte Kidjo était secrétaire du consulat de France à Kinshasa, dit-il.

– Et Mars, patron de la sécurité de cette même ambassade ? À la même époque ?

– Tout juste.

– Mars aurait eu une aventure avec Calixte, juste avant qu'elle épouse Jean Texier. Maintenant que j'y pense... il y avait quelque chose dans leurs manières d'être... ce petit rien...

Elle revoyait Toussaint lorsqu'il racontait une histoire. Sa façon de rire, mains croisées sur le ventre, bouche fermée, juste avant de libérer

un rugissement joyeux, les épaules tressautant. Mars avait la même mimique. Et leurs démarches. Similaires. Un écho plus qu'une ressemblance, certes, mais c'était possible.

Arnaud Mars, père de Toussaint Kidjo.

Mars quelques années avant la Scandinavie, quelques années avant Karen. Mars qui rencontre Calixte Kidjo. Est-elle déjà fiancée à Jean Texier ? Quoi qu'il en soit, Arnaud et Calixte ont une liaison. Il lui fait un enfant. Elle lui cache sa grossesse, ou bien la vie les sépare avant que Calixte n'ait eu le temps de se rendre compte de son état. Plus tard, elle épouse Texier alors qu'elle est enceinte de Mars. Et décide de cacher la vérité à son mari. Cette vérité reste enfouie jusqu'à la maladie de Calixte. Au seuil de la mort, elle avoue à son fils que son père biologique est sans doute Mars.

Le reste est facile à imaginer : Toussaint prend contact avec Mars qui accepte de faire le test de paternité. Résultat positif. Les deux hommes font plus que se découvrir un lien génétique. Ils se *reconnaissent*. Et s'adoptent mutuellement. Toussaint abandonne ses études de droit pour entrer dans la police, comme son vrai père. Délaisse le patronyme de Texier pour celui de sa mère. Cependant, les deux hommes conviennent de garder leur relation secrète. Toussaint ne veut pas heurter Jean Texier qui a toujours été bon avec lui, et qui l'a élevé.

– Seule Adeline était au courant, reprit Lola.

– Et peut-être Karen.

– Tu connaissais bien l'épouse de Mars ?

– Je connaissais bien toute la famille.

Il aurait pu ajouter : *du moins, je le croyais*. Lola percevait son amertume. Mars les avait laissés, lui et son équipe, dans le noir. Il leur avait délivré des informations au compte-gouttes. Avec soin, pour les orienter exactement là où il le souhaitait.

– Lola, ce que vous venez de me communiquer...

– Eh bien ?

– C'est ce qui me manquait.

– C'est-à-dire ?

– Le mobile. Maintenant, je sais que c'est lui...

Ce fut à Lola d'en avoir le souffle coupé. Il lui expliqua comment il avait ressuscité le BlackBerry de Vidal, et ce qu'il avait découvert dans sa mémoire électronique.

– Tu es sûr qu'il s'agit de la voix de Mars ?

– Certain. Comme je suis sûr à présent que c'est lui qui a balancé les carnets aux médias.

Les éléments disparates se mettaient en place pour former une figure cohérente. L'ex-commissaire imaginait les dernières années de Toussaint. Des années intenses en émotions. Il découvre que son vrai

père est Arnaud Mars. Il choisit de s'établir pour de bon en France, entre dans la police, rencontre Adeline. Juste après avoir appris l'assassinat de son meilleur ami, il reçoit par la poste un message posthume de Norbert Konata, dont une clé de consigne d'aéroport. Il se rend à son enterrement en Afrique, enquête sans succès auprès des autorités locales, et découvre ce que contient le casier de consigne.

– Ce sont les carnets secrets de Richard Gratien que Toussaint a trouvés dans cette consigne à Kinshasa, n'est-ce pas, Sacha ?

– Oui, je suis arrivé à la même conclusion.

De retour en France, avec les carnets dont il ne sait ni quoi penser ni quoi faire, si ce n'est qu'ils sont à l'origine de la mort de son ami, Toussaint cherche la vérité. Il réalise que la seule personne qui fait le lien entre ses vies africaine et française est son amie d'enfance, Isis Renta, l'ex-grand amour de Norbert. L'hôtesse de l'air était d'ailleurs mystérieusement absente à l'enterrement. Toussaint la joint à Paris. Elle admet que c'est elle qui a posté la lettre. Il la force à raconter ce qu'elle a vu. Norbert cerné par les miliciens, et qui a juste le temps de lui confier une clé et un nom de code avant de mourir dans une course-poursuite désespérée. Toussaint ne croit plus désormais que son ami a été tué parce que ses enquêtes politiques déplaisaient dans son pays. La raison de sa mort est à chercher ailleurs. Du côté d'un nom de code qu'il doit déchiffrer : Oregon.

– Toussaint s'adresse naturellement à Mars, dit Sacha. Parce qu'il a confiance en lui. Et parce que Mars connaît l'Afrique et les milieux de la diplomatie et du renseignement.

– Et Mars découvre qui est Oregon.

– Oui, il identifie Olivier Fabert. Un type obsédé par la récupération des carnets noirs de Gratien. Un homme pour qui tous les moyens sont bons. Mars comprend que Fabert a manipulé Konata pour qu'il vole ces carnets. Et qu'en toute logique, Gratien a fait tuer Konata pour essayer de les récupérer.

Ils se replièrent sur leurs pensées respectives un long moment. Sacha n'avait pas touché à son café.

– La Crim' ne va pas s'en sortir indemne.

– C'est certain.

– Si ça peut te consoler, tu n'es pas le seul qu'il a manipulé. Il a pris son temps pour venger la mort de son fils.

– Oui, celui de nous choisir, comme de bons petits pions. Avec soin et méthode.

– N'oublie pas qu'il avait une famille à protéger. S'il s'était attaqué en direct à Gratien...

– Gratien s'en serait pris à Karen et Aurélie. Certainement, mais...

– Mais ?

– Tant de morts, Lola. Et de cette façon. *Oeil pour œil, dent pour dent.*

– Il voulait faire endurer à Gratien ce qu’il avait lui-même enduré. La perte d’un être cher. La perte d’un fils. Ce fils unique qu’il avait découvert sur le tard, mais appris à aimer. Et crois-moi, Toussaint était attachant.

– Vidal n’était coupable que d’être l’assistant de Gratien. Si on devait éradiquer tous les intermédiaires du trafic d’armes planétaire, on n’aurait pas fini... Et surtout de cette façon. Dégueulasse. Inhumaine.

Il crispait les poings sans s’en rendre compte. Elle savait qu’il lui faudrait des séances et des séances de boxe thaï acharnées pour évacuer de son système Mars et ses saloperies. Si tant est que ce soit possible.

– Vidal était le fils de substitution de Gratien, l’être qu’il aimait le plus au monde apparemment. *Mais si la femme meurt, tu paieras, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, plaie pour plaie.* Tu viens de suggérer toi-même que la loi du Talion n’avait pas pris une ride.

– Mars ne s’est pas arrêté là. Il a tué Antonia. Une balle entre les deux yeux. Il lui a fait sentir le goût de la mort, et il l’a exécutée. Elle allait être jugée...

Et s’il ne s’était pas *arrêté* à Antonia ? Lola connaissait désormais les rencontres régulières d’Adeline et de Mars depuis la mort de Toussaint, et un scénario nauséeux se dessinait. Elle lut dans les yeux de Sacha qu’il venait de parvenir aux mêmes conclusions.

– Pour Bangolé, le SDF a parlé d’un couple, dit-elle. Si ce n’est pas Antonia et Honoré...

– Antonia avait sa façon à elle de cacher la vérité. Mais de fait, elle ne m’a jamais menti. Gratien savait où se cachait Bangolé. Depuis des années. Il aurait pu le faire éliminer. N’importe quand. En tout cas, bien avant que vous ne le retrouviez.

C’était un problème de timing pour Mars.

Lola venait de mettre le doigt sur un élément qui lui avait échappé. Bangolé devait savoir que Toussaint était le fils de Mars. Il était terrorisé par Gratien. À tort. Il ne craignait pas les bonnes personnes. Adeline a pu l’approcher sans qu’il se méfie. Bangolé n’avait aucune raison d’avoir peur d’un commissaire divisionnaire et d’une jeune femme.

– Sacha ?

– Oui ?

– À mon avis, ils ont tué Bangolé parce qu’il ne fallait à aucun prix que la police ou Gratien découvre trop tôt que Toussaint était le fils de Mars. Et que Mars était donc susceptible de le venger.

– Bien d’accord. Et je suppose qu’ils l’ont éliminé de cette manière atroce pour détourner les soupçons sur Antonia et Honoré.

L'injection d'un anesthésiant dans le cou de Bangolé était un bon moyen de faire croire à un lien entre les meurtres. Toussaint avait été enlevé de cette façon par Antonia et Honoré. Par la suite, Mars avait utilisé la même méthode pour Vidal. Un effet de résonance pour secouer Gratien, pour l'amener à commettre une erreur. Et une façon magistrale de brouiller les pistes de la police.

Lola voyait clair à présent. Mars couvait sa vengeance. Mais dans les derniers mois, la belle mécanique mise en place s'accélérait. Un faux mouvement et son plan capoterait.

Il se servait de Fabert pour manipuler Sacha. Et il se servait d'elle en l'invitant dans son enquête, en lui faisant des confidences. *Je vous offre une place aux premières loges, Lola. Vous ne serez pas de trop...* Une splendide manipulation, dosée au millimètre. Même Gratien s'est fait avoir. Mars a tout fait pour l'inciter à sortir de son trou. Il fallait que Gratien ordonne à Antonia de tuer Fabert. *J'ai contacté quelques amis efficaces. Ils trouveront les bons canaux pour que Gratien imagine Fabert dans le rôle de l'assassin de Vidal.* Et le plan de Mars avait fonctionné à merveille. *Gratien vacille. Sinon, pourquoi envoyer sa femme coincer Sacha ? Ses choix ressemblent à ceux d'un désespéré.*

- Mars nous a sélectionnés pour traquer Antonia.

- Il voulait que je l'arrête. Et que j'éloigne Honoré, le fidèle garde du corps.

- Et il a pu tuer Antonia sans risque, pendant sa garde à vue.

- C'était bien plus que la loi du Talion, Lola. Son objectif ultime était de prendre à Gratien les deux êtres qu'il aimait. Et de le laisser en vie pour qu'il crève de douleur. Mission accomplie. Gratien n'est plus qu'une loque.

Elle savait ce qu'il en déduisait. Elle le savait trop bien. Mars avait insisté pour avoir Sacha dans son équipe. Les jeunes officiers qui rêvaient d'intégrer la Brigade la plus prestigieuse du pays étaient légions. Mars avait dû l'embobiner. Lui expliquer qu'il l'avait choisi pour ses qualités particulières. Opiniâtreté. Sens du commandement. Contrôle de soi. Bien sûr, il les possédait toutes. Mais il n'était pas le seul. Concernant sa nouvelle recrue, les critères de Mars étaient d'un autre ordre.

Il n'ignorait rien de l'ambition en béton de Sacha Duguin. Un bon levier pour amener un homme à forcer ses limites.

Il savait qu'il avait eu une aventure avec Ingrid, strip-teaseuse à Pigalle, une tache dans une carrière de flic. Et une arme pour qui saurait l'utiliser à bon escient. Mars avait monté Fabert contre Sacha. Il avait cultivé leur animosité afin que Sacha ne lâche pas prise. Et pour que l'homme de la DCRI perde pied, commette des erreurs et se dévoile enfin à Gratien. Fabert avait perdu le contrôle, il avait voulu se venger de Sacha en faisant arrêter Ingrid. Il était sorti de son trou,

trop tôt, et trop fort.

La méthode Mars. Un grand numéro de funambulisme à cent mètres au-dessus du vide. Personne n'en était sorti indemne. Même Candichard à qui Mars devait reprocher d'avoir profité du système qui lui avait tué son fils. En livrant les carnets à la presse et aux juges, Mars faisait perdre la face à Candichard. Il lui enlevait le peu d'honneur qui lui restait.

– Nous ne sommes peut-être pas au bout de nos peines avec ces carnets. Candichard est passé à la moulinette. Mais il y a d'autres noms, d'autres notables ont profité des rétrocommissions des ventes d'armes. Mars a le moyen de faire sauter le système. Ni plus, ni moins.

– Je crois que ça m'est égal.

La tristesse et l'amertume couvaient sous sa peau, son visage n'en était que plus troublant. Mars avait repéré cette grâce. Dernier point, et non des moindres dans sa stratégie, il avait sélectionné Sacha pour son physique. *Antonia, le maillon faible*. Mars l'avait si souvent répété. C'était son obsession. Une obsession justifiée. Antonia avait obéi à son mari, elle lui vouait une fidélité quasi robotique après toutes ces années où son *sauveur* l'avait patiemment modelée pour en faire une arme redoutable. Mais Antonia avait éprouvé une émotion pour Sacha.

Et c'était ce qu'avait prévu Mars.

Le candidat idéal.

Pour le moment, pensa-t-elle, le candidat idéal mesure toutes les implications de ce qu'il vient d'apprendre après avoir croisé ses informations avec les miennes. Il y aura un long travail de deuil à la clé. Un travail que personne d'autre ne pourra faire à sa place.

– Je suis désolée, Sacha. Vraiment désolée.

– Je sais, Lola.

– Si ça peut te consoler un tant soit peu, je crois que n'importe qui se serait fait prendre. Mars nous a eus au sentiment. Nous n'avions aucune chance. Et il a eu des années pour mettre en place sa vengeance. Sacha ?

– Oui.

– Trois sous pour tes pensées.

– Je pense à un détail précis. À ce moment où j'ai demandé à Luce Chéreau de la Financière d'utiliser tous les moyens pour faire pression sur un notaire. Grâce à ça, j'ai fait basculer Antonia. C'est là-dessus que comptait Mars.

– Sur cette capacité que tu as à faire ployer la règle. Eh oui, j'appelle ça une capacité.

– Je me suis demandé longtemps pourquoi il m'avait choisi plutôt que Carle. Maintenant, j'ai la réponse.

Elle aurait pu trouver d'autres phrases apaisantes. Elle aurait pu. Mais sous ce ciel de mauvaise humeur et à deux doigts des passants

vêtus de l'indifférence du quotidien, elle sentait à quel point il était seul, et à quel point elle serait impuissante à le réconforter. On apprend de ses erreurs. L'affaire était entendue. Mais qu'apprend-on de la trahison ?

– Et le plus *drôle* de l'histoire, Lola...

– Oui ?

Elle observait son profil tendu. Il fixait la façade du club de boxe. Lola vit l'entraîneur passer le porche. Il fit signe à Sacha, mais celui-ci ne sembla pas le voir, ne marqua aucune réaction. L'entraîneur ravala son sourire, remonta le col de sa gabardine et poursuivit son chemin.

– C'est qu'il m'a laissé des repères.

– Lesquels ?

– Une facture d'une statuette achetée à Nungesser, la puce électronique du mobile de Vidal dans une boîte de CD, le nom de son ami diplomate lâché à Ménard, mine de rien.

– Pour quelle raison ?

– Sans doute pour que je ne meure pas idiot.

Il se tourna vers elle. Ses yeux étaient secs mais débordaient de rancune. Lola se revit dans le bureau de Mars. Elle lui parlait de Cocteau. Elle lui parlait de la peur qu'elle s'était faite, elle avait failli passer de l'autre côté, être avalée par la vague. C'est donc que vous croyez « à l'autre côté », lui avait-il dit. Il jouait la vertu, mentait à la perfection.

Pour une fois, Lola Jost se trouvait à court de mots utiles.

– J’ai un nouveau mot en ion pour toi, Ingrid. Très en vogue et très laid. *Instrumentalisation*.

– En effet, c’est franchement moche, Lola. *Ugly*.

– Et encore plus quand ça nous arrive.

Une enclume de silence comprima l’atmosphère des *Belles*. Sous cette entité menaçante, Maxime servit un café à Barthélemy avec l’expression d’un homme ayant découvert une variante de la perversité. Barthélemy accepta cet expresso en paraissant regretter sa commande pour cause d’œsophage coincé. Sigmund réclama de plus belle des caresses à Ingrid. Et Ingrid pleura quelques larmes invisibles à l’intention de l’absent le plus présent qui soit, le commandant Sacha Duguin.

Lola venait de confier ce qu’elle savait à ses amis. Il fallait bien que quelqu’un se chargeât des corvées. De son côté, elle se sentait l’énergie d’un marshmallow passé à la centrifugeuse. Cinq ans de questions. Cinq ans de tristesse, de culpabilité, de regrets. Et enfin, la vérité. La vérité dans son ampleur et sa laideur.

Elle demanda à Maxime de servir une tournée, elle comptait porter un toast. Personne n’osa la contrarier. On trinqua à la mémoire de Toussaint Kidjo, puis Lola se lança dans un petit discours commémoratif en réussissant à maîtriser sa voix.

C’est le moment que choisit un revenant pour sa réapparition. Imper anglais sur veste de tweed et pantalon de velours. Le chic inchangé du meilleur psychanalyste du faubourg Saint-Denis. Antoine Léger tel qu’en lui-même. Si ce n’était son visage épanoui, bronzé, ses cheveux délavés par un soleil tropical. Sigmund frétille dans les jambes de son maître.

– Bonjour les amis. J’arrive à temps pour l’apéritif.

Mais devant les mines affligées, il rectifia le tir.

– Ou alors, j’arrive trop tard. Que se passe-t-il ?

Trop fatiguée pour recommencer son bilan, Lola confia la tâche à Barthélemy tandis que le petit groupe s’attablait autour du menu du jour et du vin du patron. Antoine, qui ingurgitait pourtant depuis des années et en continu les fantasmes les plus délirants de ses contemporains, marqua le coup. Cette histoire de vengeance le piqua au vif, et il posa de nombreuses questions.

Au moment des cafés, il demanda, sans doute pour détendre l’atmosphère, si Sigmund avait été sage.

– Comme un ange, répliqua Ingrid. Et il a eu bien de la qualité, crois-moi.

– Du *mérite*, tu veux dire ?

– Oui, Sigmund a été bien méritieux. C'est ce que je veux dire.

– Pourquoi ?

– Il a failli...

Malgré son épuisement, Lola visa le tibia d'Ingrid, et l'atteignit. Il s'agissait de l'arrêter dans son élan avant une phrase fatidique du genre :

« Ton chien a bien failli devenir alcoolique, passer sous les roues du métro, faire une allergie évangélique, mordre une vieille canaille avariée une nuit de mauvaise lune, perdre son étanchéité sous le déluge, mourir de faim, se faire arrêter pour effraction de domicile, plonger dans une crise de neurasthénie aiguë... »

Mais Ingrid gardait le cap, et un deuxième coup de pied ajusté n'eut pas raison de sa détermination.

– Comme, je le disais, Sigmund a bien failli... parler.

– Quoi ! s'exclamèrent Antoine, Barthélemy, Maxime et Lola dans un bel ensemble.

– Je l'ai bien observé. Sigmund mourait d'envie d'exprimer sa pensée, pour nous aider à réfléchir. Je me pose une question.

– *Wouarf ?*

– Est-ce que les tests de QI existent pour les chiens ? Je suis sûr que Sigmund est exceptionnel.

– Est-ce que les tests de QI existent pour les danseuses nues ? demanda Lola. Si ce n'est pas le cas, inventons-les d'urgence. Je connais un bon cobaye...

Ingrid finit son café d'une lampée et se leva.

– Je plaisantais, Ingrid...

– Pas d'inquiétude, Lola, je ne suis pas fâchée, répliqua l'amie américaine avec son sourire désarmant. J'adore quand tu me chahutes, mais j'ai quelqu'un à voir.

Et elle quitta les *Belles* de son pas décidé. Constatant que Lola s'inquiétait du mystérieux départ de son amie, Barthélemy offrit une tournée de pousse-café que sa patronne fut la seule à accepter.

– Si c'est le commandant Duguin qu'elle cherche à joindre, bon courage.

– En tout cas, il a été épatant, répliqua Lola en désignant le journal. Ce même a de la classe.

Les gros titres de *Métro* concernaient l'affaire Mars. Un commissaire divisionnaire soupçonné d'un triple homicide. Une sordide histoire de vengeance orchestrée de main de maître. Le journaliste parlait d'un « énorme scandale dont on n'avait pas encore mesuré toutes les conséquences », et il n'avait pas tort. Pendant un moment, Lola s'était

demandé si ses ex-collègues, et Sacha en tête, étoufferaient ou du moins minimiseraient l'affaire. Mais non, elle explosait au visage du public dans toute sa splendide horreur. Et enflait d'autant plus que Mars et les siens restaient introuvables. Sans compter Adeline Ernaux.

– Mais il y a tout de même un détail que le public ignore encore, murmura Barthélemy à l'adresse de Lola.

– Je t'écoute, mon garçon.

– Dans la Grande Maison, on chuchote que Mars a aidé une femme à s'échapper. Faux papiers et tout le tintouin. Elle est recherchée pour meurtre. Celui du pédophile qui a tué son gosse.

– Il y a une expression qui me vient. Je ne peux pas m'empêcher.

– Laquelle ?

– Solidarité.

– Ne me dites pas que vous approuvez, patronne.

– Bien sûr que non. Mais je comprends. Mars est tout sauf un dingue.

– Bon, d'accord, solidarité si vous voulez. Mais solidarité mal placée. On est des flics, merde.

Pour certains d'entre nous, c'est plutôt : *on était des flics*, pensa Lola. Et le club s'agrandit.

Ingrid demanda à parler au lieutenant Ménard. Il ne fut pas long à émerger, un grand sourire aux lèvres.

– Viens prendre un café, Diesel. Tu n'as pas intérêt à refuser où je planque du crack dans ta loge. Je connais la méthode.

– Très drôle. Où va-t-on ?

Ils s'installèrent à la terrasse d'une brasserie du boulevard Saint-Michel. Le temps était radieux.

– Où est Sacha ? demanda-t-elle.

– Il ne te mérite pas. Tu le sais, non ?

– Je ne te parle pas de ça.

– Tu veux dire que c'est fini entre vous ?

– Oui.

– Bien fini ?

– Je m'inquiète juste de savoir comment il va.

– Alléluia. Je peux espérer. La belle Ingrid revient à la raison. Au fait, mon prénom, c'est Sébastien.

– Sacha est injoignable au téléphone.

– Personne ne sait où il est. Moi non plus. Il a pris un congé sans solde. Une erreur stratégique, si tu veux mon avis. Parce que Carle n'est pas restée les bras ballants. Elle s'est débrouillée comme un chef et a récupéré son job. À croire qu'elle s'est tapé *L'Art de la guerre* en lecture rapide.

– Personne ne sait rien ? Vous êtes des flics tout de même.

– Personne, même pas Clémenti. Et pourtant, c'est une flèche.
– Comment était Sacha ces derniers temps ?
– Mal. Évidemment. Il lui faudra un moment avant d'avaler la pilule. C'est très nul. Parce que c'est un bon flic.

Une bande de lycéens se pressait sur le trottoir. L'un d'eux s'approcha et demanda à Ingrid si elle était bien Gabriella Tiger. Il avait vu la vidéo sur le Net. C'était géant. Il voulait un autographe.

– Dégage, lui dit Ménard en exhibant sa carte de police.

Le même haussa les épaules et s'éloigna avec ses amis. Ingrid enfila ses lunettes de soleil.

– Le monde entier sait que tu te fous à poil pour gagner ta vie, mais moi, ça ne me dérange pas...

– Ce n'est pas seulement pour gagner ma vie. *Je ne me fous pas à poil* comme tu dis. Je danse.

– Je n'ai pas voulu te vexer. Tout me va. Tu me plais des cheveux aux orteils. Je vénère tous tes défauts même ceux que je ne connais pas encore. Tu es libre pour dîner, ce soir ?

– Je suis libre, mais j'ai l'intention de dîner seule.

– Et demain soir ?

– Pareil.

– Et dans six mois ?

– *Same thing.*

– Je suis patient. Et j'adore quand tu parles anglais, ça me colle le frisson.

Elle secoua la tête, consternée, et se tourna vers la Seine. Pour la première fois, elle se rendit compte que le bâtiment de la préfecture de police avait l'air d'un château de carton-pâte.

– Très patient, ajouta Ménard. Et j'ai fait un tour complet de ton beau et grand pays sur les traces de Tocqueville. Ça me fait gagner des points, non ?

Ingrid cherchait une réplique pour neutraliser sa libido sans lui saccager l'humeur. Elle avait besoin de ses lumières. Le lieutenant était la curiosité incarnée, difficile de le croire quand il prétendait ignorer où se trouvait son chef.

Elle sentit sa main sur la sienne. Très à l'aise, le fan de Tocqueville. Elle le dévisagea, prête à lui balancer une réplique sans équivoque. Elle entendit un moteur de moto, beaucoup trop de décibels, il lui faudrait hausser le ton pour remettre Ménard à sa place. Il souriait, sa main gauche capturant celle d'Ingrid, sa droite son jus de tomate. Il porta son verre à ses lèvres, l'invita à trinquer. À quoi, au culot ? *What a jerk !*

Une détonation. Ménard décolla de sa chaise. Le jus de tomate décolla du verre. Le sang du crâne de Ménard. Elle hurla. D'autres gorges hurlèrent.

Le passager de la moto. Son flingue braqué sur elle. Elle plongeait au sol. Verre pilé.

Nez à nez avec Sébastien. Son visage ensanglanté. Ses yeux vides. Nouvelle détonation. Et la débandade des clients en terrasse, les chaises, les tables qui valdinguaient. Des pleurs.

Elle s'engouffra dans le café, heurta de plein fouet un serveur hébété, son plateau en main, le seul encore debout dans le troupeau humain vautré au sol. Le café avait une autre sortie. Elle débouchait sur le quai. Sa chance : remonter le trafic en sens inverse. Au cas où le pilote de la moto hésiterait.

Elle fonça. Une autre détonation. Un bouquiniste empoigna son épaule en sang, s'effondra sur son stand. Elle se retourna. La moto zigzagait entre les voitures.

Le motard. Il n'avait *pas* hésité.

Elle accéléra. Il suffisait de trouer le monde avec ses muscles. Et le monde s'ouvrirait sur la paix. Elle courrait, elle courrait. Dents serrées. Il suffisait de vouloir. De vouloir revoir son visage. Un jour. Ou l'autre. *Sacha*.

La moto dans son sillage sur le trottoir. Le vacarme du moteur qui grossissait. La cathédrale qui grossissait. Le ciel gorgé du sang de ses yeux. Elle courrait.

Le motard la doubla, freina, mit la moto en travers.

Pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Non, je ne finirai pas sur un reproche. C'est ton visage radieux que j'emporte avec moi, Sacha.

Sur le quai de Montebello, Ingrid se redressa et fit face à ses deux poursuivants. Celui qui était armé releva la visière de son casque, puis le canon de son arme.

– POUR ANTONIA GRATIEN, PÉTASSE !

Et il fit feu.

Le train arrive en gare. Chacun de mes compagnons de voyage se charge d'un baluchon, d'une vieille valise. La mère a le visage scarifié, sévère, elle ordonne à ses enfants de se dépêcher. Avant de sortir du compartiment, la plus âgée des filles me sourit en se cachant de sa mère. Je lui rends son sourire, récupère mon sac, quitte le train.

Le quai rôti sous le soleil blanc. Le ciel, une cruauté bleue. Une nouvelle gare, une nouvelle ville. Dissoute, l'impatience de mes débuts, je me suis glissé dans le rythme de ce pays. Il y a peu, des tonnes d'eau claquaient sur les terres rouges, menaçaient d'avalier les collines. Cette colère liquide a été engloutie. Le monde est neuf comme le sourire de l'aînée de la scarifiée.

Trois gamins attendent en ligne sur la barrière. Ils dévisagent les voyageurs mais aucun ne semble les intéresser, disons que ces gamins regardent passer les trains. La rue, la poussière sur mes chaussures, arrêt à l'épicerie pour faire provision d'eau. La patronne m'indique la direction du marché. Des femmes convergent vers la place, la tête chargée d'un panier ou d'une lessiveuse pleine de fruits, de légumes, de savonnettes. Des bébés ballottent dans leur dos. Chaque maison crache une musique différente, ces rythmes se mêlent aux klaxons des mobylettes, aux cris des enfants.

Tu m'as expliqué que la cacophonie cesse d'exister, certaines fois, sous certaine latitude.

La foule devient compacte. Les couleurs, les odeurs me sont devenues familières. J'ai respiré mille lieux, entendu tant de voix, lancé si souvent ton nom en l'air comme un coup de dés.

Les gens ne s'écartent plus sur mon passage, mon visage s'est fondu dans leur monde. Je crois que si tu pouvais me voir, tu serais fier de moi.

Tu as les épaules pour prendre ma place...

Un orchestre, sur une petite estrade. Des musiciens, une femme en boubou et turban immaculés qui chante d'une belle voix grave. Je ne comprends pas les paroles de sa chanson bien sûr, mais je me doute qu'elles sont mélancoliques. Cette chanteuse sait tout de la déception et du mensonge.

Je t'ai choisi...

Un coin à l'ombre. J'attends.

La matinée se déroule, le marché grossit encore. Je quitte parfois mon poste, vais d'un point à l'autre. Je sillonne, homme parmi les hommes. Sueur, parole, silence, rien. Personne ne s'inquiète de ma présence, et je n'inquiète personne.

Passé un certain âge, on n'a plus envie de s'enquiquiner avec des gens qui ne nous plaisent pas.

La chanteuse, les marchands, les passants ont la vie devant eux. Alors plus tard, bien plus tard...

Bien plus tard, une silhouette dans ce marché. Blondeur. Finesse. Robe claire. Mon cœur bat un peu plus vite. Puis reprend son rythme. Je l'ai reconnue cette femme qui n'a aucune raison de me craindre car elle ne me connaît pas. Je ne la perds pas de vue. Elle fait ses courses, elle habite donc cette ville. Et tu devines ce qui se passe, n'est-ce pas ?

Eh bien, mon voyage se termine.

Elle s'échappe avec une efficacité redoutable. Comment est-ce possible puisqu'elle n'a pas prévu sa sortie ?

Qu'elle prenne son temps. Le mien s'est étiré.

Je pense que quelqu'un l'a aidée, au dernier moment, et sans doute malgré elle.

Mon temps ne vaut pas plus cher qu'une pastèque, une petite orange sanguine, une banane plantain. Il s'est distendu et pourtant il tiendrait dans ma poche, et c'est très bien ainsi. Quand cette femme a fini ses achats, je la suis. Nous marchons longtemps, rythme régulier. Elle a déjà pris ses marques, ne s'attarde pas dans les rues familières. Elle sait où elle va. Elle vous rejoint, elle te rejoint.

La maison.

Perchée sur une colline. Proche de ce que j'avais imaginé. Elle a de hauts murs clairs, le seul toit de tôle du coin qui ne soit pas rouillé. La femme prend de la distance, accélère le pas pour en finir plus vite avec cette côte, ce soleil qui doit la liquéfier. Sa robe en flamme blanche dans l'air saturé de lumière.

Ça arrive une ou deux fois dans une vie de flic. On éprouve une empathie irrésistible pour un meurtrier.

Le bord du chemin, un bon endroit pour attendre la nuit. Tu approuverais ce choix, j'en suis sûr. Nous avons rendez-vous. Tu l'ignores, tu penses qu'un détour sera toujours possible, tu crois que la fuite a la simplicité de la ligne. Ton ignorance ne me dérange pas, elle ne me plaît pas non plus, elle m'est indifférente.

Il y a des liens qui ne meurent jamais.

Si je suis ici, c'est pour ton visage abîmé.

Les grillons liment la peau de la nuit depuis si longtemps que je n'ai pas entendu ta porte s'ouvrir. Ta silhouette en haut de la colline, mes yeux habitués à l'obscurité ne la manquent pas. Les rayons lunaires et la moiteur t'enveloppent, protection illusoire, tu descends vers la ville.

D'un bon pas, tu tranches le chant des cicadas.

Tu marches vers moi, mon mentor, mon menteur.

Tu as tort.

Du même auteur

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Géronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samourai

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

www.dominiquesylvain.com

Sommaire

Couverture

Présentation

Le livre

L'auteur

Dans la même collection

Guerre sale

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Du même auteur](#)

[Sommaire](#)



Chemins  Nocturnes

DOMINIQUE SYLVAIN

GUERRE
SALE

POLICIER



Viviane Hamy